



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



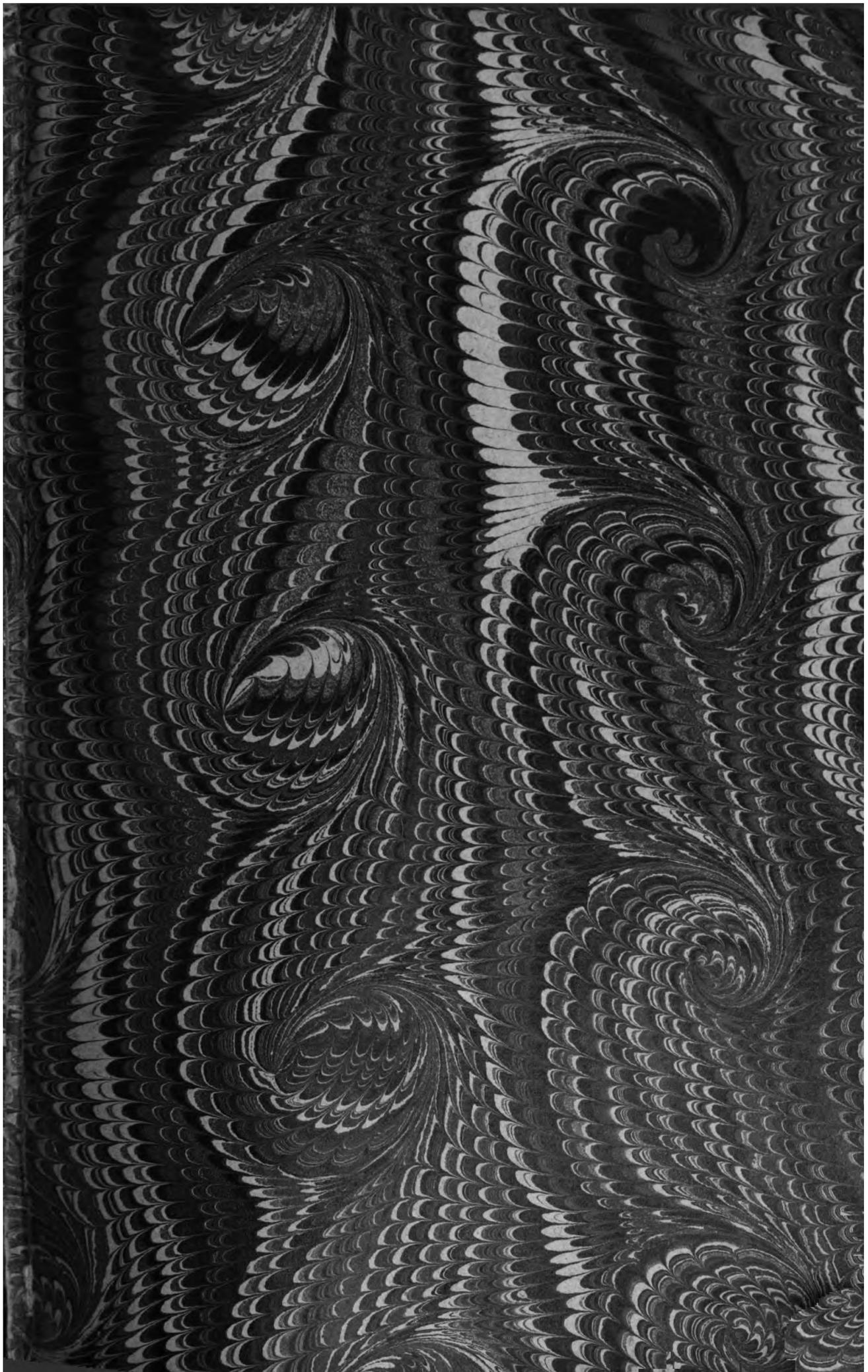
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~H.S. 2. d. 17~~



Vet. Fr. III B. 944



NS. 2d. 17

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
REMY BELLEAU

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS
AVEC VARIANTES ET NOTES

PAR A. GOUVERNEUR.

—
TOME III.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.
NOGENT-LE-ROTRON
A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

—
M D CCC LXVII.



LES AMOVRS
ET NOVVEAVX ESCHANGES
DES
PIERRES PRECIEVSES,
VERTVS ET PROPRIETEZ D'ICELLES.



7

AV TRES-CHRESTIEN

ROY DE FRANCE

ET DE POLOGNE

HENRY III.

N'AYANT peu recouurer chose plus
rare ny plus digne de vostre maiefté,
SIRE, que ces Pierres precieufes
tirees du riche & sacré cabinet des
Mufes, i'ay bien osé vous les presenter, espe-
rant qu'aurez le present agreable, tant pour

vne particuliere affection que vous portez aux vertus & beautez d'icelles, que pour l'excellence & valeur des miennes, que la violence des ans ne fçauroit offenser, comme les vulgaires qui tirent leur naissance de la terre, subiettes à corruption. Aussi, SIRE, que vous estes le Prince de ce monde qui prend plus de plaisir à discourir des secrets de la Philosophie & choses naturelles, & qui plus honore ceux qui font exercice en ce mestier. Ce qui m'a plus encouragé à vous les presenter, esperant que plus liberalemēt vous donnerez quelques heures de celles que vous tenez en referue pour le plaisir, à la lecture de ceste mienne & nouvelle inuention d'escire des Pierres, tantost les deguisant sous vne feinte metamorphose, tantost les faisant parler, & quelquefois les animant de passions amoureuses & autres affections secretes, sans toutesfois oublier leur force, ny leur propriété particuliere. Ce que i'ay soigneusement recueilly de la fertile moisson des auteurs anciens, qui en ont parfemé la memoire iusques à nostre temps. Suppliant tres-humblement vostre maiesté, SIRE, les recevoir d'aussi bonne main, que si elles vous estoient apportees de l'Inde Orientale, mere nourrice de tels prefens, & où possible seroit malaisé de recouurer mar-

chandise de meilleure estoffe que la mienne,
que de tres-humble & tres-obeissante volonté
ie vous presente.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur & subiect

REMY BELLEAV.





AD HENRICVM III

GALLIÆ ET POLONIÆ REGEM

DE

REMIGII BELLAQVÆI LAPIDIBVS PRETIOSIS

IO. AVRATVS, POETA REGIVS.

*C*ARMINE dum blando Veneris decantat amores
 REMIGIVS bellæ flumine potus aquæ:
 Ne non digna suo referatur gratia vati,
 Tollit eum concha Diua, vehitque sua,
 Utque Deum celer est currus, maris illicet Indi
 Ad freta peruenit, gemmiferosque sinus.
 Et iubet, vt Pelagi gazas populatus Eoi,
 Ad Regem referat præmia digna suum.
 Sedulus ille legit rubro quodcunque profundo
 Nascitur, eque mari pauperiore redit.
 Dumque redit, quæ vis, quæ nomina cuique lapillo,
 Non ignara maris Diua marina docet:
 Ille quidem Veneris felix HENRICE fauore
 Diues Erythræis factus ab exuijs,
 Sed tamen & pretium pretiosis grande lapillis
 Accedet, gratum si tibi munus erit.

*In quo virtutes totidem speculari licebit
 Ipse tuas, tibi quas gemma quaterna notet.
 Candor Crystallus, regalis fulgor Iaspis,
 Vis Adamas, frugimens Amethystus erit.
 Cætera virtutum gemmis signare tuarum
 Qui velit, huic totus vix satis Oceanus.*

DES VERS LATINS DE M. DAVRAT.

PENDANT que mon BELLEAV d'un vers doux & facile
 Va chantant les amours de Venus la gentile,
 Elle, de ses faueurs le voulant caresser
 Pour ne paroître ingrata à le recompenser,
 L'embarque dans sa conque, & de viste carriere,
 Comme est le char des Dieux, le porte mariniere
 Sur le riuage Indoïs, où le flot precieux
 Des pierres se retrouue en l'Ocean perleux :
 Luy commande piller la richesse Indienne,
 Puis porter à son Roy toute la proye sienne,
 Et le rare butin de ce larcin nouveau.
 Luy de songneuse main recueille deffous l'eau
 Du rougissant profond, les Pierres recelees
 Dedans le sein fecond des ondes emperlees :
 Dont laissant la mer pauvre, il reuiet glorieux
 En France, où il apprend de Cyprine aux beaux yeux,
 Deesse de la Mer, de Mer non ignorante,
 Les noms & les vertus, & la couleur brillante
 Que chaque Pierre fine a naturelle en foy.
 Est-il pas donc heureux ce Poëte, mon Roy,
 Ayant sous la faueur de Venus la doree
 Butiné le thresor de la riuë Erythreë?

Threfor plus precieux, & de trop plus grand pris,
 S'il t'agree, mon Roy, & ne l'as à mespris :
 Où pourras contempler en quatre pierres belles
 Les vertus qui en toy paroissent immortelles.
 La candeur au Crystal, au Iafpe la splendeur,
 Au Diamant la force, en l'Amethyfte l'heur
 D'une ame temperee : & qui voudroit encore
 Le reste des Vertus qui en toy se redore,
 Remarquer curieux par ce gemmeux amas,
 Tout l'Ocean Indoïs ne luy suffiroit pas.

IN LIB. REMIGII BELLÆI DE GEMMIS

G. VALENS GVELLIVS PP.

INVIDET humano generi Lyncurion ut Lynx,
 Auiā defoffum quod noſtris vſibus aufert,
 Gemmantes chartas, lapidumque arcana premebat
 BELLÆVS, cæca duruſque fouebat in arca,
 Quærens diuitijs ſolus gaudere repertis,
 Stellio vti, propriam quem fama vorare ſene&am :
 Erupi, certus communi occurrere damno,
 Extorſit vinclis à vate oracla marino
 Sicut Ariſtæus, BELLÆVM ad præla coëgi
 Compulſum patriæ famæ ſeruire ſuæque,
 Lucifugum & tandem cælo proferre laborem.
 Paruit eui&tus noſtris precibusque miniſque,
 Hanc mihi deberent ventura vt ſecula laudem.
 At, Le&tor, fruere audaci molimine vatis,
 Utilia hic mixtim confuſaque dulcia carpens,
 Diſce poteſtates gemmarum, vſumque, decuſque,

*Quas canit, expediens genitali semine notas
 Ut sibi, cognata primaque ab origine gentis.
 Nam neque de saxo triuiali fingere formam
 BELLEO omniparens potuit Natura, nitenti
 Verum illi e gemma duxit primordia & ortus,
 Phœbum ipsum testorque suo cum coniuge Pyrrham.*

DV LATIN DE M. DE PIMPONT.

COMME l'Once escarté cache dedans la terre,
 Jaloux de nostre bien, l'usage de sa pierre,
 Ainsi mon cher BELLEAV dans son coffre poudreux
 Couuoit & repreffoit sous le silence ombreux
 Ceste charte emperlee, & les vertus secretes
 Que l'on peut remarquer en ces fines pierrettes,
 Seulet voulant iouyr de son ouurage beau,
 Ainsi que le serpent estoilé sur la peau
 Deuore sa despouille : Alors ie m'encourage
 Resolu m'opposer à ce commun dommage,
 Et ainsi qu'Aristé, garrotant le deuin,
 Les oracles tira du prophete marin,
 Je contrains mon Belleau de force & d'industrie,
 A fin qu'en honorant son nom & sa patrie,
 En fin il meist au iour ce croupissant labeur :
 De priere vaincu, de menace & de peur,
 Il le met sous la presse, à fin que la memoire
 Des siecles aduenir m'en donnaist quelque gloire.
 Pren donques le dessain hardiment entrepris
 Du Poëte, Lecteur, où trouueras compris,
 Confusément ensemble & le doux & l'utile :
 Appren le lustre beau de la pierre gentile,

L'usage & les vertus qu'il chante en ces beaux vers.
 Il les cognoist de race, & luy font decouuers
 Ces secrets de naissance & premiere origine,
 Nature ne pouuant que d'une pierre fine,
 Non d'un caillou commun, faire naistre vn Belleau :
 I'en appelle à tefmoin ce Dieu porte-flambeau,
 Pyrrhe & Deucalion qui les pierres femees
 Arriere sur le dos, rendirent animees.

Εἰς εἰκόνα τοῦ Ρ. Βελλαίου.

Ὁ ἄνθρωπος βροτὸν δυνάται πλάστειρα τυπῶσαι
 Ἀθάνατον· θεεῖν μὴδέ γε ζωγραφίῃ.
 Οὐδὲ γὰρ ἀρχαίων βασιλῶν εἰκόνες εἰσὶν,
 Οὐ βρέτας ἡρώων μείνε παλαιογόνων.
 Καὶ τὸν μὲν Ροδίων χρόνος ἡμαύρωσε Κολοσσόν,
 Θαύματα τῆς γαίης ἑπτὰ καὶ ἠφάνισεν.
 Ἔργα μόνης ἀρετῆς πυκινῶς κεχαραγμένα βίβλοις
 Αὐτὰ μένει· κενεὴ τᾶλλα δὲ πάντα κόνις.
 Ἐνθά δὲ Βελλαῖος παγχρύσιος ἵσταται αὐτὸς,
 Ἡδουμελιφθόγγων πληθόμενος χαρίτων.

Ν. Γουλόνιος.

TRADUCTION.

Sculpteur, tu veux tailler d'immortelles images;
 Peintre, tu crois d'un homme éterniser les traits;
 Mais des vieux rois quel marbre a gardé les visages?
 Des antiques héros avons-nous les portraits?
 Les merveilles du monde au temps n'ont pu survivre,
 Rhodes a vu périr son colosse géant :
 L'œuvre de la pensée empreinte dans un livre
 Survit seule au trépas. Tout le reste est néant!
 Et ta statue à toi, Belleau, c'est ton génie :
 Une immortalité de grâce et d'harmonie.

AV PEUPLE DE FRANCE.

CESSEZ de reprocher aux vierges Pierides
 La pauvreté qui fuit, leurs doctes nourriçons,
 Et qu'en vous repaissant du vent de nos chançons,
 Le feul vent à bon droit repaist nos bouches vuides.

Voyez BELLEAV, l'honneur des bandes Aonides,
 Qui fes threfors desploye en cent mille façons,
 Vous bienheurant ici de tous les riches dons
 Que l'Orient descouure à fes riués humides.

Si celle on prise tant, dont la prodigue main
 D'un ioyau distilé festoya son Romain :
 Que merite cestuy qui fait largeffe telle

Non d'une perle feule, ains de ioyaux diuers,
 Qu'il ne consume pas en vinaigre, comme elle,
 Mais au miel faououreux qui coule de ses vers?

SCE. DE SAINTE-MARTHE.

IN POEMATA REM. BELLÆI.

AMISSVM fleret cùm Gallica Musa Marotum,
 Sangelasum, atque illos melior quos protulit ætas,
 Bellaium, patriis Romana Poemata rhythmis
 Miscentem, necnon spirantem magna Perusam,
 Et maiora suis spirantem mente Iodellum :
 Creditur hoc nuper rupisse silentia questu.

Tune etiam nostri pars, & rata gloria cœtus,
 Tune etiam BELLÆE iaces? nec inhospita turpi
 Mens vitio, charis nec amor virtutibus hospes,
 Teque tuosue dies Parcarum à lege redemit?
 I nunc, & longam tibi polliceare salutem,
 Æternosque lares, & colluctabile fatum,
 Quisquis es ignari de cœno, & fœce popelli!
 Quandoquidem vates, sacris sacra turba Camœnis,
 Dedecus, ærumnas, morbos, nec funera vitant.

Sic ait : & laniata genas, laniata capillos,
 Numina sæua vocat : tristisque, diuque gemiscens,
 Errasset, solito velut i&a Mimallonis œstro,
 Mollia ni iustis adhibentes verba querelis
 Diique, Deæque omnes, noti, notæque perito
 BELLÆO, flentis sedassent tædia Nymphæ.

Proxima Cypris adest, famuli monumenta nepotis
 Apportans : quæ dum malè tectos prodit amores,
 Cantabat vates, malè tecto proditus igni :
 Huic cum Sylvanis, Satyrisque agrestibus, instat
 Pan, & ab Amphryso pastor : releguntque vicissim
 Quicquid inæquali quondam modulatus auena est :
 His comes accedit comitante Cupidine Bacchus,
 Teia queis gaudet Lyra, quam tractare solebat
 BELLÆVS, Franco donans sua murmura cantu :
 Mox subit, & diues quas parturit India gemmas
 Ostentat Iuno, regali gemmea luxu,

*Quam sequitur sapientis amans Sapientia Regis,
Scripta ferens sanctis quæ Gallus transtulit hymnis.*

*Sic vnà coeunt, studio, curaque fideli,
È tot dispersis plenum fecère volumen
Versibus : extinctoque parant dum ferre Poetæ
Auxilium quid enim superum nequit alta potestas?
Et cælo mentem, & terris lugubre cadauer
Eripiunt, gemino pensantes munere mortem :
Inde sua supereft BELLEVS vt integer arte,
BELLEI corpus librorum in corpore viuit.*

I. GESSEVS.

LE Pair qui posseda, merueille! tout le monde
Sur la poincte du roc, qui premier veit le iour,
Après que le débord des ondes à l'entour
Eut delaiissé la terre & hideuse & immonde,

Par l'Oracle se fit de ses mains vne fronde,
Dont ruant à son dos des pierres tour-à-tour,
En forma son pareil d'vn nonpareil amour,
Et l'enuoya foudain habiter à la ronde.

Au merueilleux départ de tant de damoiseaux,
Il fortit vn essaim des escadrons Nymphéaux,
Qui se triant à part tous les autres surpasse.

Mais ces nouveaux mondains le cuidant outrager,
Les pitoyables Dieux le refirent changer
Aux Pierres que BELLEAV sceut eslire en Parnasse.

PASC. ROB. DV FAXX.



LES AMOVRS

ET NOUVEAVX ESCHANGES

DES

PIERRES PRECIEVSES,

VERTVS ET PROPRIETEZ D'ICELLES. (1)

DISCOVRS.

RECHERCHANT curieux la femence premiere,
 La cause, les effets, la couleur, la matiere,
 Le vice & la vertu de ce threfor gemmeux,
 J'ay faintement fuiui la trace de ces vieux
 Qui premiers ont escrit que les vertus secretes
 Des pierres s'escouloyent de l'influs des planetes :

1. Une édition des *Pierres précieuses*, du *Discours de la Vanité* et des *Egloques sacrées*, avait été publiée par Belleau (Paris, Mamert Patisson, au logis de Robert Estienne, 1576, grand in-8); mais elle ne contenait que les vingt-une premières *Pierres*, les

Autres plus aduifez, meuz d'autre opinion,
 Renuoyent ceste bourde à la religion
 Et mysteres facrez des prestres de Chaldee,
 Qui ont ceste cabale en l'Egypte fondee,
 A fin d'entretenir les peuples ignorans
 Sous telles vanitez, & signes apparens,
 Pour les espouuanter & les tenir en crainte
 De quelque opinion, fust-elle vraye ou feinte.

dix autres n'ayant point été imprimées du vivant de l'auteur, ainsi qu'il est dit dans la préface du 1^{er} volume. Le *Discours* préliminaire était en prose dans cette édition première; il nous a semblé intéressant de le donner en note.

DISCOVRS DES PIERRES PRECIEVSES.

ESCRIVANT ce petit discours des Pierres precieuses, i'ay bien voulu suyure, avec toute religion, l'opinion des anciens autheurs qui nous ont laissé par leurs doctes et diuins escrits, les vertus et proprietéz particulières d'icelles, comme prouenant des Planètes et de l'influs celeste des Estoilles, encores què la plus part des Philosophes subtils et diligens chercheurs des causes plus secrettes de Nature, soyent d'opinion contraire, remettant telle vanité, comme ils disent, à la superstitieuse religion, loix et ordonnances des Prestres Caldees, qui nous ont pu de telle folle et legere creance : Toutesfois ne voulant faire tort aux cendres et precieux restes de la venerable antiquité, comme d'Orphee et autres, ie me suis proposé les ensuyure, non pour vous deguiser le faux sous vne apparence de verité, mais pour tousiours admirer les œuures de ce grand Dieu, qui a diuinement renclos tant de beautez et de perfections en ces petites creatures : remettant le tout à l'experiance de la force et vertu d'icelles, et discretion du lecteur.

De la matiere des Pierres. — Aucuns des Philosophes parlans de la matiere des Pierres, disent que celles qui ne se peuuent dissoudre par le feu, et se faire liquides, se font d'vne vapeur, ou d'vne exhalaison seiche et ignee : S'il estoit ainsi, il aduendroit qu'elles se formeroyent plus communément en la haute region de l'air, qui n'est que feu, que dedans la terre. Parce que le mouuement et conuersion des Astres plus viste et plus hasté eschaufferoit la vapeur, et la desecheeroit plus tost beaucoup que dedans la terre. Aussi s'il estoit vray ce que d'autres asseurent, que tout ce qui naist en terre est ou terrestre ou aqueux : aqueux, comme les metaux d'or, d'argent et autres : terrestre, comme les pierres, il s'ensuyuroit necessairement qu'il n'y eust pierre

Mais craignant offenser le reste precieux
 Des monumens sacrez, & les cendres des vieux,
 L'ay bien voulu les fuiure, en imitant la trace
 Et les pas mesurez du vieil chantre de Thrace,
 Non pour vous deguifer deffous vn masque feint
 La simple verité, qui ne se cache point,
 Mais bien pour admirer la noble architecture

precieuse qui fust transparente et pellucide. Car celles qui sont transparentes, sont composees d'vn suc et d'vne humeur aqueuse, dedans laquelle y a de l'eau qui gaigne et surmonte la terre de sa pesanteur : les autres qui ne sont pellucides, sont veritablement plus terrestres qu'aqueuses, estant composees d'vne fange et d'vn limon detrampe. Doncques la vraye matiere des pierres precieuses est vne terre detrampee de quelque humeur, comme fange, ou bourbe limonneuse, que les Latins appellent *lutum*, dont naissent celles qui sont obscures et non transparentes. L'autre est vne humeur meslee, plus aqueuse que terrestre, qui s'appelle *succus*, congelee par vn grand froid, ou recuite par vne chaleur temperee dedans la terre, dont naissent celles qui sont pellucides. Ce que nous voyons ordinairement aduenir es rongnons et vessie des animaux, où les pierres se forment de trop de chaleur, endurcissant l'humeur visqueuse, dont se fait la pierre et le grauois : Tout ainsi que le feu violent d'vn fourneau à potier, cuist et endurest l'ouurage de terre auparauant mollasse et limonneux, la chaleur ayant chassé l'humide, ne restant que le sec, cause que les pierres sont sans odeur et sans vie, ne pouuant recevoir aliment comme les plantes. Il y a une autre matiere qui fait les pierres, qui est la racleure des pierres mesmes, ou ce qui suinte et distile des metaux : car ce que le flot violent d'vne eau courante a sappé, raclé et rongé au fray de son cours, estant rassis au fond de l'eau se caille et deuiet pierre, de façon que la pierre engendre la pierre.

Des couleurs. — Quant aux couleurs, elles sont telles que la matiere dont elles tirent leur naissance : pour ce nous voyons vne mesme pierre auoir couleurs differentes, pour estre composee d'vne matiere meslee et diuersement bigarree, outre que la chaleur, cause efficiente des pierres, donne teinture à la matiere, ayant puissance d'esclaircir celles qui sont obscures, et obscurcir celles qui sont claires et transparentes, et semble que le froid ait peu de puissance de changer et alterer les couleurs de la matiere. Mais apres qu'elles sont formees, estans vn long temps humides et detrampees, puis deseichees, elles prennent teinture selon l'assiette des terres et des minieres d'or, d'argent, cuire, fer, estain, où elles naissent le plus souuent. Es lieux où le

De ce gemmeux threfor, miracle de Nature,
 Qui a mis & renclos d'effets diuins & forts
 Tant de rares vertus dedans ces petits corps.

Les grands obferuateurs & diuins interpretes
 De la mere Nature, & caufes plus secretes,
 Parlant de la matiere & premiers elemens
 Des pierres que la terre engendre dans fes flancs,

Soleil bat ordinairement se font les pierres vertes et noires, aux lieux sombres et ombreus les rouges. Le Crystal est fait d'vn suc, ou d'vne humeur tres-pure, pour ce il est tres-clair : l'Iris d'vne humeur moins claire, le Diamant d'vne humeur plus brune, pourtant il est plus brun que le Crystal. Le suc verd fait les Emeraudes, le celeste le Saphir, le rouge le Rubis, le violet pourprin l'Amethyste et le Hyacinthe, le doré le Chrysolithe, le suc meslé l'Opalle et l'Agathe : les autres qui ne sont transparentes, mais seulement luisantes par le dessus, sont faites d'vn suc obscur, terreus, espais et non transparent.

Leurs vices. — Les vices des Pierres precieuses sont quand la matiere n'est de mesme couleur, dont il aduient qu'elles portent vn ombre, ou vn petit nuage. Quand on y apperçoit des pailles, filandres, ou qu'elles sont gendarmees, ou qu'on y voit de petits durillons, ainsi qu'il se rencontre dedans le marbre, qui sont comme petits clous de matiere diuerse, ou du sel, ou de la mine de plomb.

De leur naïfueté. — On fait preuue de leur bonté, quand la lime ou la queux ne peuuent mordre, ny prendre sur icelles, comme sur les contrefaittes, encores qu'il y en ait de vrayes et naturelles qui ne peuuent souffrir ny l'vne ny l'autre, estans tendres et molles de leur nature.

Leur difference. — On découure les contrefaittes à la veuë, au poids et au toucher, outre la lime et la queux : à la veuë, quand le fard et le lustre de la pierre n'est pur et net, ny agreable à l'œil : au toucher, quand elles sont bossues, aspres, scabreuses et grumeleuses : au poids, quand elles sont plus legeres que les naïfues.

Voyla le Recueil que i'ay peu faire des vertus et proprietiez des Pierres precieuses, pris de la meilleure part de ceux qui en ont escrit, tant pour honorer leur memoire que pour vous faire participans de mon petit labeur. Je ne doute point qu'aucuns ne trouuent estrange la façon dont i'ay vsé en la description d'icelles, m'asseurant toutesfois qu'en les lisant, ceux-là mesmes y prendront plus de plaisir que si ie les eusse simplement descriptes, sans autre grace et sans autre enrichissement de quelque nouvelle inuention.

Difent que celles-là qui ne peuvent, folides,
 Se diffoudre par feu, ny se rendre liquides,
 Naiffent d'une vapeur & d'une exhalaison
 Qui est & chaude & feche, & pure enflammaison.

Or s'il estoit ainfi, elles prendroyent naiffance
 Au plus haut lieu de l'air, où la viue semence
 Et le germe de feu prend son accroiffement,
 Pluftoit que dans la terre, vn trop froid element.
 Car le cours vifte & prompt des flambeaux ordinaires
 Qui roulent dans le ciel par mouuemens contraires
 Secheroit la vapeur, & le limon terreux
 Des pierres, simplement & terrestre & aqueux.

Auffi s'il estoit vray, ce qu'un autre proposé,
 Que ce qui naift en terre, & ce qui se compose
 Dedans son large fein, est terrestre ou aqueux :
 Aqueux, comme l'argent, l'or, le cuiure escumeux,
 Et tous autres metaux, richesse de la terre :
 Terrestre & limoneux, ainfi qu'est toute pierre :
 Il feroit neceffaire, & vray affeurément
 Qu'il ne se feroit pierre au terrestre element
 Qui eust le lustre clair, & qui fust pellucide,
 Estant faite fans plus d'humeur claire & liquide.
 Car toute pierre en fin qui a le lustre beau,
 Transparent & vitreux, se forme plus de l'eau
 Que de limon terreux, car l'eau la terre dompte
 Et de sa pesanteur l'affondre & la surmonte,
 Ne restant rien terreux, car son lustre esclairci
 Altere par le chaud le limon espaiffi.
 Les autres qui ne sont claires ny lumineuses
 Sont terrestres vrayment, noires & limoneuses,
 L'eau s'estant alteree, & ne restant sinon
 Dedans ce corps pierreux que terre & que limon.

Or de ces pierres donc qui n'ont point de lumiere,
 Noirastres bruniffant, la matiere premiere
 Est vn amas bourbeux, vne lente espaiiffeur,

Vn limon destrempé de quelque graffe humeur,
 Dont naissent celles-là qui ne sont transparentes :
 Mais les autres qui sont d'oultre en oultre luisantes,
 Et dont le lustre clair passe par le trauers
 Comme de blanc & verd, d'incarnat, iaune & pers,
 Naissent d'un suc aqueux, & d'humeur destrempee
 Recuite par le chaud, ou par froid congelee,
 Plus aqueuse beaucoup que terrestre, pourtant
 Elles ont la couleur & le lustre esclatant.

Comme dans les rongnons, ou dedans la vessie
 D'hommes & d'animaux, la pierre rendurcie
 Et le grauois menu se fait par la chaleur,
 Et se caille & se prend d'une glueuse humeur :
 Ou comme vn pot de terre au creux d'une fournaise
 S'empierre & s'endurcit aux vapeurs de la braise,
 Auparauant mollasse, humide & limoneux :
 Tout ainsi dans la terre, aux rayons lumineux
 De ce flambeau doré, les pierres s'endurcissent
 Dans les creux mineraux qui feconds les nourrissent.

Autre matiere y a qui se caille & se prend,
 Se ramassant en l'eau qui en pierres se rend :
 C'est quand des pierres mesme vne raclure tendre,
 Vn sablonneux amas, vne poudre, vne cendre
 Ensemble se raffiet, que le cours violent
 D'un grand fleuve dérobe & rait en coulant,
 Raclant, minant, sapant de ses ondes vitrees
 Des rochers cauerneux les costes empierrees :
 Vne autre reste encor, qui prouient de l'humeur
 Qui fuite des metaux, & durcit d'espaisseur.

Voilà ce que ie sçay des pierres que Nature
 Braffe dedans les flancs de ceste terre dure :
 Reste à dire sans plus le lustre clair & beau
 Qui la pierre embellit & qui farde sa peau.
 Telle est donc la couleur, quelle en est la matiere,
 Car s'elle est pure & nette en sa masse premiere,

Le lustre en fera net, mais s'elle a de l'obfcur,
 Elle fera meslee & brune d'espaiffeur.
 Mais sur tout la chaleur qui donne la teinture
 A la matiere mesme est la cause en Nature
 Qui donne la couleur, la grace & le beau teint
 Aux pierres, dont la glace & le visage est peint.
 C'est doncques la chaleur qui leur donne la grace
 Et les belles couleurs qui vont dorant leur face,
 Ayant tant de pouuoir qu'elle peut esclaircir
 Le lustre sombre & noir, & le clair obscurcir.
 Aussi selon l'aspect du soleil & des terres,
 Et des metaux diuers où s'engendrent les pierres,
 S'imprime la couleur, autre estant de l'airain
 Que de l'or ou du fer, du cuiure ou de l'estain.
 Car où le soleil bat de sa flamme ordinaire,
 Là les pierres se font de couleur verte & noire :
 Aux lieux sombres & frais le rouge pourprissant
 Donne teint à la pierre à l'esclat rougissant,
 D'un fuc fort destrempé & d'une humeur tres-pure
 Le Crystal prend couleur, & la roche plus dure
 Du Diamant se teint d'un fuc & d'une humeur
 Moins claire & plus brunette, & plus basse en couleur :
 L'Emeraude se peint d'une humeur verdoyante,
 Du rouge le Rubis à la peau flamboyante,
 L'Iris du crystallin, du violet pourprin
 L'Amethyste au beau teint, du bleu le Saphystrin :
 Le fuc fort bigarré fait l'Agathe & l'Opalle,
 La Chryfolithe tient de l'humeur iaune & palle :
 Ainsi par le soleil s'affinent les couleurs,
 Suiuans le lustre fin des premieres humeurs.
 Non pas que la couleur emprunte son essence
 De la pure matiere & feconde semence
 Des premiers elemens qui n'ont point de couleur,
 Exempts de froid, de chaud, de sapeur & d'odeur :
 Car la couleur en fin se varie & s'altere

Selon l'œil, le mouuoir, l'obiet & la lumiere.
 Combien a de couleurs ce duuet doux & mol
 Qui menu va frifant & couronnant le col,
 La gorge & l'estomac des gentes colombelles,
 Quand aux rais du foleil vont tremouffant les ailes?
 Tantoft vous y voyez vn pourpre eftinceler
 Comme vn feu de Rubis, & tantoft s'émailler
 Vn changeant colombin, & tantoft defcouertes
 Les naïues couleurs des Emeraudes vertes :
 Car l'aspect gauche ou droit, & le bat de nos yeux,
 Le mouuement, l'obiet, la figure & les lieux,
 Font changer la couleur, ainfi que la marine
 Va blanchiffant l'azur de fa large poitrine
 Aux foupfirs d'Aquilon, couleur qu'on ne peut voir
 Sans lumiere, autrement ne fe peut concevoir.
 Car on ne peut iuger par les nuits tenebreufes
 Quelles font les couleurs des pierres precieufes,
 Ny de tous autres corps, qui peints & colorez
 Ne fe voyent finon par les rayons dorez
 Du foleil, c'est pourquoy la couleur apparente
 N'est qu'un fard deftrempé, qu'une lueur brillante,
 Variant fur le plain du deffus de la peau
 Sans penetrer le corps de fon luftre plus beau.
 On le voit quand la chofe en petites parcelles
 Se tire & fe diftrait, car les couleurs plus belles
 S'esteignent peu à peu, & fe perdent en l'air :
 L'or détaillé menu perd fon luftre plus clair.
 Qui voudroit defcharpir d'une efcarlate fine
 La trame fil à fil, cefte couleur pourprine
 Qui belle en fon tiffu & viue apparoiſſoit,
 S'éuanouit defiointe & plus ne s'apperçoit.
 Les vices remarquez & la faute premiere
 De ces pierres de prix, feront quand la matiere
 N'est de meſme couleur, car les belles à voir
 Vne feule couleur fans plus doiuent auoir.

Puis c'est vn vice grand, quand vn ombreux nuage
Entrecourant le fond tache leur beau visage,
Brunissant leur beau sein d'une noire espaisseur.
Comme si au Rubis on voit vne noirceur,
Ou dedans l'Emeraude, ou s'on y voit des cendres,
Vne nue, vn brouillard, des pailles, des filandres,
De la rouille, du fel, vn grand amas poudreux
Surfemé dans le fond de durillons scabreux,
Ce font vices marquez en toutes pierres faines.

De leur bonté naïue on fait preuues certaines
Quand la lime rongearde, ou le fray de la queux,
Ou le brafier ardent dessus le corps gemmeux
Des pierres de grád prix, ne peut mordre ny prendre:
Il y en a pourtant qui de matiere tendre
Et molle, n'oferoyent l'un ny l'autre approcher,
Tant leur nature est foible & debile au toucher.

De celle que le feu, la fonte, & l'artifice
Contrefait pour tromper, on descouure le vice:
Car outre que la lime en fes taillons mordans
Et le fray de la queux se cachent dans fes flancs,
On recognoist à l'œil les fraudes recelees,
Sous le fard de la peau artitement meslees,
N'ayant rien de gentil, ny d'agreable à voir,
Ne tenant que du verre ou trop clair ou trop noir.

On la iuge au toucher, quand on la sent rapeuse,
Sans lustre, sans poli, sous le doigt grumeleuse:
Au poids, quand trop legere elle est pour sa grosseur,
Car moins que la naïue elle a de pesantueur.

Celles donc que l'on fait d'une paste gommeuse,
Ou qui prennent couleur d'une masse vitreuse,
Se peuuent descourir par la lime aisément:
Mais il est malaisé de iuger sainement
Quand vne pierre fine en vne autre s'altere.
Comme quand le Saphir par la flamme legere
Perd sa couleur celeste & se fait Diamant,

Le Hyacinth, l'Amethyste en ce mesme element
Perd sa couleur naïue & se fait autre pierre
Qu'elle n'estoit fortant fraichement de sa terre.

Mais que ne fait çà-bas l'esperance du gain?
L'vn pour trainer sa vie, & pour tromper sa faim,
Sous vn verre menteur qu'il teint & qu'il affine,
Ou changeant le Crystal en Emeraude fine,
Pipe les mieux voyans, & les yeux mieux appris
A donner aux metaux & aux pierres le prix.

Celles qui sont au fond & creuses & cauees,
Ou les autres qui sont en bosse releuees,
Sont de plus petit prix & de moindre valeur
Que celles que l'on voit d'une esgale splendeur :
On fait trop plus de cas de la forme languette
Qu'on ne fait de l'ouale, ou de la rondelette,
Mesme de l'angulaire, & tient-on pour certain
Qu'il n'y a rien plus beau que le long & le plain.

C'est ce que j'ay glenné de la moisson fertile
Des plus gentils esprits, qui de semence vtile
Ont semé, diligens, par ce grand vniuers
De ce gemmeux thresor les miracles diuers.



PROMETHEE,

PREMIER INVENTEUR DES ANNEAUX ET DE
L'ENCHASSURE DES PIERRES. (1)

VOVTES de ce grand ciel, & vous, prompts
messagers
Qui d'un mol éventail & de fouspirs legers
Par quatre coins diuers éventez ce bas mōde:
Fontaines qui roulez d'une belle & claire onde
De haut en contre-val par le trac fablonneux
De ces rochers mouffus, ridez & cauerneux :
Fleuves, prez, monts & bois, & toy, mer courroucée,
De mon triste malheur fierement heriffée :
Flots fur flots entassez, raboteux, pleins d'horreur,
C'est à vous que ie parle, escoutez ma douleur.
Ou si vous n'escoutez du pauvre miserable
La trop iuste complainte, ô Destin imployable,
Fais que ie fois rai d'un tourbillon venteux,
Ou tost frappé du ciel ie meure malheureux :
Non pour rendre en mourant ma douleur appaifée,
Mais pour n'estre la fable & feruir de rifee

1. Cette pièce ne figure pas dans l'édition de 1576.

A la troupe des Dieux, troupe fans amitié,
Trop fourde à ma priere & de peu de pitié.

Fends-toy pour m'égloutir aux plus basses fondrières
De ton fein creuassé en profondes carrieres,
Terre, trop plus humaine & plus douce cent fois
Que du Ciel ny des Dieux les trop seueres lois.

Vous, germe de Tethis, Deesses Nereides,
Qui deffous les caueaux de vos palais humides,
Humaines, receuez de nous pauures humains,
Plus doucement qu'au ciel, les larmes & les plaints,
Voyez, ie vous supply, Princesses marinieres,
Mes membres bafouez sur les croupes meurdrieres
Et sur les flancs cauez de ce roc fourcilleux,
Audace de Mercure & colere des Dieux :

Où pour l'ardeur du iour mes prunelles recuites,
Mes paupieres fans poil, & mes léures despites,
Mes membres defcharnez, dehalez & noircis,
Mes boyaux en curee, & mes chauues fourcils,
Vomiront contre moy innocent, incoupable,
Vn reproche eternal à iamais lamentable :
Où mes yeux eniurez & de sang & de pleur
Rien ne verront d'humain qui trompe ma douleur,
Où rien plus n'entendray sous les lampes brunettes
Des pauillons nuiteux, que les gorges prophetes,
Les frayeurs, les fouleurs des finistres oifeaux,
Compagnons coniurez à mes tourmens nouueaux.

Ainsi pouffoit au ciel ses complaints cruelles
Le pauure Promethee, à iamais eternalles
Sans le secours diuin de ce grand Iupiter,
Qui fit, meu de pitié, ses peines allenter,
Se fouenant encor que par sa prouidence
Il auoit de Thetis refusé l'alliance,
Ruine de son sceptre & de son ciel vouté
S'il eust de ces amours fuiui la volonté.

Donc pour le deliurer mande à son fils Alcide

Chaffer ce carnaffier, ce vautour homicide,
Qui d'ongles & de bec defchirant, tiraffant,
Repaiffoit fon poulmon du poulmon renaiffant
Du pauvre criminel, dont la chair prifonniere
Languiffoit fous le fer de la chaifne meurdrriere,
Ouurage de Vulcan : mais Hercule foudain
Chaffe l'oifeau, la chaifne il froiffe de fa main.
Mais le Deftin voulut qu'en memoire eternelle
Du larcin reconnu de la flamme immortelle
Qu'il auoit prife au char du foleil radieux,
Pour animer fubtil fon image terreux,
Qu'à iamais dans le doigt porteroit attachee
Dans vn anneau de fer, vne pierre arrachee
Au fommet bruineux du roc Caucafien,
De fes flancs defcharnez l'infame gardien.

Voilà donc le premier qui mit la pierre en œuure
Dans vn anneau de fer, industriel manœuure.
Du fer on vint au cuiure, & à l'estain encor,
De l'estain à l'argent, & de l'argent à l'or,
Des pierres d'vn rocher aux pierres plus efflites,
Emeraudes, Rubis, Diamans, Chryfolithes :
Et cela qui reftoit pour marque d'vn malheur,
Des Princes & des Rois fut la gloire & l'honneur.





L'AMETHYSTE,

ou

LES AMOVRS DE BACCHVS

ET D'AMETHYSTE.

MUSE, mon petit œil, le foulas de mes peines,
 Qui destrempes le foin recuit dedans
 mes veines,
 Cherchons, Muse, cherchons quelque
 sentier nouveau,

Et fuyons le chemin de ce tertre iumeau :
 Il n'est que trop battu. Les ondes de Permesse
 Ne sçauroyent contenter vne si forte presse,
 Qui pour se rafraichir & sa soif estancher,
 Court en foule, alteree, au pied de ce rocher :
 Les ruisseaux espuisez de bouches larronneffes
 Ne pourroyent satisfaire à ces troupes espaißes.
 le veux seul esgaré par des prez non foulez
 D'autre pied que le mien, & par monts reculez,
 Descourir le premier quelque source cachee :
 le veux pincer la corde encore non touchee,
 Voler de mon plumage, & voguer deffus l'eau

Fraîchement embarqué en mon propre vaisseau :
 Je veux puiser au fond d'une source inconnue,
 Que les courriers de l'air de leur bouche cornue
 Ne becquerent jamais, & que le clair soleil
 N'eschauffa tant soit peu de son feu nonpareil :
 Eau fourdant dans le creux d'un antre folitaire,
 Pucelle ne fuiuant vne trace ordinaire,
 Mais qui roule escartee, & qui d'un nouveau son
 Murmure gazouillant quelque douce chançon.

L'un a chanté le feu de la torche Hectoree,
 Et sous la main des Dieux Iliion desploree,
 Les ruses des Gregeois, le conseil de Nestor,
 L'empire de Pluton, la fille d'Agenor,
 Et des marefcs bourbeux l'onde non violable,
 Des vents & de la mer la colere indomptable,
 Les estranges hazards du foldat Ithaquois,
 Qui malgré les douceurs des filles d'Achelois,
 Le breuuage forcier de Circe enchanteresse,
 De Scylle & Charybdon la rage pilleressé,
 Eut auant que mourir ce désiré bonheur
 Voir faillir de son toit la fumeuse vapeur.

L'autre, dresseant son vol de pennes plus hautaines,
 A recherché, diuin, les races plus qu'humaines
 Des habitans du ciel, a chanté le Chaos,
 Et comme en son enfance ayant le ventre gros
 D'un meflange confus, par vne douce guerre
 Nous enfanta le feu, l'air, les eaux & la terre.

L'autre voulant femer son nom par l'vniuers,
 Legerement porté sur l'aile de ses vers,
 A controuué, gentil, pour marque memorable,
 Des images du ciel & des Dieux vne fable :
 Comme si les flambeaux des celestes cantons
 Empruntoyent de la terre & l'influs & les noms.
 l'en appelle à tesmoin le Verseau Ganymede,
 Les pleurs & les traux de Perse & d'Andromede,

Les replis estoilez, & les yeux du Dragon,
Les auirons parlans de la nauire Argon,
La Chéure nourriciere au rauisseur d'Europe,
Le Cancre, le Belier, Califte & Caffiope,
Le Lait qui dans le ciel se fit vn nouveau train,
Et mille autres furnoms dont le ciel est tout plein.

L'autre, sous les ormeaux, de cannes plus legeres
A fait danfer de Pan les Nymphes bocageres :
Les brebis porte-laine & les troupeaux barbus
Bondirent fautelant dessus les prez herbus.

L'autre, nauré d'Amour, a chanté ses complaints,
Sa flamme, son destin & ses larmes non feintes :
Vn autre le venin des serpens escaillez,
Et les chantres oifeaux de couleurs émaillez.
Rien ne reste à vanter, les ondes tant prisees
De la source au Cheual font toutes espuisees.

Mais, Muse, mon fouci, fais-moy ceste faueur
Que ie puisse, animé de nouvelle fureur,
De mes poulmons enfler & pousser d'autre haleine,
Remplir nostre air François d'une voix plus hautaine
Que n'est celle de ceux qui n'osent s'esleuer
Hors du commun sentier, à fin de gaigner l'ær,
Butinant & voguant loin des mers estrangeres
D'auirons empruntez comme nouveaux corsaires,
De larcins reconnus vainement honorez,
Et des plumes d'autruy impudemment dorez.

APRES que les Titans, vermine de la terre,
Furent mornez, froiffez sous l'esclat du tonnerre
De ce grand Iupiter, colere les noyant
Sous vn torrent de feu flots sur flots ondoyant
Dans le camp Phlegreen : apres que la victoire
Hauffa des Immortels la vaillance & la gloire,
Ces mutins estouffez sous les monts fourcilleux,
Et le ciel fut paisible entre la main des Dieux :

Tous pour tenir conseil auffi toft s'affemblerent,
 Et d'aduis refolu enfemble deliberent
 De vifiter la Terre, à fin qu'en l'appaifant
 Chacun d'eux l'honoraft de quelque beau prefent,
 Qui larmoyoit encor voyant les corps en poudre
 De fes enfans meurtris des poinctes de la foudre.

Doncques à chef baiffé fe plongent dedans l'ær,
 Portez deffus les vents, à fin de s'efcouler
 Plus doucement çà-bas, & d'ailes peinturees
 Hachent les plis frifez des plaines azurees.
 Ainfi que le faucon efpiant fon gibier
 Muffé fous le riuage, ou dedans vn herbier,
 Fond de roide fecouffe, ainfi la troupe belle
 Des habitans du ciel s'eflance à tire-d'aile.
 Le Ciel, veuf de fecours pour maintenir fon fort,
 Demeure espouuanté à ce nouveau débord.

Arriuez fur la Terre, & l'ayant careffee
 Ainfi que leur parente, & l'ayant embraffée,
 Ne voulant plus laiffer les hommes fi groffiers
 De pareffe engourdis, comme leurs deuanciers,
 A fin de les polir deffous les lois ciuiles
 Les firent habiter enfemble dans les villes.
 Le premier Iupiter leur apprit à bafir,
 Mercure à trafiquer, Pallas à fe veftir,
 Dompter l'orgueil des vents & les ondes coleres
 Sous les pins recourbez en fuftes & galeres :
 Mars, animant leurs nerfs, à deuenir guerriers :
 Apollon à chanter, & de chaftes lauriers
 Se couronner le front : Cerés la nourriciere,
 A tourner fous le foc la terre fourmentiere,
 Repoitrir le gueret, à dents de faucillons
 Moiffonner les epis fur le dos des tillons :
 Et toy, pere Bacchus, tu changeas le breuage
 Des cruches d'Achelois à ce doux preffurage
 Que tu fis efcouler du raifin pourpriffant,

Par vn charme diuin tout foin adouciffant.
C'est toy, race de feu, qui deux fois pris naiffance,
L'vne du ventre enceint de la noble femence
De ce grand Iupiter, & l'autre de la peau
De fa cuiffe feconde, où comme en vn berceau
Emmaillota, benin, le pur & sacré germe,
De fon enfantement furattendant le terme.
Car plus que les humains les Dieux grands & parfaits
Pareffent dans les flancs de leur mere imparfaits,
Affranchis de la mort, d'ans & de pourriture,
Riche present du Ciel & de l'alme Nature :
Comme toy ieune & beau, tousiours gaillard & frais,
Graffet & potelé, qui ne vieillis iamais
Ainsi que les humains, à qui la douce vie
Presque sans la goufter en naiffant est rauie,
A qui la Parque blefme, agençant le berceau,
Prompte, de mefme main foffoye le tombeau.
C'est toy, germe diuin, c'est toy donc que ie chante
Tiedement arrosé de l'humeur de ta plante :
Mais, Pere, auffi soudain que ie parle de toy,
Herissé de frayeur ie sens ie ne fçay quoy
Qui roule furieux çà & là dans mes veines.

Or comme le feiour cause nouuelles peines
Qui prouiennent d'Amour, ce Dieu plein de repos
Secretement nourrit vn brasier dans ses os,
Esperdument outré d'Amethyste la belle,
Amethyste aux beaux yeux, de beauté non mortelle,
Esclaué de ce Dieu qui dessus le grauois
De l'Orient perleux endossa le harnois,
Et demeura vainqueur de la gent bazanee
Qui voit naistre au matin sous l'aube safrance
Le soleil radieux, lors que du bain marin
Moite va refluyant son vifage pourprin.

Après donc que ce Dieu eut gagné la victoire
Sur les peuples Indoïs, triomphe de sa gloire,

Ce petit Dieu, vainqueur des hommes & des Dieux,
 Triomphe de ce Dieu & le rend amoureux,
 Luy tire droit au cœur, des yeux de la brunette,
 De sa main delicate vne ardente fagette
 Qui luy perce le flanc, volant, bruyant, sifflant
 Par le vague de l'air, ainsi que plomb coulant
 Qui fautelle à bouillons, & frissonnant greuille
 Quand dedans la froide eau bouillant on le distille,
 S'embrasant tout ainsi qu'une balle au voler
 Du ventre d'un canon, qui prend feu dedans l'ær.
 C'estoit au mesme iour que les folles Menades,
 Et le troupeau sacré des errantes Thyades,
 Alloient criant, hurlant, dodinant & crollant
 Leur visage masqué, de serpens tout grouillant,
 Le iauelot au poing entouré de lierre,
 Bouffonnant, bondissant, & trepignant la terre
 Sans ordre, peste-messe, au son du tabourin,
 Sous le bruit esclatant des cornes à bouquin.
 Trop pleine de ce Dieu la brigade chancelle,
 Fouruoiant çà & là de pieds & de ceruelle,
 De rage espoissonnee errante par les bois.
 La terre gémissoit de leurs confus abois,
 La lumiere des yeux se bouchoit retenue
 Sous la brune espaisseur d'une poudreuse nue,
 Les oiseaux estourdis, les entendant hurler,
 Quitterent aussi tost les campagnes de l'ær.
 L'une portoit en main vne lance estoffee
 De lierre ondoyant, où pendoyent pour trophée
 Les despouilles d'un bouc : l'autre pleine du Dieu
 Qui la pousse en fureur, sur le fer d'un espieu
 Secouoit embroché, victime de la feste,
 D'un porc gaste-raisin le cimier & la teste :
 L'autre portoit d'un fan tuelé sur la peau
 Les cornichons poinctus, comme un croissant nouveau :
 L'autre sur vne fourche à deux pointes guerrieres

La hure d'un sanglier aux defenes meurdrieres :
De figues & de fleurs l'autre avec le coffin
Branloit au ventre creux vn vase plein de vin.

Quand ce Dieu recherchant, ô diuines merueilles!
Les secrets croupissans au fond de ses corbeilles,
Trouue que le Destin cruel ne vouloit pas
Qu'il iouist bienheureux des allechans appas
D'Amethyste la belle, ayant pour ennemie
Diane au chaste sein, le secours de s'amie,
Et les astres aussi. Alors tout esperdu
Et rempli de fureur : « C'est par trop attendu
(Dit-il), fus, fus auant, Euantes, qu'on attelle
Mon char au timon d'or : l'ordonnance cruelle
Du Ciel ne fera pas que ie n'entre en fureur.
Sur vn Dieu ne peut rien la force ny la peur. »

D'un pied prompt & leger ces folles Bassarides
Enuironnent le char : l'une se pend aux brides
Des onces mouchetez d'estoiles sur le dos,
Onces à l'œil subtil, au pied souple & dispos,
Au muse herissé de deux longues moustaches :
L'autre met dextrement les tigres aux attaches
Tifonnez sur la peau, les couple deux à deux :
Ils ronflent de colere & vont rouillant les yeux.
Un fin drap d'or frisé, semé de perles fines,
Les couure iusqu'au flanc, les houpes à crespines
Flottent sur le genou : plus humbles deuenus,
On agence leur queue en tortillons menus.

D'or fin est le branquar, d'or la iante & la roue,
Et d'yuoire Indien est la poupe & la proue :
L'une soustient le char, l'autre dans le moyeu
Des rouleaux accouplez met les bouts de l'effieu,
Puis tirant la surpente, allegrement habile
Arreste les anneaux d'une longue cheuille
Dans les trous du branquar : le dessus est couuert
De lierre menu & de ce pampre verd,

Où pendent à l'enuy les grappes empourprees
Sous les tapis rameux des fueillades pamprees.

Ce Dieu monte en fon char, les tigres vont d'auant,
Qui fans piquer voloyent plus legers que le vent,
Sous leurs pieds ergotez d'une griffe meurdriere
Faifoyent voler menu la bruyante pouffiere,
D'un muſle entrefendu remaſchant, poliſſant
L'or fin entre leurs dents, d'eſcume blanchiſſant :
Iointes à ſes coſtez ces folaiſtres Euantes
Le fuiuoient au galop hurlantes & courantes.

« Sus auant (dit ce Dieu), ſus, tigres, prenez cœur,
Et vous, onces legers, armez-vous de fureur :
C'eſt à ce coup qu'il faut ſecourir voſtre maiſtre.
Grattez la terre aux pieds, & me faites paroître
Que vous ſentez, diuins, coleres dedans vous
Quelque peu de l'aigreur de mon iuſte courroux :
Heriſſez-vous d'horreur, eſchauffez courageuſes
De queue & de fureur vos coſtes pareſſeuſes,
Que l'Indois bazané ſente comme inhumain,
Pour m'auoir dédaigné, les rigueurs de ma main.
Je veux que le premier qui tiendra ceſte voye
Vous ſoit mis en curee & vous ſerue de proye. »

Mais qu'aduint-il, ô Dieu! Amethyſte aux beaux yeux
Humble ſe pourmenant pour ſaluer les Dieux
Et faire ſacrifice à la chaſte Deeſſe,
Se rencontre premiere en ceſte troupe eſpaiſſe,
Qui ſe voyant forcee inuoque à ſon ſecours
Diane : « Ayez pitié de mes chaſtes amours,
Dit-elle en ſouſpirant, & chaſte te ſouuienne
De ſauuer promptement vne ame toute tienne. »

A peine auoit fini, qu'une morne rigueur
Luy fait cailler le ſang, les poulmons & le cœur,
Vne froide fueur luy baigne le viſage :
Par trois fois eſſaya de marcher, mais l'vſage
Des pieds eſt engourdi : par trois fois eſſaya

De retourner le col qui iamais ne ploya
 Auffi dur qu'un rocher, ses larmes espendues
 Sur le grauier Indoïs en pierres sont fondues.

A ce nouveau miracle espouuanté d'horreur,
 Encore qu'il fust Dieu, tremble & fremit de peur :
 Les tigres en defaut autour de ceste pierre
 De griffes & de dents vont poitrifiant la terre :
 Ces folles vont dansant, hurlant, enuironnant
 Ce beau corps empierre qu'elles vont couronnant.

« Dōcques puisque le Ciel (dit ce Dieu), m'est cōtraire
 En s'opposant, cruel, de haine volontaire
 A mes desseins rompus : puisqu'il ne permet pas
 Que ie puisse, amoureux, finon par le trespas
 Sauouer les baifers d'Amethyste la belle :
 Puisque l'enfant Amour & sa mere cruelle,
 Diane & le Destin, ennemis de mon heur,
 M'ont banni de leur grace & manqué de faueur :
 Puisque deuant mes yeux, iuges de mon martyre,
 le souffre, malheureux, de tous les maux le pire,
 En voyant empierrier celle-là dont les yeux
 Pouuoÿēt mesme empierrier les hommes & les Dieux :
 le veux à l'aduenir que ceste pierre fine,
 Nourriffant dedans soy ma colere diuine,
 Teinte de mes couleurs, engarde son porteur
 De iamais s'eniurer de ma douce liqueur,
 Attirant les vapeurs qui d'haleines fumeuses
 Vont troublant le cerueau de passions vineuses.
 Plus ie vueil qu'elle rende agreable & gentil,
 Sobre, honneste, courtois, d'esprit prompt & subtil,
 Celuy qui dans le fein la portera celee,
 Ou dessus le nombril estroitement collee :
 Et qu'on la trouue auffi sur le grauier Indoïs,
 Où s'empierrant perdit & la vie & la voix. »

Ce difant arracha de la fueille pampree
 Qui couronnoit le front de sa teste sacree

Le raisin pourprissant, & dans sa blanche main
L'espreignant & froissant en pressura le grain,
Dont la fainte liqueur escoula rougissante
Sur l'Amethyste encor de frayeur pallissante,
Qui depuis en vertu de ce germe diuin
N'eut le visage teint que de couleur de vin,
Violette, pourprine, en memoire eternelle
Du Dieu qui pressura de la grappe nouvelle
Le moust qui luy donna la couleur & le teint
Dont l'Amethyste encor a le visage peint.

Voilà du Bromien l'obsequie lamentable
Qu'il fit, élangouré, sur le corps pitoyable
De sa chaste maistresse : or voilà les douleurs,
Le funebre appareil, les sanglots & les pleurs
Qu'il poussa dans le ciel. Les riués emperlees
De Gange au fable d'or, les profondes vallees
Et les coustaux voisins retentirent au son,
Viusement animez de sa triste chanfon.



LE DIAMANT.

A LA ROYNE. (1)

C'EST trop chanté, Vierge Deesse,
 Deffus les ondes de Permesse,
 Autre labeur te faut choisir :
 Car l'vfance trop familiere
 Du plaisir se change & s'altere
 Le plus fouuent en desplaisir.

Sus donc auant, que l'on trauaille
 Au moulin, & que l'on me taille
 Vn Diamant que le marteau
 Sur l'enclume ne fçauroit rompre,
 Ny l'acier ny le feu corrompre
 Ny confommer dans le fourneau.

1. Louise de Lorraine, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, et de Marguerite d'Egmont; née en 1554, mariée à Henri III le 14 février 1575. Les vertus de cette princesse, aussi célèbre par sa piété que par sa beauté, eurent beaucoup à souffrir de l'influence altière de la reine-mère, qui parvint à changer en indifférence l'amour profond que la jeune reine avait inspiré à Henri. Louise de Lorraine mourut le 29 janvier 1601, au château de Moulins, où elle s'était retirée après l'assassinat du roi.

O pierre vrayment indomptable,
D'une durté non violable,
Naissant du Crystal Indien,
Qui ne tremble & qui ne frissonne
Des coups de la main forgeronne
Du grand Sterope Eolien.

Le Diamant pour faire preuue
S'il est bon, il faut qu'on luy treuue
L'esclat net & le feu brillant,
Comme le fer dans la fournaife
Enfeuili deffous la braife
Drille & flamboye estincelant.

De couleur vn peu plus obscure
Que le Crystal, mais nette & pure,
Si qu'on y puisse concevoir
Les couleurs de mesme teinture
Que l'arc qui fait vne ceinture
Dedans l'air quand il veut pleuuoir.

Comme l'eau d'une fontainette
Prisonniere dans sa cuvette
Brunit d'un obscur argentin,
Ainsi faut qu'il fasse paroistre
Son teint clair brunissant pour estre
Du vray lustre diamantin.

Ceste race diamantine
Naist dans la roche crystalline,
Dedans l'or ou dedans le fein
Des fablonnieres Indiennes,
Ou dans les mines Cypriennes
Où se prend le cuiure & l'airain.

Celle qui de plus pres approche
Au brillant esclat de la roche
Du Crystal au lustre argentin,
Est la plus rare & la plus belle :
La seconde apres elle est celle
Qui se trouue auecque l'or fin.

La plus blesme & plus iaunissante
Est celle qu'on voit pallissante
Dans l'airain foible estinceler :
La plus pesante & plus blafarde
Est celle qu'on trouue bastarde
Dedans les minieres de fer.

Aucuns difent que ceste pierre
Se tire des flancs de la terre
De Decan & de Bifnager,
De Mammeluc, & que bien proche
Se trouue encor la vieille roche
Es mains d'un Barbare estranger.

Qu'oncques ne se trouua meslee
Auec le Crystal, ny fouillee
Des mains auares de l'Indois,
Et que Cypre dedans ses mines
Ne trouue point ces pierres fines,
Ny l'Arabe, ny le Medois.

Miracle estrange de Nature,
De voir que ceste pierre dure
Qui du marteau ne craint le coup,
Ny de l'acier, ny de sa trempe,
Se ramollit & se destrempe
Au plonge dans le sang de bouc.

N'est-ce chose encor plus celee,
 Ne pouuant receuoir taillee
 Le poli que de son fablon,
 Ne pouuant estre combattue
 Que de foy, se voir abattue
 Au fray d'une lime de plomb?

Mais quel esprit, quelle science
 A descouuert l'experience
 De ce secret? Il ne vient pas
 Des cerueaux humains interpretes,
 Mais des puiffances plus secretes
 Des Dieux qui commandent çà-bas.

Diray-ie chose non croyable,
 Chose vrayment espouuantable
 De la force du Diamant
 Opiniastre à son contraire,
 Combattant comme vn aduerfaire
 La force & vertu de l'Aymant?

Car estant la pierre voisine
 Du Diamant à l'aymantine,
 Au lieu de faire vne amitié
 Le fer tombe, & luy fait démordre,
 Exerçant le cruel desordre
 D'une secrete inimitié.

Comme le soldat qui s'employe
 A raur quelque riche proye
 Au fac d'un rauage mutin,
 Est forcé de son capitaine,
 Qui le va fraudant de sa peine
 Et de l'honneur de son butin.

Mefme les Dieux inexorables,
Qui fur les eaux non violables
Rigoureux prefident là-bas,
Ont de pierre diamantine
Le cœur, le foye & la poitrine,
Pour ne rompre & ne flechir pas.

Les boucliers aux riches grauures,
Les corcelets & les armures
Des Dieux, & les clous du Deflin,
Sont-ils forgez d'autre miniere,
Ny burinez d'autre matiere
Que du courroy diamantin?

Diamant la garde fidele
Du maillot & de la mamelle,
Et du berceau Saturnien,
Lors que Iupiter dedans Crete
Nourriffon pendoit à la tette
Au fond de l'ancre Dicteen.

Mais ce grand Roy tenant l'empire,
Craignant que Celme ne peuft dire
L'auoir veu dedans le berceau,
A fin d'éuiter le reproche
D'estre mortel, en corps de roche
Il empierra ce iouuenceau.

Diray-ie la puiffance forte
Qu'il a pour celuy qui le porte
Pour fe defendre, & pour s'armer
Contre les ronds & les figures,
Et les secretes impoftures
Des Demons, citoyens de l'ær?

Contre la cire charmeresse,
Et la puissance enchanteresse
Qui furieuse nous poursuit?
Contre les fourbes des Incubes,
Des Folletons & des Succubes,
Bourreaux compagnons de la nuit?

Contre les horreurs pallissantes,
Les peurs & les frayeurs naissantes
Des fonges qui trompent nos yeux?
Et contre ceux que la manie
Trauaille, tourmente & manie,
Pleins de rage & tout furieux?

Car cil qui porte ceste pierre,
Soit que l'or ou l'argent l'enferre
Prisonniere dans vn anneau,
Ne craindra l'amoureux breuuage,
Les charmes ny le forcelage
Qui nous alterent le cerueau.

Et quoy? l'on dit (ô cas estrange!)
Sentant le venin, qu'elle eschange
Sa durté, & qu'elle amollit,
Ternissant l'esclat & la grace,
Et le clair rayon de sa face,
Par le poison qui l'affoiblit.

Or comme elle est constante & forte,
Celuy qui chastement la porte
Meurt constamment pour trop aimer :
Ferme tout ainsi qu'une roche,
L'exercice des vents, & proche
Des flots escumeux de la mer.

Propre, tant elle a d'efficace,
Pour acquérir la bonne grace,
Le bon vifage & la faueur
D'une maistresse bien choisie,
Qui plustost perderoit la vie
Qu'autre amour graue dans son cœur.

Diray-ie que la poudre mesme
Du Diamant est si extrefme
Et si violente en froideur,
Que prise elle amortit la flame,
Le feigneur fouuerain de l'ame,
Des veines, du fang & du cœur!

Ainsi l'ornement de sa grace
N'est pour la main, ny pour la face
Seulement, ny pour sa valeur :
Mais pour cil qui a plus d'enuie
De trancher le fil de sa vie,
Que se tramer vn deshonneur.

C'est assez trauaillé, mignonne,
Car la Princesse à qui ie donne
Le riche labeur de vos doigts,
Ne veut que soyez dauantage
Sur le poli de cet ouurage,
Ce fera pour vne autre fois.

Royne constante & non ployable,
Et d'amitié non violable
Vers son Roy & loyal Aymant,
D'esprit net, sans paille & sans nue,
Comme la beauté reconnue
En l'esclat de ce Diamant.



LA PIERRE D'AYMANT

OV CALAMITE.

SE voit-il fous le ciel chose plus admirable,
 Plus celeste, plus rare, & plus inimitable
 Aux hommes inuentifs, que la pierre d'Ay-
 mant,
 Qui le fer & l'acier viuement animant,
 Prompte les tire à foy, & de gente allegresse
 Ces metaux engourdis & rouillez de pareffe
 Eleue haut en l'air, fait tourner & marcher,
 Les presse, les poursuit, pour mieux les accrocher?
 Tout cela que Nature en fes ondes enferre,
 Sous les replis de l'air, sous les flancs de la terre,
 N'est point si merueilleux. Et quoy? n'estoit-ce assez
 Aux rochers cauerneux, aux antres emmouffez,
 Aux pierres, aux cailloux, auoir donné en somme
 La parole & la voix, qui respond mesme à l'homme,
 Babillant, fredonnant, gazouillant & parlant
 Les accens dedans l'air, qu'elle va redoublant?
 Sans les auoir armez & de mains & d'accroches,
 De petits hameçons, de secretes approches,
 Des traits mesme d'Amour, pour attirer à foy
 Le fer opiniastre & luy donner la loy?

Se voit-il rien çà-bas plus dur & moins domptable
 Que ce metal guerrier? moins doux & moins traitable?
 Mais en ceste amitié le dompteur est dompté,
 Et le vainqueur de tout d'un rien est surmonté,
 Courant deçà delà sans esgard & sans guide
 Apres ie ne sçay quoy, qui s'espand dans le vuide.

Chef-d'œuvre de Nature, & plus audacieux
 Que d'avoir esbranlé par les cercles des cieux
 De gros ballons ardents, & dans les eaux salees
 Fait faire le plongeon aux troupes escaillees!

Mais quel nœud d'amitié fait ioindre ces deux corps
 Que Nature a fait naître imployables & forts?
 La Calamite errante, & de soif alteree,
 De ne sçay quelle ardeur cruellement outree,
 Eueute ce metal, haletant & soufflant
 D'un desir importun, qui chaud la va brullant :
 Puis l'ayant descouvert, le cherit & l'embrasse,
 Le careffe, le baise, & le fuit à la trace,
 Comme un ardent limier au plus espais du bois
 Lance & poursuit le cerf pour le mettre aux abois,
 Et de nez odoreux & d'haleine flairante
 Choisit l'air eschauffé de la beste courante.

Des choses que l'on voit sous le crystal des cieux
 Coulent de petits corps qui vont battant nos yeux
 Sans tréue & sans repos d'une viue secouffe,
 S'amasse un air voisin, qui s'ellance & se pouffe,
 Qu'on ne peut concevoir que par le iugement
 Qui vient d'ouïr, de voir, du gouft, du sentement.

Nous sentons en hyuer la froideur des riuieres,
 En esté du soleil les flammes journalieres,
 Et les vents orageux des ondes de la mer,
 Nous entendons les voix qui s'espandent par l'ær,
 Mesmes estant voisins des bords de la marine
 Il vient à nostre bouche un fraischin de saline,
 Qui part de ce grand flot qui postant nous fait voir

De l'Aquilon venteux iufques au peuple noir.

Qui n'a fenti de l'air la tempefte orageufe,
 Veü fous les flancs cauez d'vne roche orgueilleufe
 Diffiller goutte à goutte vne fraifche liqueur?
 Qui n'a fenti le froid, la chaleur & l'odeur,
 Veü rouler de nos fronts vne fueur falee,
 Au trauers de l'airain vne vapeur gelee,
 Penetrer la chaleur au trauers d'vn vaiſſeau,
 Veü la barbe & le poil cotonner fur la peau,
 Senti le doux parfum & l'odeur des fleurettes,
 La douceur & l'aigreur, & des herbes infectes
 La puanteur auffi? Doncques il eſt certain
 Que la femence part comme vn nouuel eſſaim
 Au retour du printemps, qui ſe iette & ſe cruche
 Dans vn arbre fueillu au fortir de la ruche.

De ceſte pierre donc ſe dérobe & ſ'enfuit
 Vn mouement, vn flot, vne chaleur qui fuit
 Ce metal qu'elle anime, ayant de violence
 Eſcarté l'air voiſin, qui luy faifoit nuifance.
 Dans ce vuide auffi toſt les premiers elemens
 De ce fer à l'Aymant par doux accrochemens
 Embrassez & collez, comme par amourettes,
 Se ioignent ferrément de liaifons ſecretes :
 Qui fait que l'air enclos dedans ces corps preſſez,
 Piquez à menus trous, eſchauffez, & percez
 D'vn mouuoir importun, accole, frappe & pouſſe
 La femence du fer d'vne viue ſecouſſe.
 Se rencontrant ainſi, ſe collent ferrément
 L'vn à l'autre auffi toſt d'vn doux embrasſement :
 Tout ainſi que la vierge eſperdument eſpointe
 Des fleches de l'Amour, de forte & ferme eſtreinte
 Serre ſon fauorit, & de bras & de main
 Luy preſſant l'eſtomac contre ſon large fein.
 Ou comme le lierre en tournoyant ſe pliffe
 Contre vn cheſne mouſſu, d'vne allure tortiſſe :

Ce metal tout ainſi, ſe ſentant careſſé,
Toſt ſ'accroche à l'Aymant & le tient embrasſé.

Voilà donc les appas & l'amorce friande
Dont il ſe paiſt, goulu : le fer eſt la viande,
Et l'aliment confit & trempé de rigueur,
Qui benin l'entretient en ſa force & vigueur :
C'eſt du fer qu'il prend vie, & par les flancs armee
De limaille de fer ceſte pierre animee
Par ſecrete influence, ainſi que de la main,
Tire le fer à foy pour appaiſer ſa faim :
De ce metal abſente a les veines beantes
D'une bruillante ſoiſ, ſes entrailles mourantes
Et ſon corps affoibli à faute d'aliment
S'altere languiſſant, & perd le ſentiment.

Comme vn amant pipé d'une faſcheuſe attente
Souſpire apres les yeux de ſa maiſtreſſe abſente,
La cherche, la reclame, & comblé de rigueur
Ne fonge nuit & iour qu'à dompter ſa fureur :
Comme moy, plus chetif que n'eſt la Calamite,
Qui voſtre cœur ferré, d'une eternelle fuite
Vas touſiours deſirant, careſſant, pourſuiuant,
Mais plus ie l'importune, & plus me va fuyant.
Car le voſtre & le mien, comme deux aduerſaires,
Viuent ſeparément d'affections contraires :
Le mien prompt & ſubtil, de l'Amour eſt eſpoint,
Et le voſtre engourdi ne ſ'en eſchauffe point,
S'esbranlant auffi peu de la force amoureuſe
Qu'aux ſouſpirs d'Aquilon vne roche orgueilleuſe,
Eſtant plus froid que marbre ou que le vent d'hyuer,
Qui renglace, cuiſant, l'onde, la terre & l'ær.

Or l'image qui part de tous ces corps ſpirables
N'eſt de pareil effet, ny de forces ſemblables :
Autre eſt celui de l'or que celui de l'airain,
Du verre, de l'argent, du fer & de l'eſtain,
Eſtant ces corps entre eux de diuerſe nature,

Diuerfement ourdis, d'air & de contefture :
 Caufé qu'ils vont fuiuant, flairant & recherchant
 Pareilles amitez qui les vont allechant,
 En fuyant leur contraire. Vne guerre immortelle
 Se couue & fe nourrit fi fierement cruelle
 Entre le fer maffif & le corps de l'airain,
 Que mis entre le fer & l'Aymant, tout foudain
 Leur amitié fe rompt, le fer prenant la fuite
 A fin de n'éuenter l'air de la Calamite.

Car apres que l'airain de fes rayons plus forts
 A bouché les pertuis, & comblé iufqu'aux bords
 Tout le vuide du fer, la force & la femence
 De l'Aymant fe rebouche, & trouve refiftance
 Qui luy defend l'entree, eftant le fer tout plein
 Du flot & du bouillon des rayons de l'airain.

Mais entre nos deux cœurs y a-t-il point, maiftrefle,
 Quelque airain morfondu, qui fait que la rudeffe
 Du voftre ne s'eschauffe, & n'approche le mien?
 Le mien, qui ne fouspire & qui n'aspire rien
 Que de vous eftre ferf : mais las! plus l'efperance
 Trompeufe le repaift, moins prend-il d'affurance :
 Plus ie penfe eftre aimé de vos rares beautez,
 Plus ie fens de vos yeux les fieres cruautez.

N'est-ce merueille encor, outre ces cas efranges,
 Et les accrochemens de ces nouueaux meflanges,
 Voir ce corps aymantin animé de fureur,
 Ainfi que de l'Amour, ou de quelque autre ardeur,
 Suiure les feux dorez des eftoiles Vrfines,
 Qui craignent fe baigner dedans les eaux marines,
 Eternelles roulant à l'entour de l'effieu?
 Mais sent-il point encor la poincte de l'efpieu
 D'Arcas, le fils bastard & gardien de l'Ourfe,
 Quand chaffant par les bois, eschauffé, prit la courfe
 Pour enferrer fa mere au poil afpre & rebours,
 De ce grand Iupiter trop cruelles amours,

Qui changea les beautez & les graces modestes
De Caliston la vierge en ces flammes celestes,
Après l'auoir armee & de dents & de peau,
Pour accroistre des ours le fauage troupeau?

Ou c'est l'influs secret des rais & de la flame
De l'Ourse qui l'inspire, & qui luy donne l'ame,
Ou quelque coufinage, ou bien ie ne çay quoy
De friand qui l'amorce, & qui l'attire à foy :
Car le fer aiguifé fans force & fans contrainte
Frotté contre l'Aymant, tourne tousiours la poincte
Vers le Septentrion, qui rend les iours partis
En minutes, en quarts, & les vents assortis
Chacun en son quartier, retranchant mesuree
La flamme du soleil, & l'humide contree.

Inuention des Dieux! auoir tiré l'esprit
D'un caillou rendurci, qui fans çauoir apprit
Aux hommes journaliers de tirer vn mefnage
Des iours, des mois, des ans, ruine de nostre age!
De là nous cognoissons qu'en ce grand vniuers
Tout se fait d'amitié, rien n'y va de trauers,
Tout marche, roule & fuit sous la faine ordonnance
De ce grãd Dieu, qui tient tout le monde en balance.

Hà, siecle malheureux & veuf de iugement,
Où les hommes grossiers ont moins de sentiment,
Moins de grace & d'amour, que le fer ny la pierre,
Armez de cruauté & tous nez pour la guerre,
Ennemis de la paix, prompts à fouiller leurs mains
Au fang de leur voisin, tant ils font inhumains!
Siecle trop ignorant des douceurs de la vie,
Fertile de malheur & pallissant d'enuie,
Nous faifant faouurer en ce val terrien
Plus aigrement le mal, que doucement le bien!

Or la pierre d'Aymant non seulement attire
La froide horreur du fer, mais le fer qu'elle inspire
De sa viue chaleur attire l'autre fer :

Communiquant sa force, & les rayons de l'ær
 Qui coulent de l'Aymant, au fer qu'il outrepatte :
 S'entre-pouffant ainfi que fur l'humide espace
 Les haleines des vents, prompts & viftes courriers,
 Vont pouffant par derriere au gré des mariniers
 Et voiles & vaiſſeaux, volant d'ailes legeres
 Pour empieter l'or fin des riues eſtrangeres.

Caufe que nous voyons & quatre & cinq anneaux
 Suspendus dedans l'air d'accrochemens nouueaux,
 L'vn à l'autre collez de liens inuifibles,
 Comme ſi de l'amour entre eux eſtoient ſenſibles,
 L'vn l'autre ſe couplant de ſecrete amitié,
 Qui ces deux corps inſpire à trouuer leur moitié.

Ainfi de la torpille vne vapeur ſe iette
 D'vn air empoifonné qui coule à la languette
 De l'hameçon pipeur, paſſant ſubtilement
 Par le fer engourdi d'vn eſtourdiſſement :
 Du fer il monte au poil de la ligne tremblante,
 Et du poil à la verge, & à la main pendante
 Du peſcheur deſſus l'eau reſtant morne & bleſmi,
 En voyant ſa main gourde & ſon bras endormi.

Meſme l'on tient pour vray que les coſtes ferrees
 Des vaiſſeaux arreſtez ſur les ondes verrees
 Qui vont rongeat les pieds du rocher aymantin,
 Se deſerrent ſoudain, & n'y a clou en fin,
 Eſperon ny crochet, boucle, crampon ny bande,
 Qui ne laiſſe le bois, & prompt ne ſe débande,
 Ne s'arrache & ne forte, à fin de s'accrocher
 Contre les flancs larrons de l'aymantin rocher.

Il y a de l'Aymant de couleur noire & perſe,
 De blanc & de blafard, mais de force diuerſe.
 Le noir, maſle guerrier, n'attire que le fer :
 Et le blanc, féminin, n'attire que la chair.
 On dit que le blafard de couleur iauniſſante
 Porte ceſte vertu, qu'vne lame innocente

De ce caillou frottee, entre par le trauers
 Sans offenser la chair des muscles & des nerfs,
 Qui plus est, sans douleur, & sans que de la playe
 Le sang froid & glacé en ruisselant ondoye :
 Car le coup se reprend, & se ferme soudain
 Sans paroître, restant le corps entier & sain.

On conte qu'un berger descouurit ceste pierre,
 Fichant de son baston la poincte dans la terre
 Sur le mont Ideen : car le fer approché
 De l'Aymant espion soudain fut accroché.

Le plus voisin de nous est celuy que l'Espagne
 Liberale nous vend, l'Itale & l'Allemagne :
 Le meilleur est celuy que l'Ethiope Indois
 Trouue dedans le sein de son riche grauois :
 L'autre & le plus commun se nourrit és minieres,
 Prend la force & le poids des terres ferrounieres :
 Nature ne voulant cacher dedans son sein
 Le bien qui sert à l'homme, & qui luy fait besoin.
 Car on tient pour certain que l'Aymant est propice
 Pour les accouchemens, attaché sur la cuisse :
 Bon contre le venin, & pour le mal des yeux
 Quand ils sont larmoyans, rouges & chassieux :
 Bon pour la chasteté, & pour se rendre aimable,
 Courtois, facond, discret, gracieux, accostable :
 Propre pour alterer, & pour estancher l'eau
 Qui flotte entre la chair & le gros de la peau.

Va donc, va donc, Aymât, va trouuer ma maistresse,
 Et si tu peux, subtil, destremper la rudesse
 De son ame ferree & l'attirer à toy,
 Plus fort te vanteray, & plus vaillant que moy,
 Qui n'a peu l'esrouuoir par ouuertes alarmes,
 Cruelle dédaignant mes souspirs & mes larmes,
 Plus dure mille fois que le fer endurci,
 N'ayant de mon malheur ny pitié ny merci.



LA PERLE.

A LA ROYNE DE NAVARRE. (1)

LE VEUX de main industrieuse
 Sur les bords de l'onde fameuse
 Choisir vne Perle de prix,
 Vne Perlette, dont la gloire
 Sur les colonnes de Memoire
 Immortelle emporte le prix.

Perle dont iamais ne ternisse,
 Ne s'enfume, & ne se iaunisse
 Le lustre argenté de son eau,
 Et que la force violente
 Du temps à la pince mordante,
 N'offense & n'entame la peau.

1. Fille de Henri II et de Catherine de Médicis, Marguerite de Valois était née le 14 mai 1552; elle fut mariée le 11 avril 1572 au prince de Béarn, depuis Henri IV, qui, à son avènement au trône de France, fit annuler ce mariage.

Beauté, grâces, esprit, voilà ce qu'amis et ennemis accordent à Marguerite; mais, élevée à la cour la plus dépravée qu'il y eût au monde, elle mit de bonne heure à profit les tristes leçons qu'elle avait sous les yeux. La reine de Navarre a laissé des Mémoires fort curieux qui sont une intéressante peinture des mœurs de l'époque. Elle mourut à Paris le 27 mars 1615.

Belle & gentille creature,
 Rare merueille de Nature,
 Threfor qu'on ne peut estimer,
 Plus precieux qu'on ne veit oncques,
 Prifonnier au fond de deux conques
 Sur le fablon de l'Inde mer.

Diuine & celefte femence,
 Qui tient fa premiere naiffance
 Du ciel & des aftres voisins,
 Empruntant du fein de l'Aurore
 Son beau teint, quand elle colore
 Le matin de fes doigts rofins.

Ores qu'elle foit citoyenne
 De la plaine Neptunienne,
 Si n'y prend-elle fes appas,
 Mais comme hofteffe d'édaigneufe,
 Des eaux de la mer escumeufe,
 Ingrate, ne s'abreuue pas.

Ayant plus de commun vfage,
 D'alliance & de coufinage
 Dedans le celefte pourpris,
 Qu'avec l'escume mariniere,
 Or qu'elle foit fon hofteliere,
 Et qu'ailleurs fon germe n'ait pris.

Car quand la faifon plus gentille
 A conceuoir fe rend fertile,
 La nacre s'ouure, & promptement
 Ceste gourmande creature
 Beant reçoit la nourriture
 De fon perleux enfantement :

Qui vient de la douce rosee
Du grand ciel, dont l'huystre arrosée
S'engrosse & s'eniure au matin,
Ainsi que la léure tendrette
De l'enfant se paist & s'allaitte
Suçotant le bout du tetin.

Comme la vierge espoinçonnée
Des chastes flambeaux d'Hymenee,
Brusle & meurt d'un ardent desir
D'appaifer l'ardeur de sa flame :
Tout ainsi ceste petite ame
Souhaite l'amoureux plaisir.

Qui ne soit vray, l'on dit encore
La Perle fille de l'Aurore,
Quand pour alléger ses douleurs
Soupirant apres son Cephale,
Dedans la mer Orientale
Pleurant s'emperlerent ses pleurs :

Larmes que les conques perleuses,
Du fruit de leur mere amoureuses,
Mirent au fond de leur berceau :
Puis rondes les emmailloterent,
Et nourrices les allaiterent
Du fecond germe de ceste eau.

Aussi la Perle se colore
Ainsi que sa flamme redore
Et donne teinture au matin :
S'elle est palle, elle est pallifante,
S'elle est iaunaistre, iaunifante,
Pure, son fard est argentin.

Mefme quand Iupiter defferre
Les traits vengeurs de fon tonnerre
De fon bras rougiffant d'efclairs,
Ou quand, defpit, fur le riuage
Il braffe quelque epais orage
Par fes prompts & venteux courriers :

Cette creature debile
Auffi toft dedans fa coquille
Se renferme tremblant de peur,
Cause qu'elle altere fa face,
Par trop ieufner perdant fa grace,
Son teint, fa force & fa rondeur.

Car conceuant en faifon telle
Que la tourmente plus cruelle
Trouble les humides cantons,
L'une eft plate, louche, boffue,
L'autre creufe, & l'autre mouffue,
Ainfi que petits auortons.

N'est-ce cas merueilleux en elles
De remarquer ces meres Perles,
Lors que la chaleur les atteint,
Se plonger dans les eaux profondes,
A fin que fous le frais des ondes
Elles conferuent leur beau teint?

Et pour punir les mains auares
Des pefcheurs & plongeons barbares,
Ou foit Arabe, ou foit Indoïis,
Les voir de pince vengereffe
Contre l'amorce pipereffe
Tronçonner la main & les doigts?

Sçachant bien receler enclofe
 Vne richesse qui repose
 Dans leurs flancs, qui les fait aimer,
 Et fait qu'au peril de la vie
 Ceste noble proye est fuiuie
 Iusqu'aux abyfmes de la mer.

Puis nagent ces troupes huystreufes
 Deffous les campagnes vitreufes,
 Sous vn chef en gros bataillons,
 Comme la troupe mefnagere
 Des auettes vole legere
 Sous vn Roy dans leurs paillions.

Perle gentille, mife en poudre
 Qui fçait l'humeur fondre & diffoudre
 Qui nous rend froids & catarrheux,
 Et qui de vertu non connue
 Esclaircit & chaffe la nue
 Qui nous flotte dedans les yeux.

Poudre qui retient la puiffance
 Par vne fecrete influence
 Secher toute mauuaife humeur :
 Et des palmoifons domptereffe
 Soudain remettre en allegresse
 Les poulmons, le foye & le cœur.

Poudre fecretement vnique
 Pour purger le melancolique,
 Ou cil qui feche languiffant
 D'vne fiéure ou d'vn mal de teffe :
 Poudre qui doucement arrefte
 Le flux qui coule rougiffant.

Perle que jamais ne s'efface
Le lustre argenté de sa face,
Et que l'on ne destrempe pas
Ainsi que la Perle Indienne
Que la prodigue Egyptienne
Gourmanda seule en un repas.

Or va doncques, Perle d'élite,
Va trouver ceste MARGVERITE,
Des beautés la Perle & la fleur,
Et fais tant que tu trouves place
A son oreille, ou sur sa face,
A fin de gagner sa faueur.

Si tu l'as, Perlette mignonne,
Ce faucheur ailé qui moissonne
Tout cela qui vit dessous l'air,
Ne scauroit offenser la grace
Des chastes honneurs de ta face,
Ny le teint qui te fait aimer.



LES AMOVRS

DE

HYACINTHE ET DE CHRYSOLITHE.

HYACINTHE enamouré des yeux de Chrysolithe,
 Entre cent damoiseaux de beauté plus eslite,
 Espoinçoné des traits & de la viue ardeur
 De ce Dieu qui sans yeux frappe si droit au cœur,
 Diffimulant, nauré, vne playe en ses veines,
 Alloit de tels propos assaisonant ses peines,
 Ayant tiré, craintif, de ses poulmons enflez
 L'air chaud entrecoupé de souspirs redoublez :
 « Chrysolithe, mon cœur, mon desir, ma sucee,
 Ma grace, mon souhait, ma Cyprine doree,
 Chrysolithe m'amour, si iamais la pitié
 Logea dedans tes yeux, ou si quelque amitié,
 Ou quelque doux accueil a pris place en ton ame,
 Appaise, Chrysolithe, appaise ceste flame
 Qui deuore, gourmande, & ma chair & mes os,
 Appaise la fureur qui trouble mon repos :
 Seule me peux garder & me perdre, cruelle,
 Seule retiens chez toy, comme hostesse fidele,
 Et ma mort & ma vie : aduise donc, mon cœur,

Lequel te plaist des deux, & fais que ta rigueur
 Ou me plonge au cercueil, ou ta benigne grace
 Me redonne la vie & bienheureux me fasse.
 Je sçay que iustement ie ne puis excuser
 L'offense que i'ay faite, & ne puis accuser
 Autres que mon malheur, ou tes beautez extrefmes,
 Qui me font oublier mon deuoir & moymesmes,
 Indigne des faueurs d'vn regard adouci
 De ton œil rigoureux : mais si ton ame aussi
 Iuge sans passion l'offense que i'ay faite,
 Pour n'auoir accompli l'entreprise secrete
 Entre nous deux iuree, elle n'est pas, mon cœur,
 Si lourde, si fascheuse & si pleine d'erreur,
 Qu'ell' ne merite bien, à pardonner facile,
 Quelque douce faueur de ta grace gentille :
 Excusable vrayment, & digne de pardon
 Si l'aueugle tyran du ciel auoit ce don,
 Comme il n'a pas, cruel, de supporter les fautes
 Des amoureux, pipez de ses ruses trop cautes.

» Il faut gouster le bien auant que s'en gorger,
 Il faut rougir le fer auant que le forger,
 Quelquefois l'on espargne à fin de mieux despendre,
 On se fait seruiteur pour plus libre se rendre,
 On s'altere aux chaleurs pour la soif estancher,
 On refuse l'honneur que plus on veut chercher.
 Le marinier se pend aux vagues de Neptune
 Pour bastir sur la terre, & dorer sa fortune :
 De la terre poudreuse on engerme le fein
 Pour en tirer l'vfure & redoubler le grain :
 Pour se mettre en repos fouuent on se trauaille,
 Pour gagner le rempart on vient à la muraille.

» Moy, soldat de l'Amour, pour assaillir ton cœur
 l'ay fait breche en tes yeux, dont ie reste vainqueur,
 De vainqueur prisonnier, & de ceste victoire,
 Seule, sans coup frapper tu remportes la gloire.

l'en appelle à tefmoin mes foupfirs & mes vœux,
 Qui pendent pour trophée à tes crefpes cheueux,
 l'en appelle à tefmoin mon ame prifonniere
 Dedans tes yeux, maiftrefle, & ta grace meurdriere
 De mon cœur languiffant fous ta fiere rigueur,
 Qui dédaigne mes pas, & rit de mon malheur.

» Auant que m'embarquer à vous aimer, cruelle,
 le deuois efpier de quel temps ma nacelle,
 De quel vent, de quel flot, fans trop l'auenturer,
 Deuoit eftre pouffee auant que démarrer :
 le deuois remarquer la mer & les eftoiles
 Propres à voyager, & mettre au vent les voiles.
 Mais las! fans le cognoiftre, ignorant que ie fuis,
 Malgré l'onde & le ciel la voile au vent i'ay mis :
 Qui fait que maintenant fur les fentiers humides,
 Entre les flancs aigus des rochers homicides,
 Ma nef eft emportee & fans voile & fans mas,
 Voguant à la merci d'un orageux amas,
 N'ayant à fon fecours, deffous les eaux plongee,
 Qu'un image de mort, qui la tient affiegee
 Et en poupe & en proue : ainfi loin de fupport
 Perit veufue d'efpoir d'ancrer iamais au port.

» Ne me dédaigne pas, ie te fupply, maiftrefle :
 Le Dieu qui terraffa en fa blonde ieunefle
 De fes traits empennez l'effroyable ferpent,
 Dont le ventre empefté couuroit plus d'un arpent,
 Le Dieu au crin doré, qui des nerfs de fa lyre
 Anime les fureurs de celui qu'il inspire,
 Me careffe, me fuit, & ne dédaigne pas
 Pour feulement me voir, de perdre mille pas :
 Zephyre aux doux foupfirs, pour plus humble fe rēdre
 Au feruice amoureux de ma ieunefle tendre,
 D'ailerons bigarrez vole de toutes parts
 Pour m'honorer, craintif, de fes baifers mignards :
 le cours, ie vais, ie viens, & mes peines perdues

Par le vague de l'air se fondent dans les nues. »
 A tant met fin Hyacinthe à ses aigres douleurs,
 Baignant ses yeux enflés de gros bouillons de pleurs.
 Pres de luy verdifoyent les ieunes reuenues
 De lauriers fursemez de perlettes menues,
 Et les pins cheuelus bras à bras accolez
 Esbranchoyent à l'enuy leurs ombrages mollets :
 Là les fouspirs coulez des bouches Zephyrines
 Esbranloyent suspendus les nouvelles crespines
 Et les tendres iettons des arbres verdoyans,
 Sur les plis argentez des ruisseaux ondoyans :
 Là la terre de fleurs & de couleurs paree
 Au soleil éuentoit sa robe bigarree.
 Entre ces rangs feuillus s'efgayoit argentin
 Vn ruisseau trepillant d'un repli serpentin,
 Qui d'un murmure doux dans les eaux gazouillantes
 Apprenoit le iargon aux pierrettes roulantes.
 Lieu digne de l'Amour, m'en soit tefmoin l'oifeau
 Fidele auant-coureur du beau printemps nouveau,
 M'en soit tefmoin celuy qui sur les aubespines
 Fredonne, babillard, ses notes argentines,
 Hoste de la saison qui gaye de sa vois
 Remet en allegresse & les monts & les bois.
 Là le Dieu Delien, le Prince de la lyre,
 Le Dieu qui fouuerain tient le celeste empire
 Sur les chantres sacrez, fit mourir de sa main
 Hyacinthe, dont le sang empourpra le beau sein
 Des œillets blanchiffans, sang qui rougit encore
 Dessus le front poli des pierres qu'il colore,
 Sang qui rougit encor sur les tapis herbus
 Le reproche eternal des amours de Phebus.
 Car quand le renouveau en s'eschauffant repousse
 Les glaces de l'hyuer de son haleine douce,
 Et le Belier succede aux Poissons froidureux,
 Hyacinthe, on te reclame, & fleuris odoreux

Deffus le verd gazon de la terre animee
D'un gracieux parfum qui la rend embafmee.

Ainsi donc d'an en an, quelque part que tu fois,
Tu reuis bienheureux au plus beau de nos mois,
Et deuois luire au ciel quelque flamme agencee,
N'eust esté du Defin la contrainte forcee,
Qui choisit pour meurdrier (hà, cruauté des cieux!)
Le Dieu qui plus t'aimoit mille fois que fes yeux,
Qui pour toy fait esclae attife dans fes veines
Vn desir importun, compagnon de fes peines,
Qui va bruslant son ame, ainsi que peu à peu
La neige sur les monts, ou le fuif pres du feu.

Il le hante, il le fuit pas à pas, le talonne,
Point ne le perd de l'œil, iamais ne l'abandonne :
Hyacinthe est son fouhait, Hyacinthe est son fouci,
Il le vante le soir & le matin aussi,
Et dormant & veillant, lors que la nuit muette
Couure cet vniuers sous son aile brunette.

Les replis embrouillez des oracles douteux
Luy viennent à dédain & luy font odieux,
Laisse moisir au croc les cordes de sa lyre,
De Delphe & de Patare, amoureux, se retire :
Plus il n'aime, chasseur, que l'ombre des forests,
Au lieu de trouffe & d'arc il porte vn pan de rets,
A fin d'accompagner Hyacinthe, que la chasse
Eschauffe apres vn cerf qu'il poursuit à la trace,
Tant la force d'Amour esperdument le poid
Qu'en le fuiuant se perd, & ne repose point.
Mais quoy? n'est-ce vn malheur que la douleur cruelle
Est tousiours de l'Amour la compagne fidele?
Car voulant s'exercer à tirer le ballon
Pour se donner plaisir, le premier Apollon
Le guinde haut en l'air, & se courbant le pouffe,
Mais en tombant (ô Dieu!) d'une roide secouffe
Il rencontre le chef du ieune damoiseau,

Luy écrase le test, luy froisse le cerueau,
 Qui flotte sur ses yeux, & n'y a medecine,
 Charme, drogue ny ius, ny bafme, ny racine,
 Qui le puisse estancher : ses beaux yeux en mourant
 Entrent le ciel, qu'il alloit desirant.
 On chante que Zephyre au branle de ses ailes,
 Jalousement espris de passions cruelles,
 Destournant le ballon auteur de ce mechef,
 Pour se venger d'Amour luy brandit sur le chef.

Comme les lis froissez de la pince cruelle
 De l'ongle ou de la main, ou battus de la greffe,
 Flestrissent aussi tost, & blefmes vont baiffant
 Leur beau chef argenté, qui penche languissant
 En œilladant la terre, & fanissant ne peuvent,
 Aggraez, se dresser, tant foibles ils se treuvent :
 Ainsi du damoiseau s'esfrange la couleur,
 Se dérobe le pouls, la force & la chaleur,
 Ainsi le corps nauré de ce ieune Amyclide
 S'affoiblit chancelant : mais le sang qui reside
 Dans les vaisseaux rameux en ondoyant repeint
 Les pierres & les fleurs, marques de son beau teint,
 Et ne peut-on iuger à leur face blefmie
 Si le mort ou le vif a plus ou moins de vie.

On conte qu'Apollon croupit sept mois entiers
 Loin du ciel escarté sous les flancs des rochers,
 Soupirant son malheur : les tronches orillees
 Des vieux chesnes branchus, les monts & les vallees,
 Larmoyent transis dessous le contre-son,
 Et sous l'air mesuré de sa triste chanson,
 Accoifant & flattant les coleres felonnes
 Des tigres affamez & des fieres lionnes.

Comme le rossignol de lamentable vois
 Fait gemir de douleur & les monts & les bois,
 Ne trouuant plus au nid sa petite nichee
 Qui beante l'attend pour prendre la bechee,

Que le berger a prise, ayant d'yeux trop subtils
 Remarqué le buisson, la mere & les petits :
 Ainsi le Delien ayant l'ame esploree,
 Et d'extrefme regret esperdument outree,
 Triste se lamentoit & pleuroit son malheur :
 L'air comblé de son dueil rechante sa douleur,
 Et les Nymphes des bois & des ondes parlantes
 Reçoivent dans leur sein ses larmes ondoyantes.

Le vray teint du Hyacinthe est le rouge vermeil,
 L'autre est rouge blafard, en couleur tout pareil
 Au grain d'une grenade, & rougissant & palle.
 Le meilleur est celui que l'Inde Orientale,
 Mere de ces thresors, tire de son beau sein
 Pour embellir des Rois & le front & la main,
 Estant rouge fanguin, n'ayant la face triste,
 De couleur violette ainsi que l'Amethyste,
 Sans paille, sans ordure, en pareille grandeur
 Qu'un grain d'une lentille, & d'extrefme froideur.

L'autre & le plus commun est celui qui se treuve
 Au sable Egyptien, que ce grand fleuve abreuve,
 Ce grand fleuve aux sept huis, qui trouble & poissonneux
 Engraisse le gueret de son trac limoneux.

Porté contre la chair, il rend l'homme agreable,
 Modeste, gracieux, riche, courtois, affable,
 Cheri de sa maistresse : il le rend affeuré
 Des esclats foudroyans du tonnerre enfoufré :
 Il garde son porteur de l'ardeur immodeste
 De l'enfant de Cypris, de venin & de peste,
 Chassant l'air corrompu qui de grossiers amas
 Prend & caille le sang, & nous mene au trespas :
 Ennemi des frayeurs qui de melancolie
 Troublent l'air plus ferein de nostre fantaisie,
 Ennemi des Demons & de l'estonnement,
 Dont les fonges menteurs nous trompent en dormant :
 Retenant sous le mort de ceste pierre dure

Quelque douceur encor de sa gente nature,
Qui viuant ne peut onc au torrent de ses pleurs
De sa fiere maistresse adoucir les rigueurs.

Sur ce nouueau trespas Chryfolithe la belle,
Humble, se souuenant de la façon cruelle
Dont elle auoit traité ce ieune damoiseau,
Plus douce apres sa mort, & dedans le tombeau,
Que viuante cent fois, pour la demeure sienne,
Amoureuse, choisit la poudre Egyptienne,
A fin d'accompagner Hyacinthe, que le fort
Ne permit d'estre aimé sinon apres la mort.
Hà, ruse d'Apollon! qui poingt de ialousie,
Poingt d'extrefme fureur & folle frenaisie,
Pour mieux eterniser les larmes de son dueil
Cacha ces deux amans en vn mesme cercueil :
Hyacinthe se trouuant deffous la mesme terre
Qui le cœur empierré de Chryfolithe enferre,
Morte ne retenant d'immortel souuenir
Que l'infame furnom d'ingrate à l'aduenir.

Doncques la Chryfolithe en couleur verdoyante
Tire sur le verd-gay de la mer ondoyante,
Ou au ius pressuré des fueilles d'vn poreau :
L'autre a plus que l'or fin le visage & la peau
Plus iaune & plus doré, on l'appelle Topasse,
Qui de son lustre d'or l'or mefmemment efface,
Tant il est iaunissant, semblable hors le furnom
A celle qui de l'or emprunte son beau nom.
Car l'vne & l'autre en fin n'est qu'vne mesme pierre
Qui molle s'endurcit sous les flancs de la terre,
De nature semblable & de mesme vertu.

Il rend l'homme vaillant & d'honneur reuestu :
Plongé deffous la langue, il destrempe & modere
Du fiéureux languissant la chaleur qui l'altere :
Mis sur le costé gauche, il repouffe la peur,
Mesme aux Demons nuiteux il apporte frayeur :

Il arrete le flux d'une playe coulante,
Il appaise de l'eau sur la flamme brillante
Le bouillon sautellant dans les creux de l'airain :
D'une puissance occulte il dompte & met au frein
Des songes imposteurs les ruses tromperesses,
Qui vont charmant nos yeux d'amorces piperesses.

Voilà de deux amans & le sang & les pleurs,
Echangez pour memoire en pierres & en fleurs :
Fleurettes, du printemps seures avant-courrieres,
Pierrettes, de l'Amour fideles messageres.



LE RVBIS.

A MADAME LA DVCHESSE DE MONTPENSIER. (1)

Qroy le patron de la lyre,
 Animant de sainte fureur
 Le chantre qu'il te plaist eslire,
 Pour le combler de ta faueur :
 Toy qui fais naistre les poëtes,
 Medecins, deuins, interpretes :
 Toy qui premier as inuenté
 L'honneur de la branche fameuse
 Où ta fuyarde dédaigneuse
 Vit encor en fa chasteté :

Toy qui de flamme non commune
 Attiedis iusqu'au fondement
 L'humide palais de Neptune,
 L'air, la terre & l'autre element :

1. Catherine-Marie de Lorraine, l'une des filles de François de Guise, assassiné devant Orléans; née en 1552, elle fut mariée à dix-huit ans à Louis II, duc de Montpensier. C'était l'ennemie acharnée d'Henri III, et l'on sait avec quelle violence de langage elle revendiqua sa part dans le meurtre de ce prince. Sa haine se reporta sur Henri IV, avec lequel elle finit par se reconcilier. Elle mourut à Paris en 1596.

Dis-moy l'honneur de ceste pierre,
 Qui deffous les flancs de la terre
 Emprunte le beau teint vermeil
 De ton feu, qui trempe & colore
 L'or, l'argent, & le cuiure encore,
 D'vn artifice nonpareil.

L'Escarboucle est cil qui se vante
 Sur le Rubis plus excellent,
 Soit Indois, ou soit Garamante,
 Pour son feu viuement brillant,
 Qui rayonne & vif estincelle
 Ainfi que fait vne chandelle
 Par les tenebres de la nuit,
 Ou comme au vent d'vne fournaife
 On voit rougir entre la braife
 Le charbon bluetant qui luit :

Dont le masse a trop plus de grace,
 Plus de lustre, & plus de vigueur
 Que la femelle, qui de crasse,
 De graisse, & de noire espaisseur
 Souille sa face languissante,
 Entre le vermeil pallissante
 Sous vn morne affiblissement :
 Tout ainfi qu'en chacune espece
 D'animaux, le masse a l'adresse,
 La force & le commandement.

Dans le feu ceste pierre fine
 Languit & perd son lustre beau,
 Mais auffi tost elle s'affine
 Et reprend son teint dedans l'eau.
 Mais las! ie vis tout au contraire
 Maltraité de mon aduersaire,

Amour, sous ses fieres rigueurs :
 Car son feu me donne la vie,
 Et mon ame palle & blefmie
 Se noye au torrent de mes pleurs.

L'on cognoist la bonté parfaite
 Du Balays, quand vn petit feu
 Comme de couleur violette
 S'eslance hors de son milieu :
 Quand on n'y voit paille, ny poudre,
 Mais ainsi qu'un esclat de foudre
 En poincte, vn rougissant esclair,
 Vne viue couleur pourprine,
 Espaisse non, mais cramoifine
 Sous vn lustre brillant & clair.

Or le Rubis plus agreable
 Est celuy que l'on voit encor
 Non sur la peau, mais dans sa table,
 Comme petites gouttes d'or
 D'ordre esgal, pouffant leur lumiere :
 Comme l'humide Pouffiniere,
 Qui laissant le front du Toreau,
 Est de l'hyuer la messagere,
 Et de l'esté l'auant-courriere
 Naissant apres le renouveau.

Cause que la fainte alliance
 Des Pleiades, le fang d'Atlas,
 Fait que ceux qui ont cognoissance
 De l'influs qui coule çà-bas,
 Ou par celestes coniectures
 Predifent les choses futures
 Du ciel despité contre nous,
 Ainsi que le sage Chaldee

A la vertu recommandee
De ce Rubis, par dessus tous.

Le Rubis dedans sa carriere,
Au lieu d'estre rouge en couleur,
Quelquefois est blanc, sa matiere
N'estant encore en sa chaleur
Cuite, confite, assaisonnee,
Mais debile & fraichement nee,
Que le soleil va meurissant :
Si bien que celuy que l'on tire
Trop ieunement de son empire
Est toujours pale & blanchissant.

A l'Escarboucle est la victoire,
Le Balais le seconde apres,
Le Rubis emporte la gloire
Sur la Spinelle, qui de pres,
Braue, contre-imitte son lustre,
Mais qui de beauté trompe & frustrre
Le Grenat falement ombreux,
Pierre vulgaire & trop connue,
Brunissant d'une espaisse nue,
Sans grace & sans trait vigoureux.

Corinthe, Orchomene, Arabie,
Et ceux qui gellent sous le Nord,
Marseille, Espagne, Ethiopie,
Trouent le Rubis en leur port :
Mais ie croy que si rare pierre
Ne s'engendre es flancs de la terre,
Et que ce grand ciel larmoyant,
D'un pleur cramoisi qui rousoye,
Fait naistre sur la riue Indoise
Le Rubis toujours flamboyant.

Mais que fait l'artiste Nature
Que l'homme ne vueille imiter,
Ou soit en la morte peinture,
Fondre, mouler, tailler, enter?
L'un veut en vn fourneau recuire
Ce que le ciel ne peut enduire
Ny digerer dedans mille ans :
L'un donne la couleur au verre,
Le fond & en moule vne pierre
Pour tromper les plus clair-voyans :

L'un d'une table redoublée
De Crystal net & non scabreux,
Estant bien iointe & bien collée
Vne feuille rouge entre deux,
Sous ce doublet & fausse glace
Si bien contre-imité la grace
Du Rubis, que le plus rusé,
Ores qu'il ait la cognoissance
Des pierres & de leur naissance,
Bien souuent s'y trouue abusé.

D'un Saphir blanc bien mis en œuvre
Le Diamant se contrefait,
Et n'y a si bon œil d'orfèvre
Qui ne s'y trompe : mais s'il fait
Que de toute pierre batarde
La dent de la lime rongearde
Descouvre le lustre trompeur,
Soit Rubis, ou soit Chrysolithe,
Emeraude, Opalle, Hematite,
Ou autre glace de couleur.

Encor se descouvre la fraude
Au poids, & au lustre affoibli

Du Rubis & de l'Emeraude :
 Ou les frayant sur le poli
 De la pierre dont on affine
 De l'acier la pointe subtile,
 Ou du fer le taillant scabreux :
 Ou s'en la glace menfongere
 On voit l'amas d'une poussiere
 En petits durillons pierreux.

Le Rubis, tant il est celeste,
 Chasse les frayeurs de la nuit,
 Repousse & destourne la peste
 Et l'air infecté qui nous nuit :
 Met le refueur en allegresse,
 Ennemi mortel de tristesse,
 Repurgeant en toute saison
 L'homme de la melancolie,
 Sous l'assurance que sa vie
 Ne se peut noyer de poison.

Va, Rubis, & ne te lamente
 D'estre repoli de ma main :
 Possible vne autre plus scauante
 Se voudra trauailler en vain
 Pour faire mieux : & si l'adresse
 Que ie te donne à ma Princeffe
 T'est fauorable, & qu'en son doigt
 Elle te porte bien apprise,
 Il n'y a pierre tant exquise
 Qui soit plus heureuse que toy.



LES AMOVRS

D'IRIS ET D'OPALLE.

LE chante le destin & la flamme fatale
 D'Iris la bigarree & de l'amant Opalle :
 Opalle ieune & beau, qui fur le fable Indoïs
 Perdit, élangouré, & la force & la vois :
 Iris, qui de fa mort cruellement outree,
 Ses larmes empierra fur la riue Erythree.
 C'estoit le iour qu'au ciel le soileil pur & beau
 Redore de fon feu les cornes du Toreau,
 Le iour que du Belier les estoiles gauches
 Se plongent fur le soir és ondes hostelieres
 Du grand pere Ocean, quand l'image à Persé
 Descouvre au plus matin le pied gauche auancé :
 En la gaye faison que les humbles fleurettes
 Embaïment de parfum leurs robes vermeillettes,
 Et les chantres oïseaux degoïsent, babillards,
 Les accens decoupez de leurs fredons mignards.
 Quand Iris, de Iunon la fidele courriere,
 Se trouuant fur les bords de l'Indoïse riuiere,
 Lasse d'vn long voyage où les ialoux appas
 De fa maïstresse absente auoyent guidé ses pas,

Espiant les larcins en ceste basse terre
 Du Dieu qui fous ses pieds eschauffe le tonnerre,
 S'affied contre les flancs d'un cauerneux rocher,
 Pour tromper la chaleur & sa soif estancher.

Mais las! vne autre fois a son ame alteree :
 Car en voyant d'Opalle vne grace asseuree,
 Vne façon gentille, vne ieunesse encor
 Luy frifant le menton d'un petit crespe d'or :
 Voyant les doux attraits de sa face riante,
 Ses yeux gros de l'Amour, son ame soupirante
 Vn orage de feu, qui luy trouble les sens :
 Voyant doncques Opalle en son gaillard printemps,
 Opalle, grand berger des troupeaux de Neptune,
 Aussi tost fut esprise. Vne flamme commune
 S'esprend de l'un à l'autre, & s'elle est à son tour,
 Opalle n'est pas moins eschauffé de l'Amour,
 Qui chaud luy va brassant vn grad feu dans les veines,
 Que les froids Aquilons, ny les eaux des fontaines
 Ne scauroyent allenter, tant il est violent.
 Car la voyant marcher d'un pas & graue & lent,
 Luy voyant sur le dos, richement colorees
 D'incarnat, iaune & pers, deux ailes bigarrees,
 Deux ailerons aux pieds, & fous vn voile obscur
 Vne extrefme beauté qui le poind iusqu'au cœur,
 Vn front large & poli, vne tressure blonde
 A petits flots ondez ça & là vagabonde,
 De Perles, de Coral & de baisers mignards
 Sa bouche toute pleine, & ses yeux babillards,
 Remarque, bien appris, que ceste grace belle
 N'auoit rien de l'humain, tenant de l'immortelle.

Vne peur aussi tost court tremblante en ses os,
 Qui luy dresse le poil & luy bouche renclos
 Les souspirs, recherchant quelque nouvelle issue
 Pour fortir, eschauffez de la flamme conceue.
 Il tombe en pasmoison : mais Amour eslançé,

Prompt, de la mesme main dont il auoit blessé,
 Luy deffille les yeux, & du bout de ses ailes
 Entrouure le rempart de ses léures iumelles,
 Luy baigne de parfum les tempes & les yeux,
 Puis le creux de la main, & d'un vent gracieux
 Luy redonne l'esprit, qui fait que le teint palle
 Se retire, honteux, du visage d'Opalle,
 Reprenant, vigoureux, cela que le sommeil
 Luy auoit dérobé de son beau teint vermeil.
 Forcé des traits d'Amour, d'une allure gaillarde
 S'achemine dispos, & vaillant se hazarde
 D'accoster son Iris, qui l'attend de pied coy
 Pour haster le desir qui la tient en esmoy.
 Mais plus le pouffe Amour, plus vne froide crainte
 Le retire, honteux : vne vergongne empreinte
 Luy fait rougir le front. Mais y a-t-il rigueur
 Que ce Dieu ne destrempe, & ne dompte vainqueur ?
 Car le voyant, Iris, encore que la honte
 Soudaine la retint, d'une allegresse prompte
 L'embrasse, le careffe, & d'attraits gracieux
 Importune, eschauffee, & sa bouche & ses yeux :
 Mais ce pendant Iunon rougissant de colere
 Pour le trop long sejour d'Iris sa messagere,
 Sous les replis cauez d'un nuage ombrageux
 Soudain les emprisonne & les voile tous deux,
 Appaisant doucement les ardeurs violentes
 Qui secretez brusloyent leurs ames languissantes.
 Mais las ! on dit bien vray, que l'amoureux plaisir
 S'accompagne tousiours d'un nouveau desplaisir.
 Car Iunon, qui du ciel, ialousement esprise,
 Voit de ce doux larcin l'amoureuse entreprise,
 D'Opalle ieune & beau (hà, cruelle Iunon !)
 Fit ceste pierre encor qui porte son beau nom :
 Mesme entre les deux bras de sa belle maistresse
 Le iarret s'engourdit, vne morne paresse

Gelle & morfond les nerfs, boit & suce le sang,
Le poulmon retiré ne s'estend plus au flanc.

Comme vn chancre malin, s'auançant insensible,
Rampe de nerf en nerf d'une allure inuisible,
D'Opalle tout ainfi vne froide rigueur
Rendurcit peu à peu les tendons & le cœur.
Vn hyuer eternel entre dans les iointures,
Dedans le creux des os & de leurs emboitures,
Vne glace, vne horreur iufqu'aux ongles s'estend,
Vn long sommeil ferré iufqu'au foye descend,
Qui luy bouche foudain le chemin de la vie :
Tranfi, plus ne foufpire, & fon ame rauie
Recherche fa maiftresse, & fon corps bigarré
Sur le grauiet Indois se retrouue empierré :
N'ayant de fes amours, pour memoire eternelle
D'auoir baifé, mortel, vne dame immortelle,
Que les couleurs qu'il porte. Iris en ce malheur
Ne le pouuant cherir de plus riche faueur,
Soudain la larme à l'œil paffe l'onde pourpree,
Pour reuoler au ciel, de la riue Erythree :
Du cryftal de fes pleurs fait la pierre de prix
Qui maintenant encor porte le nom d'Iris,
Recolorant, naïue, en fa face empierree
De l'arc qui ceint le ciel la trace bigarree.

Voilà de ces amans l'employable destin
Qui les pouffa, cruel, en fi piteufe fin.



LE CORAL.

A MADAME LA DVCHESSE DE GUYSE. (1)

Qui ne croit les nouveaux eschanges
 Qui se refont en corps estranges
 Au fein de ce grand vniuers :
 Qui ne recognoist que l'ourage
 Qu'ici-bas Nature mefnage
 N'est beau que pour estre diuers :

Celuy n'a pas la cognoissance
 Que tout cela qui prend croissance
 Est esclau du changement :
 Et que la naissance alteree
 Par la mort, se vest reparee
 D'autre & nouuel accouftrement.

1. Catherine de Clèves, fille de Marguerite de Bourbon, veuve d'Antoine de Croy, prince de Porcian. Son mari lui avait expressément recommandé en mourant, si elle se remariait, de ne point épouser le duc de Guise, qu'il détestait. C'est pourtant ce que six ans après son veuvage, en 1570, elle ne manqua pas de faire.

Qui croiroit que ces fleurotieres,
 Ces abeilles, ces ruchotieres,
 Naissent du ventre d'un toreau
 Estouffé vif deffous la terre,
 Quand fourmillante elle defferre
 Ses flancs gros d'un effaim nouveau?

Qui croiroit qu'une branche tendre
 Tombant dedans l'eau peust estendre
 Ses feuilles en ailes d'oiseaux?
 Bois, escorces, nouveaux fruitages
 S'emplumer en oifons fauuges
 Naissant qui flottent sur les eaux?

Qui croiroit que d'une brouée
 Naiffe la cigale enrouée?
 D'un ver rampant les papillons?
 Ou d'une vase limoneuse
 S'armer vne brigade huystreuse?
 Des chevaux, guespes & frelons?

Qui croiroit qu'une herbe puante
 Deffous l'escume blanchiffante
 Enseuelie au fond de l'eau,
 Sentant l'air, deuinft pierre dure,
 Empruntant la riche teinture
 Des rais du celeste flambeau?

Car ceste herbe palle & flestrie,
 Sans humeur, & feche & pourrie
 Languiffante sur le grauier,
 Le flot crefpant sur le riuage
 Pli sur pli cruel la rauage,
 Et la plonge au fond de la mer.

Là se confit & devient molle,
Puis furaigeant elle se colle
Contre les flancs d'un roc marin
Quand le vent sur l'onde commande,
Et la mer avare & gourmande
Aux bords reuomit son larcin.

Le fer s'endurcit à la trempe,
Mais cette plante se destrempe
Et s'amollit dedans la mer,
Puis s'endurcit & se congelle,
Empruntant cette couleur belle
Aussi tost qu'elle a senti l'ær.

Car soudain les sœurs Nereïdes,
Les Naiades & les Phorcydes,
Voyant leurs cabinets pierreux
Enrichis de cette merueille
Et de cette herbe nonpareille,
Au Soleil dresserent tels vœux :

« Pere, qui d'œillade feconde
Fais engrosser la terre & l'onde,
Concevoir, produire & germer,
Et qui par ta diuine flame
Attiedis & reschauffes l'ame
Qui vit sur terre & dedans l'ær :

» Regarde cette herbe empierree,
Et de ta lumiere doree
Qui rougit de viue couleur,
Donne teinture à cette branche,
Et fais qu'elle qui se voit blanche
De ton feu sente la chaleur. »

« Baïsez de vos léures mollettes
 (Dit-il) ces rameuses branchettes,
 Le leur donne le teint pareil. »
 Soudain ces branches corallines
 Au baïfer deüindrent fanguines
 Par les rayons d'vn beau soleil.

Caufe que nous voyons que celles
 Qui de leurs bouches immortelles
 N'ont fucé le pourpre fanguin,
 Sont blafardes & blanchiffantes
 Comme les flammes palliffantes
 D'vn soleil malade au matin.

Non, ce n'est pas le fang des veines
 Du chef ferpentin, fur les plaines
 Ruiffelant qui l'herbe arrofa,
 Lors que Perfé de mains fanglantes
 Sur vn lit d'herbes roufoyantes
 Tout grouillant encor le pofa.

Quand deffus les riues humides
 Des precipices Atlantides
 Ce cheualier vaillant & preux,
 Au fil d'vne lame meurdriere
 Trancha la teſte ſerpentiere
 De la Gorgonne à l'œil affreux :

Œil plein d'horreur, efpouantable,
 Hideux, cruel, inexorable,
 Œil fi mutin qu'au deſcocher
 Ses traits fi fierement il darde
 Contre celui qui le regarde,
 Qu'il le fait deuenir rocher.

Mefme Pallas, qui viue armee
Nafquit de la tefte entamee
De Iupiter, en eut frayeur,
Craignant la colere homicide
De cet œil, où toufiours refide
Le meurdre, le fang & l'horreur.

Soit qu'il emprunte fa teinture
De ce monftre, ou que de nature
Il foit tel, fi eft-il tres-bon
Contre la morfure enflamnee
Ou la piqueure enuenimee
De l'afpic & du fcorpion.

En poudre femé fur la terre
Il rabat les coups du tonnerre,
Les foudres & les tourbillons,
Defournant la pefte & la greffe
Tombant qui froiffe & qui martelle
L'efpi fur le dos des fillons :

Purgeant les arbres de vermines,
De brouillards, d'efpaiffes bruines,
Et toutes iniures de l'ær,
Et des peftes qui font la guerre
Aux grains & aux fruits de la terre,
Qui croiffent pour nous fubftenter :

Mortel ennemi des chenilles,
Rats, mulots, beftes inutiles,
Qui rongent les germes nouueaux,
Qui rampent, qui marchent & gliffent,
Et grattant, leurs maifons baffiffent
Sous la terre en petits caueaux.

Mefme celuy qui court fortune
Deffus les vagues de Neptune,
Le portant eft franc de peril,
De tranchaifons, de cours d'vrines,
De fang qui court par les narines,
Attaché deffus le nombril.

Or va donc, branche coraline,
Va trouver la chafte poitrine
De ta Duchefle, dont l'honneur,
Les beautez & les graces belles,
Bontez & vertus immortelles,
Du ciel empruntent la faueur.



L'ONYCE.

LE fommeil doux & lent sous sa plume en-
dormoire
Tenoit les bords coufus, paupiere sur pau-
piere,

Des beaux yeux de Cypris, foiblette delassant
Ses membres sous le frais d'un myrte fleurissant :
Les Graces à l'escart de leurs mains delicates
Cordonnoyent à l'enuy de roses incarnates,
De thym, de mariolaine, & de mille autres fleurs,
Un tortis bigarré de cent & cent couleurs,
Pour couronner le front de leur belle maistresse :
Lors que son fils Amour d'une prompte allegresse
Plonge sur son beau chef, du chef coule en son sein,
Où mourant de plaisir, dessus sa blanche main
Se déroband, accort, il se glisse & la baise,
De ses doigts yuoirins mignonement luy fraise
Les plis de son collet, s'affiet sur ses genoux,
Admire les beaux traits de son visage doux,
Ores qu'il fust son fils, & qu'il eust cognoissance
De ses rares beautez du iour de sa naissance :
Admire, langoureux (comme faisant l'amour),
L'yuoire de son sein, & l'humide feiour

De cent baifers mignards dans ses léures iumelles :
 Il éuente, subtil, au branle de ses ailes
 Ses cheueux crefpelus, admire ses beaux yeux,
 Non pas comme son fils, fainte race des Dieux,
 Mais comme vn estrangier foriffu de sa terre
 Qui la voulust forcer d'une plus douce guerre,
 Ravi de ses beautez. Mais qu'aduint-il en fin?
 Ce petit Archerot, ce Demon, ce Lutin
 Baulant sur sa main, veit (comme dans la glace
 D'un miroir de Crystal) contrefaite sa grace,
 Ses fleches, son carquois, ses ailerons dorez,
 Dedans le rond poli des ongles colorez
 De la belle Cypris : veit sous la banderole
 Qui luy ferroit les yeux, la léure tendre & molle
 De sa bouche riante : il veit sans l'éueiller
 (Comme dans vn Crystal) sa flamme estinceler :
 Ongles aboutiffans de petites Perlettes,
 Le miroir de l'Amour, & des beautez parfaites,
 Miroir, le passe-temps des Graces & des Ris,
 Et des Jeux, compagnons de la belle Cypris.
 Or comme vn ieune enfant qui toute chose admire,
 Dans ces ongles polis se mire & se remire,
 Meu de la nouueauté, voyant vn autre Amour
 Ainsi qu'il se miroit se mirer à son tour,
 Delibere, finet, pendant que la Cyprine
 Dessous les rangs iumeaux de la fueille myrtine
 Tenoit les yeux fillez d'un sommeil froid & lent,
 Faire vn nouveau larcin : & de fait violent
 Empoigne aussi soudain de sa main prompte & fiere
 L'acier frais émoulu d'une fleche meurdriere,
 Dont il rongne, assure, ainsi que d'un ciseau,
 Le croissant vermeillet & le tendre cerceau
 Des ongles de sa mere, & de si gaye adresse
 Qu'oncques ne s'éueilla la Cyprine Deesse,
 Tant le somme engourdi auoit fillé ses yeux :

Cuidant par ce butin se rendre plus heureux
 Que s'il eust dérobé tous les threfors du monde
 Enfouis dans la terre, ou plongez dessous l'onde.

Riche de ce larcin s'enuole haut en l'ær :
 Mais sa mere en surfaut se reueille au voler
 Par le siffle bruyant de son aile esbranlee,
 Apperçoit aussi tost de sa main potelee
 Ses ongles raccourcis, se courrouce aigrement
 Contre son fils Amour, qui trop effrontément
 Se moque & se fourit de la prompte colere
 Et des propos mutins de Cyprine sa mere.
 Mais (defastre à l'Amour!) hachant à l'enuiron
 D'ailerons peinturez, comme d'un auiron,
 Les campagnes de l'air (ô puissances diuines!)
 Laisse escouler, tremblant, de ses mains enfantines
 Le threfor qu'il portoit, sur le sable perleux
 De l'Indois bazané sous ses crespes cheueux.

Or comme il est certain que de tous corps celestes
 Rien ne se deperit, la retaille & les restes
 Des ongles de Venus furent aussi soudain
 Qu'ils tomberent en bas, recueillis de la main
 (Par le vouloir des Dieux) des Parques mesnageres,
 Qui changent aussi tost ces retailles legeres
 En pierre, qui de l'ongle a le furnom encor,
 Ongle de la Cypris plus precieux que l'or.
 Ongle estant empierré, cerné d'une ceinture
 Vermeille blanchiffante, ou de grise teinture
 Qui tire sur le noir, ou dessus le vermeil,
 Ou de l'ongle incarnat à nul autre pareil :
 S'il a couleur de chair, on l'appelle Sardoyne,
 S'il retient de la corne, ou du miel, Carchedoyne.
 Mais toutes trois ensemble, ou bien separément,
 Ont pouuoir d'appaifer le chaud affolement
 Ou les viues ardeurs de la molle Cyprine,
 Si pendantes au col flottent sur la poitrine.

L'Onyce hors ce pouuoir, comme ayant sentiment
Et souuenance encor de son empierrement,
Qui fut par vn forfait commis fur la querelle
D'vn petit larronneau, a la puiffance telle,
Que celuy qui la porte est toufiours querelleux,
Trifte, melancolic, refueur & cauteleux,
Plein de peur, comme Amour, qui déroband fa mere
Surprife de fommeil, l'eschauffa de colere,
Cause que fon larcin fut mis deuant les yeux
Du grand ciel estoilé, la demeure des Dieux.



L'EMERAVDE.

A MADAME LA DVCHESSE DE NEVERS. (1)

L faut confesser que nous, hommes,
 Entre les animaux, qui sommes
 Les serfs imitateurs premiers
 De ce grand Artisan du monde,
 Qui fous le frein la terre & l'onde
 Conduit de ses vistes courriers,

Empruntons les sciences belles
 Ou des peuples qui ont des æles,
 Ou de ceux qui courent, dispos,
 Par les forests, & qui heriffent
 Fauues ou noirs, ou qui blanchiffent
 De laine ou de poil sur le dos.

Les vns nous monstrent des racines,
 Les autres font des medecines,
 Naurez, qu'ils trouent dans les bois :

1. Henriette de Clèves, petite-fille de François de Clèves, comte et premier duc de Nevers; mariée en 1565 à Louis de Gonzague, à qui elle apporta en dot le duché de Nevers.

L'un fait la toile, & l'autre file,
Et de sa trame plus subtile
Pare les Princes & les Rois.

L'un nous apprend la preuoyance,
L'autre la legere inconstance
Des vents qui vont enfant la mer,
Les autres par diuins augures
Annoncent les choses futures
Ou sur la terre ou dedans l'ær.

Ibis le ventre se nettoye
De son bec crochu qu'elle noye
Dans les replis de ses boyaux,
Le Cerf nauré prend le Dictame,
Pour se faigner l'Hippopotame
Choisit la poincte des roseaux.

Et quoy? la Grue passagere
De l'Aigle fuyant la main fiere
Passant la montagne au Toreau,
A fin qu'en volant ne caquette
Dans le bec porte vne pierrette
Craignant quelque alarme nouveau.

La Perdrix, le Merle & la Griue,
Dégoustez, si le mal estriue,
Mangent du laurier: & si l'œil
Des petits Couleureaux se rouille,
Déuestant leur vieille despouille,
Se guarit mangeant du fenail.

D'où sçauons-nous que ceste pierre
Soit exquise, que par la guerre
Que les Griffons pour elles font

Contre la race ambitieuse
Des Arimafpes, monstrueuse,
Qui n'a qu'un œil dessus le front ?

Comme si cet oiseau barbare
Vengeant l'outrecuidance avarice
Des hommes, eust le sentiment
De deschirer de sa main croche
La main qui du fond de la roche
Veut tirer son avancement.

Mais y a-t-il en ce bas monde,
Soit en la terre, ou dessous l'onde,
Que la vendeuse ambition,
Ou l'avarice ne s'efforce
De rechercher à toute force
Pour assouvir sa passion ?

Outre les montagnes Riphees,
Y a des roches estouffees
D'ombre espais, sans air & sans iour,
Où les neiges perpetuelles,
L'hyuer, & les nuits eternelles
Dressent leur bruineux sejour.

Roches non roches, mais nuages
Gros de frimas, & bruns d'orages,
Du soleil fuyant la clairté,
Sans recevoir la faueur bonne
Ny du printemps, ny de l'automne,
Ny sentir les feux de l'esté.

Pres de là sont les monts Scythiques
Fort voisins des Asiatiques
Fertiles de pierres & d'or,

Où l'Émeraude verdoyante
 Entre l'or fin estincelante
 Se découvre & se trouve encor.

Plus noble que la Bactrienne,
 Laconienne ou Cyprienne,
 Ou celle qu'on trouve où le Nil
 Dessus les campagnes hautes
 Au flot de ses eaux écoulées
 Attraine son limon fertile.

Pierre naïve & verdoyante
 Ainsi que l'herbe rosoyante
 Sous la fraîcheur d'un beau matin :
 Ny bleffissante, ny haïe,
 Mais loin du soleil reculée
 Pres d'un ruisseau argentin.

Couleur qui rassemble & rallie
 La force des yeux affoiblie
 Par trop longs & foudains regards,
 Et qui repaît de flammes douces
 Les rayons mornes, las ou mouffes
 De notre œil, quand ils sont épars.

Couleur belle & gayment brillante,
 Couleur en qui se représente
 Le fard qui raieunit les ans,
 Lors que les Graces par la pree
 Trouffent leur robe diapree
 Des honneurs d'un gaillard printemps.

Couleur dont iamais ne s'efface
 Le teint verdoyant ny la grace,
 Peignant l'air de son lustre beau,

Qui n'affoiblit & ne s'offense
De l'ombre ny de la puissance
Des feux du celeste flambeau.

Couleur vrayment opiniaftre,
Qu'on ne peut dompter ny combattre,
Tant est constante en fa valeur :
Couleur qui iamais ne s'altere,
Mais toufiours qui demeure entiere
En fa gaye & gente verdeur.

Si plate ou creufe en est la glace,
Elle rend l'image & la grace
Comme le Cryftal le plus beau,
Et comme dans les eaux dormantes
On y voit les formes viuantes
Empreintes comme en vn tableau.

Mais quand fon eclat n'outrepaffe,
Engourdi, foible, plein de craffe,
Ou trop deftrempé de verdeur,
Ou quand vne petite nue
S'y voit d'un brouillard fouftenué,
C'est vn vice de la couleur.

Vice, s'elle est & graffe & fombre,
Dedans entrecourant vn ombre
Comme vn air brun entreluifant,
Qui poitrit quelque espais nuage
Pour enfourner vn grand orage
Dans fes flancs qu'il va recuifant.

Les moindres de ces pierres fines
Qui naiffent dans le fond des mines
De Cypre, où se trouue l'airain,

III.

Ont des pailles & des filandres,
 Du grauois, du fel & des cendres
 De plomb, qui fouillent leur beau fein.

On dit que celuy qui la porte
 A tousiours vne grace accorte,
 Propre & facon d en son parler :
 Qu'il peut sans ronds & sans figures
 Predire les choses futures,
 Et celles qu'on veut plus celer.

Bref, elle est si chaste & si fainte
 Que si tost qu'elle sent l'atteinte
 De quelque amoureuse action,
 Elle se froisse, elle se brise,
 Vergongneuse de se voir prise
 De quelque sale affection.

Propre contre le mal de teste,
 Et pour desflourner la tempeste,
 Mesme pour nous mettre en repos :
 Elle destrempe, elle modere
 La chaude & bouillante colere
 Qu'Amour recuit dedans nos os.

En poudre ell' guarit les morsures
 Des Serpens, & toutes piqueures
 D'aiguillon qui poind & qui cuit :
 Propre pour donner allegeance
 Au ventre qui veut deliurance
 Pour le descharger de son fruit.

Or pour conseruer sa teinture
 Et la remettre en sa nature,
 La faut tremper dedans le vin,

La frotter ou tenir couverte
Quelque temps dedans l'huile verte,
Pour luy rendre son lustre fin.

Or va donc, belle & chaste pierre
Prisonniere en l'or qui t'enferme,
Va trouver la rare beauté
De la Princesse qui t'honore,
Et te portant, croistra encore
Les honneurs de ta chasteté.



LE SAPHIR.

A MA DAMOISELLE D'ELBEUF

MARIE DE LORRAINE. (1)

Ny les roches fourcilleufes,
 Ny les abyfmes profonds
 Des campagnes escumeufes,
 Ny l'horreur des plus hauts monts,
 Ny les haleines mordantes
 Du froidureux Aquilon,
 Ny du Libyen fablon
 Les coleres plus ardentes,
 N'empeschent que le Marchand
 Auare n'aïlle cherchant,
 Pour redorer fa fortune,
 Quelque butin riche & beau,
 Prifonnier en vn vaiffeau
 Deffus le dos de Neptune.

L'vn des minieres profondes

1. Fille de René de Lorraine, marquis d'Elbeuf, et de Louise de Rieux; par conséquent la sœur de Charles de Lorraine, l'élève de notre poète.

Grain à grain tire l'or fin,
L'autre du plus creux des ondes
La Perle au lustre argentin :
L'un du repli des entrailles
De la terre au large fein,
Tire de foigneuse main
Cent fortes de minerailles :
Ou soit que l'ardent desir,
Ou quelque nouveau plaisir
De voyager les y pousse,
Ny la peur ny le danger
Ne les fçauroit estranger,
Tant le gain est chose douce.

Tefmoin ceste pierre fine,
Ce Saphir riche en couleur,
Couleur celeste & diuine,
Et de petite valeur :
Mais la vertu qui surmonte
L'aveugle débordement,
Est celle ordinairement
De qui l'on fait moins de conte.
Et quoy? n'est-ce estrange cas
Que chose on n'estime pas
S'elle n'est fauorifée
Ou de quelque affection,
Ou bien de l'opinion
Qui seule en fait la prisee?

Lors que la mer est armée
De noirs & gros bataillons,
Et de colere animée
Par les venteux Aquilons,
Elle pousse, liberale,
Du profond de l'Océan

Sur le fablon Libyen
Le Saphir, pierre royale :
Mais celui que le Medois
Trouue, & celui de l'Indois,
Est de couleur accomplie,
Plus brun & plus azurin
Que n'est pas le Saphystrin
Des arenes de Libye.

Pierre la plus precieuse
Qui se trouue dans le fein
De la terre plantureufe,
Pierre qui du ciel ferein
Emprunte la couleur belle,
Et qui d'estrange pouuoir
Aux hommes se faisant voir,
Presque se monstre immortelle.
Et c'est pourquoy le renom
De sa force & de son nom
La fait furnommer sacree :
Qui fait, fainte, en la portant,
Du front qu'on n'aille heurtant
La fortune malheuree.

Qui les corps vains & debiles
De fueur ou de chaleur
Rend prompts, dispos & habiles
En leur premiere vigueur :
Saphir ami de la vie,
Du fang, du foye & des yeux,
Qui le breuage amoureux
Et tous les charmes delie.
Propre contre le pipeur
Qui d'un langage trompeur
A la bouche toute pleine,

Qui fous vn air empesté
Contregarde la fanté,
Tant fa force est fouueraine.

Bon pour dompter la colere
Et les flammes de ce Dieu
Qui, violent, nous altere
Et nous brusle de son feu :
Contre la fraude & l'enuie.
Bon pour adoucir la peur,
Qui de pallissante horreur
Glace le sang & la vie :
Ami de la pieté,
De paix & de chasteté :
Fauori de telle forte
Et des Graces & des Dieux,
Qu'il rend tousiours bienheureux
Cil qui chastement le porte.

Quand vne petite nue
Comme d'un rouge pourprin
Se voit au fond retenue
Deffous le teint azurin,
De couleur aussi diuerse
Que le soufre peu à peu
Qui commence à prendre feu,
Et l'air de sa flamme perse
Taché de petits grains d'or
Brillans & luifans encor
De leurs viues estincelles :
Tel Saphir est le meilleur,
Et de plus riche valeur
Que ceux qui n'ont marques telles.

S'il est vray qu'en ta puiffance

Se renforce le lien
Et la fidele constance
De l'amoureux entretien :
Si ta force au cœur des Princes
Apporte & graue la paix,
Viens, viens, Saphir, deormais
Au secours de nos Prouinces,
Et chasse l'inimitié
Cruelle, qui sans pitié
Contre ses propres entrailles
Fait la guerre, & peu à peu
Allume vn torrent de feu
Hors & dedans nos murailles.

Garde les chastes honneurs
Et les celestes faueurs
De ma Princesse bien nee,
Fauorifant & haftant
Le iour, & l'heur qu'elle attend
Sous les flambeaux d'Hymenee.



LA TVRQVOISE.

A MADAME LA MARESCHALE DE REZ. (1)

TOUT ce qu'enfante la Nature,
 Quelque ferme ou stable qu'il soit,
 Est fuiet à la pourriture.
 L'arbre qui ieune floriffoit,
 Vieillissant tombe, & la vermine
 Luy perce & ronge la poitrine :
 Les rides, la gomme & les ans
 Souillent l'honneur de son printemps :
 L'homme affoibli mourant grifonne,
 Qui ieune estoit aparauant,
 Comme les feuilles de l'automne
 Qui tombent fous vn petit vent.

L'acier, le marbre & le porphyre,
 Et le bronze Corinthien,
 Bronchent moissonnez fous l'empire

1. Claude-Catherine de Clermont, fille de Claude, baron de Dampierre, et de Jeanne de Vivonne. Elle épousa en premières noces Jean, seigneur d'Annebaut, qui lui apporta la baronnie de Retz, et en secondes noces Albert de Gondi, maréchal de France, duc de Retz.

Du Faucheur qui n'espargne rien :
 Les pyramides orgueilleufes,
 Et les colonnes fourcilleufes
 De cuiure, de iafpe, ou d'airain,
 Ont fenti les coups de fa main.
 De la mort la vie eft bornee
 Au fil courant de fon deftin,
 Vieilliffant toute chofe nee
 Sous le ciel chancelle à la fin.

Mefme les pierres les plus dures,
 Soyent Rubis, ou foyent Diamans,
 Sentent les cruelles morfures,
 La force & la pince des ans :
 L'une rouffit, l'autre fe ride,
 Se fleftrit, l'autre plus humide
 S'altere, meurt, perd le teint beau
 Qui donnoit couleur à fa peau.
 Entre les autres la Turquoise
 Deuient blefme, & foible fe rompt,
 Ainfi que de la riue Indoife
 Toute autre pierre fe corrompt.

Turquoise, qui de couleur perfe
 Tient du bleu celefte éclairci,
 Bleu turquin, mais qui ne traperfe
 Son corps, tant il eft efpaffi.
 Turquoise, qui perdant fa grace
 Et le teint mignard de fa face,
 Se renouuelle peu à peu
 Quand blefme on l'approche du feu.
 Pour preuue s'elle eft excellente,
 Au luftre naïf qui la fuit
 Il faut qu'elle foit verdoyante
 Deffous les ombres de la nuit.

Qui ne diroit que ceste pierre
N'eust quelque doux allechement
D'amitié qui les cœurs enferre
Par vn secret enchantement?
D'amitié si fainte & si forte
A cil qui chastement la porte,
Qu'elle aime trop mieux se froiffer
En morceaux, que voir offenser
Son porteur au defauantage
De sa grace & de sa beauté,
Portant la cheute & le dommage
De sa trop ferme loyauté?

Comme moy chetif qui pour estre
Seruiteur fidele & loyal,
Pensant, heureux, mon aise croistre,
Malheureux fis croistre mon mal,
Perdant au seruice fidele
Qu'humble faisois à ma cruelle,
Le temps, l'esperance, & le bien
S'escoulant, qui finit en rien,
Ne tirant de ma playe ouuerte
Que le pus & le defespoir,
Et pour l'interest de ma perte
Vn fascheux & mauuais vouloir.

Si son porteur deuiet malade,
Elle deuiet malade aussi :
S'il porte couleur iaune ou fade,
Elle a le teint morne & tranfi :
Quelquefois mesme se creuasse,
Perdant les beautez de sa face,
Le turquin & le lustre beau
Qui farde l'honneur de sa peau.
S'imprimant, tant elle est humaine,

De son porteur l'affection :
S'il est fain, la Turquoise est faine :
Malade, elle est en passion.

Hà, vrayment ingrate Nature
Qui a de sentiment humain
Animé ceste pierre dure
Plus que l'homme, de son prochain
En rien qui ne se passionne,
Soit fortune mauuaise ou bonne,
Si ce n'est pour le trauailler,
Au lieu, d'humain, le consoler :
Maudite inuention des hommes
L'auarice & l'ambition,
Et la guerre ou plongez nous fomes,
Faute d'humaine affection.

Hà, bon Dieu, fais donc que nos Princes
Espoints de quelque sentiment
D'amitié, gardent nos Prouinces
De ruine & de changement :
Et fais que de villes en villes
Ne rampent les flammes ciuiles,
Mais y fleurissent à iamais
Les honneurs d'une douce paix,
A fin que l'orage s'accoise
Entre eux, s'alliant tout ainsi
Qu'avec son porteur la Turquoise,
Qui se perd pour garder autruy.

Trouue donc ceste ame agreable
Pleine d'honneur & de bonté,
Rare en sçauoir, rare en beauté,
Present du Ciel trop fauorable.



L'AGATHE.

A MA DAMOISELLE DE SVRGERES. (1)

Les Heures, filles immortelles
 Du Soleil, compagnes fideles
 Du Temps, trepignoyent à l'entour
 De la couchette enfafranee
 De la belle Aube, encourtinee
 D'un pourpre où couuoit le beau Iour :

Lors que la Royne de Cytheres,
 Du bord de ses lentes paupieres
 Secouant la forcierre humeur
 Du fommeil, s'éueille, & ses filles
 En pied se vestirent gentilles,
 Prestes pour feruir sa grandeur.

La Beauté pleine d'allegresse,
 Dame d'honneur de la Princesse,
 S'approche, & de sa blanche main

1. Hélène de Fonsèque, fille de René, baron de Surgères, et d'Anne de Cossé-Brissac; l'une des demoiselles d'honneur de la reine-mère.

Luy fait careffe, la mignote,
Luy baille sa chemise où flotte
L'yuoire blanc de son beau sein :

La vest d'une cotte pourpree
De mille fleurons diapree,
Teinte de cent & cent couleurs,
Ainsi que les verdes prairies
Au printemps se montrent flories
Sous un bigarrement de fleurs.

Cent petits Cupidons à l'heure
A l'entour de sa cheueleure
Branloyent leurs ailerons mollets,
Et les bouchettes Zephyrines
Frifottoyent ses blondes creppines
En cent tortillons annelets.

Les Graces de leurs mains d'albastre
Semoyent sa perruque folastre
De gros Rubis estincelans,
Et paroïssoit sa teste belle
Comme une nuit qui estincelle
Au rayon des astres brillans.

Là se trouuent les mignardifes,
Les attraits, les ris, les surprises,
Les ruses de son fils Amour,
Les plaisirs, les douces malices,
Les soupirs, les pleurs, les delices,
Suite ordinaire de sa cour. •

Ce iour la Deesse Cyprine
Alloit visiter sa cousine
La fille du grand Ocean,

Thetis, esperdument esprise
De la ieunesse bien apprise
Du grand Theffale Pelean.

Si tost que Venus la doree
Arriue richement paree
Au palais de fa deïté,
Les Naiades & les Phorcydes
Honorent de baisers humides
Les léures de fa maiefté.

L'vne, de ses mains yuoirines,
D'vn gros carquan de Perles fines
Couronne l'honneur de son front :
L'autre sur la peau delicate
De son beau fein pend vne Agathe,
Qui portoit figure d'vn rond.

Rare chef-d'œuure de Nature,
Qui sans art, burin ny sculpture,
Y graua le Cheual volant,
Qui sur la croupe tant connue
Ouurit de sa pince cornue
La source du ruisseau parlant :

Où s'esleuoit à double poincte
D'Helicon la montagne fainte,
Et la brigade des neuf Sœurs,
De Iupiter race immortelle,
Qui ceint de la branche pucelle
Le docte front des bons sonneurs.

Chacune portant en la dextre
L'instrument dont elle est adextre,
La trompette à l'esclatant son,

Les chalumeaux & la mufette,
La harpe, le lut, l'espinnette,
La guiterre, & le violon.

Plus haut le Dieu aux blondes tresses
Qui fur ces Filles chanteresses
Retient l'empire souverain,
Portoit sa perruque enlaccée
De laurier, & l'aube plissée,
Sa lyre & l'archet en la main.

Venus admirant la merveille
De ceste Agathe nonpareille,
La montre à la troupe des Dieux,
Qui de vertus & graces belles,
Outre ses beautés naturelles,
La douerent à qui mieux mieux.

L'un voulut qu'on veist en sa glace
Vivement empreinte la face
D'hommes & d'animaux divers,
La terre, le ciel, les estoiles,
La mer grosse de vents & voiles,
Monts, rochers, fleuves & bois verds.

« Je veux (dit le facond Mercure)
Que le porteur qui prendra cure
De la tenir dedans son sein,
Ait la langue prompte & diferte,
L'œil bon, & trafique sans perte
Suiuant le fil de son dessein.

» Je veux (dit Phebus) qu'elle garde
Des morfures de la lezarde,
Et du venin du scorpion,

Qui va trainant, enuenimee,
Escaille fur escaille armee,
L'aiguille sous le cropion.

» Je veux (dit Bacchus le bon pere)
Que dans la bouche elle modere
La soif ardente du fiéureux. »
Pallas à celui qui la porte
Donne grace & prudence accorte,
Venus le fouhait amoureux.

On dit que les marques sanguines
Que l'on voit en ces pierres fines,
S'imprimerent du sang des Dieux,
Quand Saturne brouillant l'empire,
Le Ciel mutiné se retire
De l'orage feditieux.

Car voulant estouffer la Terre,
A dos courbé prompt il defferre
Hors des gons les cercles roulans,
Demembre les sommiers qui tiennent
Le ciel doré où se foustiennent
Les gros ballons estincelans.

Mais l'air s'opposant à la cheute,
Les Dieux à ceste chaude émeute
Tous coleres viennent aux mains
Si fierement, que de la playe
Le sang dessus la terre ondoye
Flots fur flots dont les champs sont teints.

Mais la fatale Destinee,
Ne voulant pas que chose nee
Dedans le ciel coulant çà-bas
III.

(Comme le fang des Dieux) s'altere,
Veut que la Parque mefnagere
Le garde & ne le perde pas.

Ce qu'elle fit : car elle ferre,
Le poitrifiant avec la terre
Que les rayons du beau foleil
Eſchauffez foudain empierrent,
Et les taches y demeurèrent,
Ainſi que d'un pourpre vermeil.

Voilà l'Agathe bigarree,
L'Agathe à Venus la doree :
Mais n'eſt-ce vn eſtrange malheur,
Pour eſtre commune & vulgaire,
Qu'il faut qu'elle altere ſa gloire,
Perde ſa grace & ſa valeur ?

Mais tu dois eſtre trop contente,
Si celle à qui ie te preſente,
Agathe, te voit d'un bon œil :
C'eſt vne ame toute accomplie
D'honneur & de vertu, remplie
De graces, & de doux accueil.



LE IASPE.

A MA DAMOISELLE DE BRISSAC. (1)

A MOVR de fes doigts mignards
 Retaftoit fi tous fes dards
 Auoyent le fil & la poincte,
 Voulant, ainfi que ie croy,
 Tenter par vn coup d'effay
 Combien forte en eft l'atteinte :
 Mefme fur le Roy des Dieux,
 Qui reparé dans les cieux
 Auecques la troupe fainte,
 Des rebelles triomphant,
 Se moquoit de cet enfant,
 Qui nu, fans yeux & fans armes,
 Vouloit fa force efgaler
 A fa main qui dedans l'ær
 Forge les venteux allarmes,

1. Jeanne de Cossé, fille de Charles de Cossé, comte de Brissac. A propos de son mariage avec Saint-Luc, dont on connaît la triste célébrité, L'Estoile fait de M^{lle} de Brissac un portrait assez peu flatteur : « elle estoit laide, dit-il, bossue et contre-faite, et encore pis, selon le bruit de la cour. »

Et les esclats foudroyans
Qui bruslerent poudroyans
Les pieds-serpentins gendarmes.

Mais defastre inesperé!
Car fur vn trait acéré
Il se pique, & de la playe
Goutte à goutte se respand
Ainsi qu'un torrent, le fang
Qui flot dessus flot ondoye :
Amour, or que furieux,
N'eut recours qu'à ses beaux yeux,
Des larmes la douce proye,
Qui gros & noirs de douleur
Adoucirent la rigueur
Qui tenoit l'ame faisie
Et les forces de ce Dieu ;
Qui s'escouloyent peu à peu
Avec le fang & la vie,
Sans Apollon qui foudain
Laisse le ciel, & la main
De l'Archerot a guarie.

Or le fang qui cheut en bas
Du coup, ne se perdit pas,
Comme estant d'essence pure :
Car tombant donna couleur
Au laspe, qui de verdure
Portoit la gaye teinture :
Mais qui depuis, liberal,
Pour marquer le iour fatal
De ceste mefautüre,
Nous a ferui du secours
Qu'il a d'estancher le cours
Du fang pourpré qui ruiffelle

De la bouche ou des naseaux :
Secher & tarir les eaux,
Et l'humeur qui s'amoncelle
Entre le cuir & la chair :
Ayant pouuoir d'estancher
Toute piqueure mortelle.

Cherche ce diuin esprit,
Iaspe, que la Muse apprit
Dés sa naissance à cognoistre
La vertu fainte, & l'honneur
Qu'elle a graué dans le cœur,
Comme à l'œil le fait paroistre.



LA

COVPE DE CRYSTAL.

CHANTE qui voudra les faueurs,
 Les mignardifes, les douceurs,
 Les fouspirs, les plaintes cruelles,
 Les pleurs & les fouscis mordans,
 Les charmes & les traits ardans,
 De l'Amour les troupes fidelles.

Enfe sous l'ombre des ormeaux
 Qui voudra les tendres roufeaux,
 Ou de Mars les fieres batailles,
 Ou chante les flammes de l'ær,
 Ou les peuples qui dans la mer
 S'arment de conques & d'escailles.

Quant à moy ie ne chanteray,
 Et rien plus ie ne vanteray
 Que ceste Coupe crystalline,
 Qui pleine de la douce humeur
 Du Dieu qui nous met en fureur,
 Me va rechauffant la poitrine.

Coupe gentille où le secours
 De ma vie & de mes amours
 Matté de fiéreuse colere,
 De léure seche beuotant,
 Gargarifant & fuçotant,
 Se destrempe & se defaltere.

O riche & bienheureux Crystal,
 Plus precieux que le metal
 Dont Iupiter pour couverture
 Et pour masque, fit vne fois,
 De larmes d'or baignant les toits,
 A ses amours prompte ouuerture.

Crystal poli deffus le tour,
 Arrondi de la main d'Amour,
 Animé de sa douce haleine :
 Crystal où la troupe des Dieux
 Du nectar pressuré des cieux
 Va trompant sa soif & sa peine.

Crystal enté mignardement
 Sur vn pied qui fait iustement
 La baze d'une colonnette,
 Où regne pour le chapiteau
 A feuillage vn triple rouleau,
 Le feur appuy de la cuette.

Crystal que iamais on n'a veu
 Que promptement on n'y ait beu
 La liqueur qui plus nous recree,
 Tu cognois celle en s'y mirant
 Seulement, qui va desirant
 D'y mouiller sa léure sucee.

Léure douce où la chasteté,
La douceur & la priuauté,
Les baifers & les mignardifés,
Ont choifi leur benin feiour,
Le fiege d'Honneur & d'Amour,
Et des Graces les mieux apprifes.

L'vn vantera le Diamant,
L'autre la vertu de l'Aymant,
L'Ambre, la Perle & la Topaffe,
Et moy ce verre cryftallin
Où flotte le germe diuin,
Le fecours de l'humaine race.

Ce n'est pas le vase trompeur
De Circe au langage pipeur,
Qui brassant de nouveaux melanges
Dedans vn breuuage forcier,
Eschangea le troupeau guerrier
D'Vlyffe en mille corps estranges.

Les vases d'or ne me font rien,
Ny le bronze Corinthien,
Ny tous les émaux de Fagence :
J'aime trop mieux dedans la main
Voir iusqu'aux bords ce verre plein,
Que tous les sceptres de la France.

C'est toy donc qui rends adouci
L'aigre fiel de nostre fouci :
C'est toy qui romps & qui délie'
Par vn secret enchantement
Le nœud qui ferre estroitement
Le fil courant de nostre vie.

C'est toy, c'est toy, Cryftal gentil,
Qui plein d'air fumeux & subtil,
Nous mets, refueurs, en allegresse :
Toy qui nous plantes fur le front
Les cornes qui braues nous font,
Quelque pauureté qui nous presse.

Le luftre du vin est fi beau
Sur la glace de ce vaiffeau,
L'vn & l'autre honneur de la terre,
Qu'œilladant ce vineux esprit
Ondoyant, vous diriez qu'il rit
Dedans le Cryftal qui l'enferre.

Ou foit qu'il nous fille les yeux
D'vn fommeil doux & gracieux,
Ou foit qu'en l'amoureuſe proye
Nous foyons pouſſez de fon feu,
Si toſt qu'en ce Cryftal i'ay beu
Mon cœur va fautelant de ioye.

Iamais ne ſe puiſſe caſſer,
Eſclater, feller ou froiſſer
De ce Cryftal la glace belle :
Mais touſiours pres de mon foulas
Comble de vin ou d'hippocras
Demeure compagne fidelle,

En doux & gracieux repos,
Loin de tous medifans propos
Et toutes coleres deſpites,
Comme de l'orage mutin
Qui porta le trouble au feſtin
Des Centaures & des Lapithes.



LA CORNALINE.

CE petit archerot Amour
 Bauolant s'efgayoit vn iour
 Dedans les vergers de Cytheres,
 L'arc au poing fait d'uyoire blanc,
 En escharpe la trouffe au flanc
 Grosse de cent fleches legeres.

Mais (malheur!) volant dans ce parc
 De branche en branche, de son arc
 Rompt le bout, & perd l'encorneure :
 Despit  retranche le cours
 De son aile, & sans le secours
 De sa mere, il mouroit   l'heure.

Humaine, qui pour l'appaifer
 L'ayant careff  d'vn baifer
 De sa bouchette couraline,
 Luy donne en ce nouveau courroux
 Pour soudain encorner les bouts
 De son arc, vne Cornaline :

Qui depuis a toujours cet heur,
D'affopir & fondre l'aigreur
De l'homme eschauffé de colere :
En memoire que cet enfant
Appaisé se voit triomphant
Du malheur, par l'heur de sa mere.

Ceste pierre en poudre, des dents
Tire la rouille, de nos ans
Marque veritable & non vaine :
Estanche les coulans ruisseaux
Du fang qui roule des naseaux,
Ou des rameaux d'une autre veine.

Elle est d'incarnate couleur,
Languissant d'un peu de palleur :
La vraye & la naïve est celle
Qui sans nuage se fait voir,
Pure & nette, sans rien avoir
Qui ternisse sa face belle.



LA PIERRE D'AIGLE,

DITTE AETITES.

A MADAME DE VILLEROY. (1)

PPROMPTE & fidele courriere
 De Iupiter, feule heritiere
 Du foudre, qui deffous ta main
 D'ongles & d'esperons armee
 Couue fa colere animee
 Vengereffe du fang humain :

N'efloit-ce aflez porter les armes,
 Eftre compagne des allarmes
 De ce Dieu rougiffant d'efclairs,

1. Madeleine de l'Aubespine, mariée à Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroy, à qui cette alliance valut la charge de secrétaire d'Etat dont M. de l'Aubespine, son beau-père, était en possession. Au dire de ses contemporains, M^{me} de Villeroy, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, était l'un des plus illustres ornements de la cour. Elle composa divers ouvrages en prose et en vers, et entre autres on lui attribue une traduction des épîtres d'Ovide. Elle mourut à Villeroy en 1596; Jean Bertaut, l'évêque-poète qui occupa avec distinction le siège de Séz, lui composa une épitaphe restée célèbre.

Auoir l'œil & l'aile plus forte
Qu'autre oiseau qui noüant se porte
Parmi l'air, d'auirons legers :

Sans auoir ceste preuoyance,
Pour mieux faire éclore l'engeance
Hors l'œuf, de tes petits Aiglons,
Chercher errante & vagabonde
Ceste pierrette creufe & ronde
Iufques aux Indiens fablons :

Pour estre garde à la nichee,
Qui beante attend la bechee
Lors que tu planes dedans l'ær,
Et ton œil espion s'employe
Sur le hazard de quelque proye,
A celle fin de l'en gorger?

Auffi dit-on que de nature
Ell' chasse la mefaenture
Qui peut tomber deffus les nids
De l'Aigle : & pour ce preuoyante
La laiffe en l'aire croupiffante
A fin de garder fes petits.

Ceste pierre retient enclofe
Vne pierre dont elle est grosse,
Que l'on sent bouger au dedans :
Comme vne femme en sa grossesse
Sent remuer la petiteffe
Du fruit qu'elle porte en fes flancs.

Elle rend fon porteur aimable,
Sobre, vaillant, courtois, affable :
Et fait aisé l'accouchement

De la femme, quand affaillie
Du trauail d'enfant on luy lie
Sur le bras gauche estroitement.

On descouure aisément par elle
Le larron qui muffle & recelle
Dedans la terre son larcin.
Elle est de face rondelette,
Au ventre creux, vn peu grosselette,
Portant le teint escarlatin.

Que tu tiens encores de choses
Dedans ton large sein encloses
Sans nous les descourir, Seigneur!
Faisant à bon droit plus de grace
Aux animaux qu'à nostre race
Trop indigne de ta faueur.

Mais, Seigneur, que ta bonté fasse
Ouurir le threfor de ta grace
A ceste ame, qui fouspirant
Après tes promesses plus feures,
En ces petites creatures
Va tes ourages admirant.



LA PIERRE DV COQ,

DITTE GEMMA ALECTORIA.

A LA FRANCE. (1)


 OISEAV qui de garde fidelle
 Dessillé fais la fentinelle
 Sous le filence de la nuit,
 Reueillant d'une voix hardie
 La troupe de fomme engourdie
 Et de pareffe, à ton haut bruit :

Oifeau à la creste pourpree
 Compagnon de l'Aube doree,
 Trompette des feux du Soleil,
 Qui te perches à la mesme heure
 Qu'il plonge en mer fa cheueleure
 Pour se rendre alaigre au traueil :

N'estoit-ce assez que l'arrogance
 De vostre œil domptaft la puissance
 Et l'ire des lions plus fiers,

1. On n'oublie pas que les Gaulois portaient un *Coq* sur leurs enseignes et leurs drapeaux.

Sans que pour la vaillance acquerre
S'endurcist encor ceste pierre
Au ventre creux de vos gefiers?

Tesmoin ce lutteur indomptable,
Ce fort Milon inexpugnable,
Qui remparé de la vertu
De ceste pierre, pour sa gloire
A tousiours gagné la victoire,
Quelque part qu'il ait combattu.

On dit plus, que cil qui la porte
A l'esprit net, la grace accorte
De bien dire, & qu'en rechauffant
La froide glace de son ame,
Des fieres rigueurs de sa Dame
En fin demeure triomphant.

Dedans la bouche elle modere
La foif qui bruslant nous altere.
Elle est noirastre, ou de couleur
De Crystal : & point ne s'en treuve
Qui retienne plus qu'une fevue
Ou de longueur ou de grosseur.

Fais que la race furnommee
De ton nom, dont la renommee
Est esparse par l'univers,
N'altere iamais la puissance
Qu'elle a quise par sa vaillance,
Par force & par assauts diuers.



LA

PIERRE D'ARONDELLE,

DITTE CHELIDONIVS LAPIS.

A MA DAMOISELLE DE BELLEVILLE. (1)

Et toy qui d'aile passagere
 Voles pour estre messagere
 Du gaillard & nouveau Printemps,
 Qui d'une cotte parfemee
 De fleurs, & d'odeurs embasmee,
 Fait rire les bois & les champs :

N'auois-tu pas assez de gloire
 D'auoir honoré la memoire
 Et de ta race & de ton nom,
 Quand dessus la table funeste
 De Teré tu vengeas l'inceste
 De la fille de Pandion :

1. Sœur de Claude de Belleville, tué à la bataille de Courtray le 20 octobre 1587, et arrière-petite-fille de Marguerite de Valois, née de Charles VI et d'Odette de Champdivers, laquelle fut légitimée et mariée à Jean III de Harpedenne, seigneur de Belleville en Poitou.

Sans que tu fois or recherchee
Pour vne pierrette cachee
Au fond de ton ventre petit,
Threfor funeste & dommageable
A son hostesse miserable,
Qui meurt pour vn si noble fruit?

Car il faut que cil qui desire
De l'auoir, cruel, te deschire
Membre à membre & t'ouure le flanc :
Il faut que plein de violence
Il trempe & fouille l'innocence
De ta race en son propre sang.

Comme toy quand pour l'homicide
De ton fils, de main parricide
Trachas fes membres innocens :
Et croy qu'en memoire eternelle
De l'emprise fiere & cruelle
Ce malheur vient à tes enfans.

Ceste pierre en couleur diuerse
Est tantost rousse, est tantost perse,
Quelquefois brune de noirceur :
Sa laideur & sa petiteffe
N'empeschent pourtant la hauteffe
De sa force & de sa valeur.

Car en la main gauche portee
Dans vn mouchoir enueloppee,
Rend l'affaire en heureux succez
Du porteur : donne au lunatique
D'appaiser l'humeur frenetique,
Aux grands feur & facile accez :

Refroidit les chaudes coleres,
Les rigueurs, les menaces fieres,
L'aigreur des Princes & des Rois :
Que pleuft à Dieu que ceste pierre
De France peuft chaffer la guerre
Sur l'Arabe ou fur le Medois.

Qui t'aura, pierre d'Aronnelle ?
Ce fera vous, garde fidelle
Des honneurs de la chafeté :
Car en vous les bontez extrefmes,
Les vertus & les graces mefmes,
Ont bafli leur felicité.



LA PIERRE D'ONCE,

DITTE LYNCRIVM.


 NCES mouchetez sur le dos,
 A l'œil subtil, au pied dispos,
 N'estoit-ce assez que la Nature
 Fit des pierres sous le caueau
 Des mines, sans que de vostre eau
 Celle-cy prist sa nourriture?

Car où vostre vrine s'espand,
 Aussi tost se caille & se prend
 Dessous la pouffiere menue
 Qu'en grattant vous amoncellez
 Sur l'humeur que vous recelez,
 A fin de n'estre reconnue :

Cuidant en courant ce threfor
 De courir l'avarice encor
 De l'homme par vostre industrie.
 Mais qu'y a-t-il dessous les cieux
 Qu'il ne recherche ambitieux,
 Pour furuendre sa mercerie?

Aucuns difent eſtre les ſœurs
De Phaëton, qui de leurs pleurs
Firent ceſte gomme paillette,
Après que ce nouveau cocher
Dans le Po ſe veit trebucher,
Bruſlant vif dedans ſa charrette.

L'Ambre auffi porte la couleur,
La grace, la force & l'odeur
De ceſte pierre, qui attire
A foy la fueille & le feſtu,
Retenant la meſme vertu
Du baſme que l'Ambre ſouſpire.

Propre contre les paſmoifons,
La colique & les tranſaiſons,
Et les toilettes de la veue :
Propre pour remettre en couleur
La peau qui de morne palleur
Ou de iauniſſe eſt corrompue.

Iamais ne ſe puiſſe paſſer
(Si ce n'eſt de trop bien aimer)
La Maïſtreſſe à qui ie te donne,
Et que le frais de ſon beau teint
De fièvre ou de l'amour atteint
N'offenſe ſa grace mignonne.



LA CARCHEDOINE.

TOUTE chose qui prend naissance
 Est esclave de l'ordonnance
 De ce grand Dieu puissant & fort :
 Tout ce que la Nature enferme
 Dans le fein fecond de la terre
 Se rend prisonnier de la mort.

La terre est la mere nourrice
 Du bien qui plus nous est propice,
 Comme du mal qu'elle produit :
 C'est elle qui retient celee
 Des serpens la race escailee,
 Et du metal qui plus nous nuit.

Elle a des plantes foueraines
 Pour empescher les morts foudaines
 Qui furuiennent par le poison :
 C'est elle qui fait le breuage
 Des venins, dont le prompt vsage
 Nous pouffe en la noire maifon.

Au printemps les plantes verdissent,
Puis croissant peu à peu fleurissent :
Mais atteintes de la chaleur,
Aussi tost penchent languissantes
Deffus la terre pallissantes,
Sans ius, sans force & sans odeur.

Sans plus ces brillantes pierrettes
Au pli des ans ne font fuiettes,
Ny se corrompent vieillissant :
Leurs vertus restent immortelles,
De mesme effet, & tousiours telles
Qu'elles paroissent en naissant.

Tousiours vne beauté compagne
De leur vertu les accompagne,
Et mal en elles n'y a pas,
Ainsi qu'aux plantes empestees
Qui de leurs poisons éuentees
Nous plongent és eaux de là-bas.

Les plantes n'ont plus grande force
De fleur, de racine, ou d'escorce
Que les pierres, & n'y a moins
De pierres que de plantes belles,
Propres pour les playes cruelles,
Et pour le secours des humains :

Ainsi que ceste pierre dure
Qui prend du ciel sa nourriture,
Sa force & son accroissement,
N'estant assez digne la terre
De renfermer en ceste pierre
Tant de vertus ensemblément.

Car on tient que la Carchedoine
(A la graeure mal idoine)
Naift d'vne pluye, tiedement
Qui trempe la terre allumee
De chaleur, qui la rend germee
De ce diuin enfantement.

On dit qu'elle est fort fouueraine
Contre le Demon qui nous peine
De songes au fort de la nuit,
Contre la peur & la colere
Qui trop fumeufe nous altere
Des vapeurs d'vn gros fang recuit. (1)

1. Ici s'arrêtaît l'édition originale. Les autres *Pierres précieuses* n'ont été publiées qu'après la mort de Belleau.



L'HELIOTROPE.

Sous les faueurs d'Amour & de ma Calliope
 Je chante les regrets de mon Heliotrope,
 Qui belle me changeoit & rendoit furieux
 Ainsi qu'elle vouloit & plaifoit à ses yeux.
 Ce n'est pas celle-là, qui de l'Amour outree,
 Et la vie & la voix perdit élangouree,
 Paiffant neuf iours entiers confite en ses douleurs
 Sa pauvre ame escoulee au torrent de ses pleurs.
 Triste fans se mouuoir ne bougeoit d'une place,
 Seulement se tournoit pour œillader la face
 Du Dieu qui la dédaigne. Hà, qu'il est malheureux,
 En trop haut lieu d'honneur qui deuiet amoureux!
 Son corps dedans la terre en racine s'estale,
 Son chef se tourne en fleur de couleur iaune & palle,
 Qui regarde, importune, & couchant & leuant
 Ce Dieu au crin doré qu'elle va poursuiuant.
 Mais celle que ie chante est vne autre Deesse,
 Qui, belle, enforcela la fleur de ma ieunesse :
 Elle changeoit le cours des argentins ruisseaux,
 Et des flancs des rochers faisoit foudre les eaux :
 Tiroit du ciel vouté la lune enforcelee,
 Ternissoit du soleil la lumiere estoilee,

Donnoit parole aux morts, & de nerfs empruntez
 Les guindoit sur les vents legerement portez :
 Faifoit ouurir la terre, & des bieres poudreuses
 Rallumoit des corps morts les cendres pareffeuses :
 Begayant, murmurant, du fouterrain caueau
 Inuoquoit de la Nuit l'effroyable troupeau,
 Puis arrosé de laiçt, coy le faifoit retraire
 Dans le palais fatal du tenebreux repaire :
 Aux iours les plus ardents de la belle faifon
 Couuroit les champs vestus de neigeuse toifon,
 Seule domptoit l'orgueil & l'apparence fiere
 Des mastins affamez de la triple courriere,
 Seule sçauoit au vray les secrets Medeans,
 Et par ius distillez raieuniffoit les ans.
 Mais la troupe des Dieux, trop aigrement marrie
 De se voir imiter par humaine industrie,
 Encor qu'Heliotrope oncques n'eust abusé
 De l'art dont on pensoit qu'elle eust par trop vsé,
 Despitez & ialoux aussi tost la changerent,
 Et en ce dur caillou sa figure estrangerent :
 Luy laissant toutesfois tous les effets premiers
 Que viuante elle auoit par ces charmes forciers.
 Sans plus elle perdit la parole & la grace
 Que ses rares beautez monstroyent dessus sa face,
 Et ses yeux messagers des allechans attraits,
 Où nichoyent les Amours bien armez de leurs traits.
 Le le sçay quant à moy, qui nauré de leurs poinçtes
 En porte dans le cœur les piqueures empreintes :
 On le voit à mon front, on le voit à mes yeux,
 Gros & pleins du venin qui me fit langoureux.
 On la trouue dans Cypre, ou dans l'Ethiopie,
 Ou és sablons menus des deserts de Libye,
 De couleur verdoyante, ainsi que l'on voit peint
 De l'Emeraude fine & la face & le teint.
 Elle a dessus la peau comme petites veines

De vray pourpre fanguin rougiffantes & pleines.
Ayant tant de pouuoir, que mise en vn biffin
Plein d'eau iufques aux bords (ô miracle diuin!)
Elle rend du foleil la face venerable
Rouge & teinte de fang, tant elle eft admirable :
Le tournant, le changeant, & luy donnant couleur
Telle comme il luy plaift, ou rougeur, ou palleur,
Bruniffant d'efpailleur & de nuë cendree
De ce Dieu radieux la perruque doree :
Efpregnant & tirant des efponges de l'air
La pluye, le brouillas, le tonnerre & l'efclair :
Faifant foudre à bouillons d'efcume blanchiffante
L'eau dedans le biffin qui dormoit languiffante,
Contre-imitant la mer, quand les fiers Aquilons
Vont bourfoufflant le dos des venteux tourbillons :
Reftant espouuantez ceux qui de cefte pierre
Reconoiffent à l'œil les fecrets qu'elle enferre,
Tant ce Dieu grand & fort dedans ces petits corps
Manifeste, puiffant, fes effets grands & forts.
Et comme en vn miroir s'imprime la lumiere
Des rayons du foleil, ainfi fur la liziere
De cefte pierre belle aifément on peut voir
Le iour où le foleil en eclipfe veut choir.
Et quoy? cil qui la porte a pouuoir, fans augures
D'ailes ou de gefiers, fur les chofes futures :
A pouuoir d'arrefter le flux qui va coulant,
Sans tréue & fans repos le boyau trauaillant :
A pouuoir rendre fain le corps foible & malade,
Descourrir du poison la fcrete embuscade,
Se guarir de la peur, s'honorer d'un beau nom,
Fauorifer fes ans d'un immortel renom,
N'estre iamais pipé, n'estre point de nature
Pour fe laiffer gagner de legere impofture.
Voilà d'Heliotrope & la force & l'effet
Des miracles diuins que facree elle fait.



LA PIERRE LVNAIRE,

DITTE SELENITES OV Ἀφροσέληνος.

ET toy pierre, qui vas croissant,
 Raieunissant & vieillissant,
 Ainsi que la viste courriere
 En ses deguifemens nouveaux,
 Qui mene au galop ses moreaux
 Au ciel, par la noire carriere,

Resteras-tu fans quelque honneur?
 Non, non, ie feray le fonneur
 De tes vertus, pierre gentille,
 Et diray en mes vers comment
 Par vn secret enfantement
 De la Lune on te pense fille.

Car si dessous vn air ferein
 La Lune a le visage plein,
 Ceste pierre est pleine & entiere :
 S'elle est en son croissant nouveau,
 La pierre croist, enfle sa peau :
 Cheute en decours, elle s'altere.

Or on conte que de l'humeur,
De l'escume & de la fueur
De la Lune, elle prit sa vie,
Lors qu'en Latmie s'escartant
Ses baisers alloit departant
Au dormeur qui l'auoit rauie.

Puis ce qui renaist de la mer,
Du feu, de la terre, & de l'ær,
Est vne entrefuite eternelle :
Rien ne perit, tant seulement
Par vn secret eschangement
Reprend vne forme nouvelle.

La terre se destrempe en eau,
Dont le plus net & le plus beau
Se fait air : ce qui se peut traire
De l'air plus subtil se fait feu,
Puis s'espaisfit, & peu à peu
Retourne en sa masse ordinaire.

De là se retrace le cours,
Et l'ordre qui roule tousiours,
Des corps que ceste mefnagere
Nature défait & refait,
Tant seulement change le trait
Et l'air de l'image premiere.

Bref, au monde rien ne se pert,
Tout s'y mefnage, tout y fert :
De la mort vient la renaissance,
L'vn de l'autre emprunte le corps,
Puis mourant, par nouveaux accords
Recherche nouvelle alliance.

Or ceste pierre a le pouvoir
De faire aisément concevoir
L'amour d'une maistresse belle : .
S'on la porte en nouveau croissant
On dit qu'elle va guarissant
Et le poulmon & la ratelle.

Elle est blanchissante en couleur
Deffous vn petit de rouffeur,
Elle est en fueillage estendue,
Son lustre est clair & transparent,
L'Arabe la va retirant
Du fond de l'arene menue.



LA

PIERRE INEXTINGVIBLE,

DITTE ASBESTOS.

LE chante la pierre sacree
 Qui deuant Venus la sucee
 Flamboye en son temple diuin
 Sans que point elle diminue,
 Mais qui nuit & iour continue,
 Bruflant fans iamais prendre fin.

Feu que la tempeste cruelle,
 La pluye, le vent, ny la gresse
 Iamais n'esteint, quand vne fois
 D'autre flamme elle a pris amorce,
 Toufiours ardant fans que fa force
 Se consume ainsi que le bois.

De tel feu mon cœur & mes veines
 Au lieu de sang font toutes pleines :
 C'est vn feu qui brulle toufiours,
 Vn feu couuert qui prend croiffance,
 Et qui de nerf en nerf s'auance
 Comme s'auacent mes amours.

Mais mon ardeur est si couverte,
Que pour mieux publier la perte
Et le dechet de mes beaux ans,
Fuffé-ie d'une roche ardente
Pour rendre ma flamme évidente
Aux yeux des maltraitez amans.

On la fouille dans la rochade
Des monts fourcilleux de l'Arcade,
Qui s'en fert comme d'un flambeau :
Elle est de couleur brunissante,
Comme vne lame pallissante
De l'acier teint en couleur d'eau.

C'est trop ferui ceste Deesse,
Va te ranger pres la Maistresse
Qui me dérobe le beau iour :
Va, pierre, & rechauffe fon ame
Qui s'eschauffe de toute flame,
Hors-mis de celle de l'Amour.



LE BERIL.

LE Beril que ie chante est vne pierre fine,
 Imitant le verd-gay des eaux de la marine,
 Quand les fiers Aquilons mollemét accoifez
 Ont fait place aux Zephyrs fur les flots repofez.

Quelquefois le Beril a la face doree
 Comme liqueur de miel fraifchement espuree,
 Dont le luftre est foible s'il n'est fait à bizeau :
 Car le rebat de l'angle haulfe fon luftre beau,
 Autrement languiffant, morne & de couleur paille,
 Sans les rayons doublez que luy donne la taille.

Le meilleur est celuy dont le vilage peint
 De l'Emeraude fine imite le beau teint :
 Seul le riuage Indois le Beril nous enuoye,
 Soit ou verd ou doré. Pour les durtez du foye
 Et pour le mal des yeux il est fort fouuerain :
 Les foupirs trop haftez il appaife foudain,
 Le hoquet & les rots : entretient le mefnage
 De l'homme & de la femme és lois de mariage :
 Il chaffe la paresse, & d'un pouuoir ami
 Il rabaiſſe l'orgueil d'un cruel ennemi.

Beril, ie te fupply, ſi telle est ta puiffance,
 Chaffe noſtre ennemi hors les bornes de France,
 Trop le peuple François a fenti les efforts
 De fon bras eniuré du fang de tant de morts.



LA PIERRE AQVEVSE,

DITTE 'Ενυδρος.

C'ESTOIT vne belle brune
 Filant au clair de la lune,
 Qui laissa choir son fuzeau
 Sur le bord d'une fontaine,
 Mais courant apres sa laine
 Plonge la teste dans l'eau,

Et se noya la pauvette :
 Car à sa voix trop foiblette
 Nul son defastre fentit,
 Puis assez loin ses compagnés
 Parmi les verdes campagnes
 Gardoyent leur troupeau petit.

Hà, trop cruelle aduventure!
 Hà, mort trop fiere & trop dure!
 Et trop cruel le flambeau
 Sacré pour son hymenee,
 Qui l'attendant, l'a menee
 Au lieu du lit, au tombeau.

Et vous, Nymphes fontainieres
Trop ingrates & trop fieres,
Qui ne vinstes au secours
De ceste ieune bergere,
Qui faifant la mefnagere
Noya le fil de fes iours.

Mais en fouuenance bonne
De la bergere mignonne,
Efmeus de pitié, les Dieux
En ces pierres blanchiffantes
De larmes toufiours coulantes
Changent l'émail de fes yeux.

Non plus yeux, mais deux fontaines,
Dont la fource & dont les veines
Sourdent du profond du cœur :
Non plus cœur, mais vne roche
Qui lamente le reproche
D'Amour, & de fa rigueur.

Pierre toufiours larmoyante,
A petits flots ondoyante,
Seurs tefmoins de fes douleurs :
Comme le marbre en Sipyle
Qui se fond & se difille
Goutte à goutte en chaudes pleurs.

O chose trop admirable,
Chose vrayment non croyable,
Voir rouler deffus les bords
Vne eau viue qui ruiffelle,
Et qui de courfe eternelle
Va baignant ce petit corps!

Et pour le cours de ceste onde
La pierre n'est moins feconde
Ny moins grosse, & vieillissant
Sa pesanteur ne s'altere :
Ains tousiours demeure entiere
Comme elle estoit en naissant.

Mais est-ce que de nature
Pour sa rare contesture
Elle attire l'air voisin,
Ou dans foy qu'elle recelle
Ceste humeur qu'elle amoncelle
Pour en faire vn magasin?

Elle est de rondeur parfaite,
D'une couleur blanche & nette
Agréable & belle à voir,
Pleine d'humeur qui ballotte
Au dedans, ainsi que flotte
La glaire en l'œuf au mouvoir.

Va, pleureuse, & te fouuienne
Du fang de la playe mienne
Qui coule & coule sans fin,
Et des plaintes espendues
Que ie pouffe dans les nues
Pour adoucir mon destin.



LA GAGATE.

C'EST trop vanté les hōneurs de l'Agathe,
 Je veux chanter maintenant la Gagate,
 De son odeur qui chasse le serpent,
 Dessus le ventre & glissant & rampant
 Pli dessus pli de son alleure torte
 A dos courbé, voguant de mesme forte
 Qu'vne galere, ou comme on voit en mer
 Flot dessus flot les ondes s'animer,
 Frisant, crespant d'vne ondoyante fuite
 Dessus les bords leur escume despite.
 Donc ceste pierre a si mauuaise odeur,
 Que les poulmons iures de sa vapeur,
 Par les naseaux ayant prise & humee
 Ceste fascheuse & puante fumee,
 Perdent le vent, & bouchent les esprits
 De ceste odeur estouffez & surpris.
 Doncques premier que vanter ceste pierre,
 Et la senteur qu'en ses flancs elle enferre,
 Ma chere Muse, arrose de ton eau
 L'ancre sacré, & les vers de Belleau :

Arrose-luy les tempes & la face
Du doux parfum qui coule de ta grace.

Or la Gagate est de noire couleur,
Tendre, fragile, & presque de l'odeur
Du soufre vif, & de forte teinture,
De poids legere, & d'estrange nature.
Car dedans l'eau aussi soudain prend feu,
Et dedans l'huile elle meurt peu à peu.

Recuite en vin elle est fort souveraine
Au mal des dents : de sa puante haleine
Elle prouoque & fait couler les fleurs,
Sans se purger qui font mille douleurs.
Mise en onguent avec cire nouvelle,
Elle guarit & purge l'escroüelle.
S'il doit escheoir ce qu'on desire auoir,
On dit pour vray qu'elle ne peut ardoir.
Bonne est l'odeur pour le mal de la mere,
Bonne à sçavoir si la vierge est entiere,
Bonne à iuger l'homme melancolic
Et descourir le cerueau lunatic.

Elle se trouue au Lycien riuage
Et dans les eaux du grand fleuve de Gage,
Dont elle emprunte & la gloire & le nom,
Et les vertus d'un immortal renom.



LA SARDOYNE.

LE chante la fortune & l'heur de ce pirate,
 La gloire de Samos, ce tyran Polycrate,
 Qui voulant esprouuer par l'infelicité
 Les contraires effets de la prosperité,
 Eniuré de plaisir, n'ayant onc en sa vie
 Fait preuve du malheur, ny des traits de l'enuie,
 Fait voile en haute mer, allumé d'un desir
 De brauer son bonheur de quelque desplaisir.
 L'anneau qu'il aimoit mieux que thresor ny cheuâce,
 N'autre chose de prix qu'il eust en sa puissance,
 Plonge, meu de colere, au plus profond de l'eau,
 Sans iamais esperer de reuoir son anneau.
 C'estoit vne Sardoyne artistement grauee,
 Et dont luymesme auoit mille fois éprouuee
 La force & la vertu : mais (l'heur de ce malheur!)
 Il fut pris vn poisson d'une extreme grandeur,
 Qui né pour le tyran, & donné pour viande
 Et pour nouuel appas de sa bouche friande,
 Portoit enseuelis dans le pli du boyau,
 Dans sa cuisine ouuert, la Sardoyne & l'anneau

Qu'il rendit à son Roy. Ainfi fut recouerte
Par vn nouveau hazard la chance de sa perte :
Tant la main de Fortune a sur nous de pouvoir,
Tournant & reuirant le monde à son vouloir.

Ceste Sardoyne donc a couleur incarnate,
Resemblant à la chair qui viuement esclate
Sous l'espaisseur de l'ongle : elle a comme vn cerceau
De couleur blanchiffante à l'entour de sa peau.
Elle est blanche noirastre, & de couleur pourpree
Comme le vermillon, ou l'aire bigarree
De l'arc qui ceint le ciel, empruntant en couleur
De l'Onyx, de la Sarde, & la grace & l'honneur :
Et bref toutes les trois sont vne mesme pierre,
Mais l'Onyce est obscure, & l'autre ainfi que verre
Est claire & pellucide, & voit-on au trauers :
Ceinte confusément de trois cercles diuers
Elle rend l'homme chaste, & plein d'humble careffe
Rabaisse de l'orgueil la superbe hauteffe.

La Sardoyne se trouue és riuages Indois,
Et l'Arabe la trouue en son riche grauois.



LA PIERRE D'AZVR,

DITTE LAPIS LAZVLI.

Pvis donc que ma Maistresse porte
 La parure de mesme forte,
 Et de mesme couleur que toy,
 Pierre d'Azur, ie te veux dire
 Trois petits vers de mon martyre,
 Et de mon amoureux esmoy.

C'est que plus ie fais conte d'elle,
 Plus vers moy se monstre rebelle :
 Plus ie la fuy & plus me fuit :
 Plus pour elle faigne ma playe,
 Plus de l'ourir elle s'effaye :
 Plus l'abandonne & plus me fuit.

Mais, pierre, ne fois babillarde,
 Contente-toy que ie te garde
 Pour seur tesmoin de sa rigueur :
 Bien te veux asseurer qu'au reste
 Ma Maistresse est toute celeste,
 Ainsi que tu l'es en couleur.

Mais pour descourir ta nature,
Comme le Iaspe tu es dure,
Tu reçois taille ainsi que luy.
La plus riche est la Scythienne,
L'Egyptienne & Cyprienne
La vont secondant à l'enuy.

La plus rare & plus estimée,
Est celle qu'on voit surfemée
De poudre d'or estinceler,
Ainsi que par la nuit ombreuse
On voit de la troupe estoileuse
La flamme viement briller.

Elle est de couleur saphyfrine,
Plaisante, celeste, azurine
Comme le ciel en temps serain.
Pour purger la melancolie,
Et guarir la veue affoiblie,
L'usage en est fort fouuerain.

Elle arme la foible ieunesse,
Pendue au col, de hardiesse
Contre les foleurs de la nuit :
Et fait bien, tant elle est humaine,
Que la femme accouche sans peine
Et se descharge de son fruit.

Va, pierre, va trouuer ma Dame,
Et l'asseure que ma pauvre ame
Pour elle est en piteux arroy :
Et si peux dompter sa furie,
Tu feras par ton industrie
Pour elle beaucoup, & pour moy.



LA

PIERRE SANGVINAIRE,

DITTE HÆMATITES.

C E nom de fang ne m'est point agreable,
 Il m'est funeste & l'ay pour execrable,
 Voyant les bourgs, les villes & les ports
 Rouges de fang & palles de corps morts.
 Defia vingt ans ont couru leur carriere,
 Que nostre France, & guerriere & meurdriere,
 Endure & voit de ses propres boyaux
 Faire curee aux loups & aux corbeaux.
 Mais, ô Seigneur, destourne ta vengeance
 Et iette l'œil dessus ta pauvre France,
 Qui t'en supplie, & d'un visage doux
 Trempe l'aigreur de ton iuste courroux.
 Fais, fais, Seigneur, que les fureurs ciuiles
 N'attisent plus le feu dedans nos villes,
 Et que les cœurs de nos Princes sacrez
 Soyent tous vnis, alliez & ferrez
 De tel lien, que le temps ny l'enuie,
 Ny la rancueur, l'heur, ny la ialoufie
 Ne puisse rompre, ains demeure à iamais
 Et ferme & fort sous vne douce paix.

Affez & trop auons preuue certaine
Des grands effets de ta main fouuerain^e :
Si de long temps tu n'as fillé les yeux,
Mesmes aux grands, qui dédaignent les cieux,
Ne cognoissant par les puissances hautes
Le lac comblé du borbier de leurs fautes,
Viuant, soufflant, & marchant à taftons,
Aueugles-nez, contrefaits auortons,
Qui ne fentez les poinctes que nous darde
Son bras vengeur, qui nous tue & nous garde
Comme il luy plaist, maniant fous le frein
De l'vniuers & le vuide & le plein.

Que pleust à Dieu que ceste pierre belle
Eust pris en foy toute l'humeur cruelle
De nostre France, à fin de la purger
Du fang meurdrier où se va replonger.

Car ceste pierre, ores que fanguinaire
De nom fans plus, est douce & debonnaire,
Mise ici-bas pour le secours humain,
Et pour seruir la Nature au besoin,
Non pour espandre & le fang & la vie
Au fer tranchant d'vne troupe ennemie :
Propre à dompter & l'ire & la fureur,
Auoir des grands la grace & la faueur,
Tirer le feu des yeux & des paupieres,
Miner la chair qui croist sur les vlceres :
Propre à celuy qui crache le fang pur,
Bonne à purger toute mauuaise humeur.
Et dit-on plus, que dedans la vessie
Elle dissout la pierre rendurcie,
Si mise en poudre avec vn peu de vin
Fort destrempee, on la boit au matin.
Le flux de ventre elle arreste benine,
Elle guarit de la dent serpentine
Le mors cruel, chasse l'air ombrageux

Du voile espais qui flotte sur les yeux :
Elle amortit le feu de toute playe,
Et ramollit les duretez du foye :
Bonne au combat pour demeurer vainqueur,
Et pour iamais n'auoir faute de cœur.

Elle se trouue és sablons recelee
Des champs haslez de l'Afrique bruslee :
Hors & dedans elle est rouge en couleur,
C'est d'Hematite & la force & l'honneur.



LA PIERRE LAICTEVSE,

DITTE GALACTITES.

LE ferois trop ingrat, ayant tiré ma vie
 Des ferres de la mort qui me l'auoit rauie
 Sans le secours du laiçt, si du laiçt ne chantoy
 La puiffâce & l'effet, dōt i'ay fait preuue en moy.
 Je ne veux commencer par la trace laiçteufe
 Qui paroist dans le ciel, lors que l'ombre nuiteufe
 Descouure en temps serein les feux qui font aux cieux,
 Droit chemin pour entrer dans le palais des Dieux :
 Qui fut lors que Iunon par le ciel vint espandre
 Comme vn torrent de laiçt, quand de la léure tendre
 Honteufe retira le bout de son tetin
 D'vn bastard fupposé qu'on nommoit Herculin.
 Car le vouloir chanter, c'est charge trop pesante
 Pour le dos affoibli de celuy qui le vante :
 Mais s'il peut vne fois rendre force à ses nerfs,
 Je te iure deuot, par l'ame de mes vers,
 Et par le Delien qui fa fureur m'inspire,
 De te chanter, ô laiçt, sur les nerfs de ma lyre.
 Car si quelque soufpir reste encor dedans moy
 Pour viure ou pour chanter, à toy feul ie le doy.

Seulement ie diray les vertus de la pierre
 Qui dérobe ton nom, & dans ses flancs enferre
 Comme vn poudreux amas, qui trempé dedans l'eau
 Se caille & se blanchit comme le laiçt nouveau,
 Retenant sous le frais de sa pierreuse escorce
 Vne vertu secrete, vn pouuoir, vne force
 Qui feroit, n'estant veue, incroyable aux humains,
 Si de la voir à l'œil ou toucher de leurs mains,
 Ou d'esprouuer sa force ils n'auoyent cognoissance.

Hommes outrecuidez, eniurez d'ignorance,
 Qui pensant tout sçauoir, ne recognoissent tous
 La moindre des vertus qui naissent entre nous,
 Soit au ciel, soit en l'air, sur terre ou dans les ondes,
 Ou és boyaux dorez des minieres profondes,
 Et disent estre faux ce qu'ils ne sçauent pas :
 Impudens, effrontez, mendieurs de repas,
 Qui soulds & bien gorgez se moquent de leur hoste,
 Medisant de celuy qui n'a rien qui ne s'oste
 Pour traiter, liberal, l'imposture & l'erreur
 De ce fat qu'il admire, & n'est qu'un imposteur.

Or ceste pierre donc qu'on appelle laicteuse
 Fait enfler le tetin de l'humeur gracieuse
 Qui arrose en maillot la léure des enfans,
 Et qui les nourrissant fait accroistre leurs ans.
 Car si l'on recognoist que ceste humeur tarisse,
 Comme il aduient souuent au sein de la nourrice,
 La beuuant destrempee à ieun, sortant du bain,
 Elle deuiet feconde, & rend son tetin plein.

Ou faut percer la pierre, & d'un cordon de laine
 Prise dessus le dos d'une brebis ia pleine,
 L'enfiler proprement, & te la pendre au col,
 Nourrice, & tu verras ton tetin flaque & mol
 Soudain gonfle de laiçt, & sentiras estendre
 La peau qui flestriffoit & commençoit à pendre.

Si tu veux que le pis de ton ieune troupeau

Ne tariffe iamais, & que de laiçt nouveau
 Il foisonne en tout temps, il faut que tu nettoyes
 Et laues bien le teçt : & puis que tu poudroyes
 Le fond de fel menu, alors que le soleil
 Redore le matin de son pourpre vermeil :
 Puis broyant ceste pierre & la mettant en poudre
 Auec eau de fontaine, à fin de la dissoudre,
 Tourné vers le leuant arrosé bien le teçt,
 Tu verras ton troupeau gras & gonfle de laiçt :
 Et qui plus est encor, ô chose trop celee,
 Bien purgé du pourri & de la claelee,
 Bien reuestu de laine, & fecond & gaillard,
 Franc des regards forciers, & tout autre hazard.

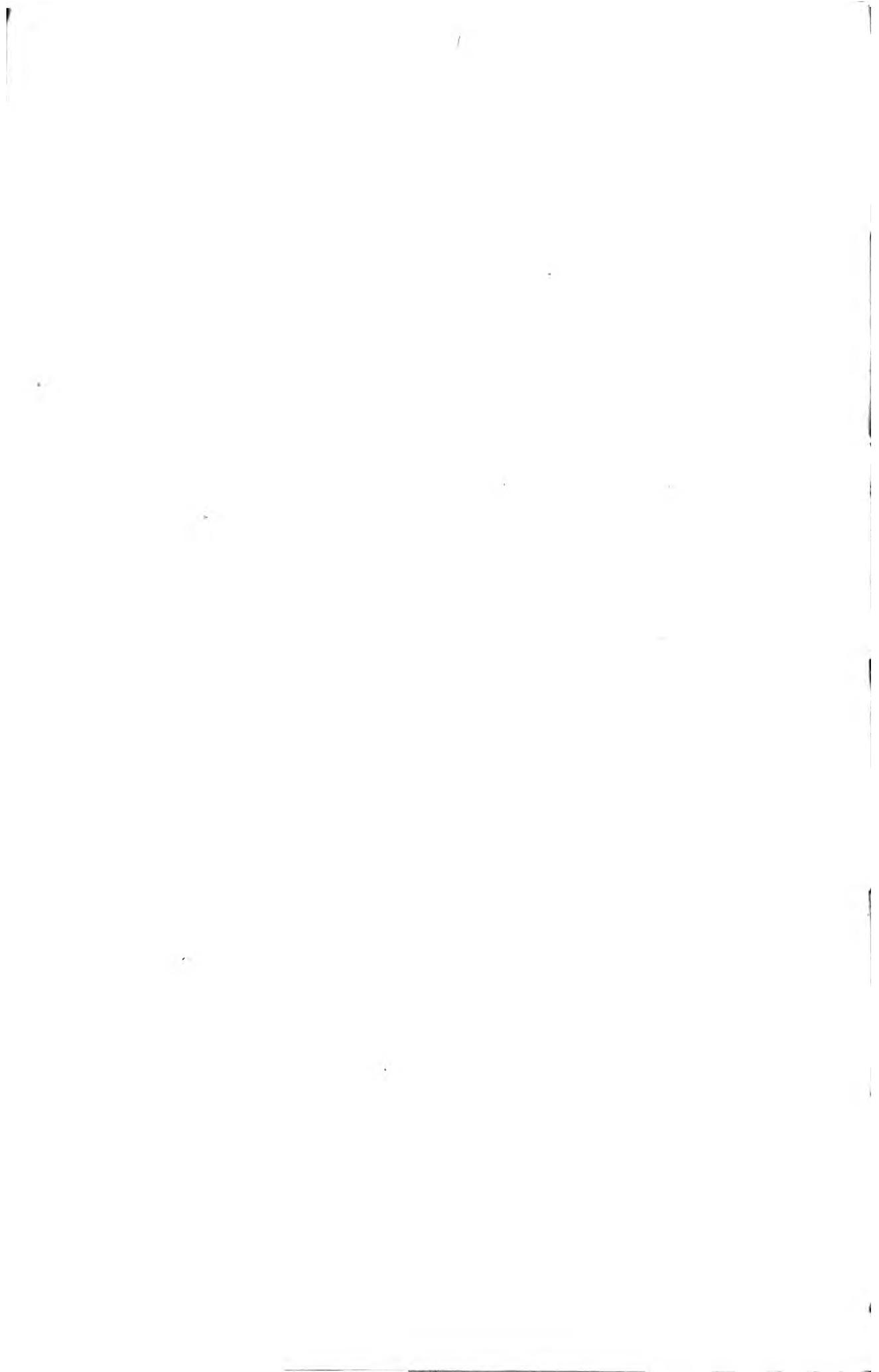
S'il est vray ce qu'on dit (chose digne de gloire)
 Que d'un mauuais vouloir tu trompes la memoire,
 Et que cil qui te porte en la bouche n'a plus
 Souenance du mal, de ceruelle perçus :
 Pleust à Dieu que ceux-là qui ne font en la France
 Que pour se souuenir de meurdre & de vengeance,
 Te portant sous la langue, eussent entierement
 La memoire esgaree avec le sentiment.

Le Nil & l'Achelois, grands fleues de la terre,
 Dans leur sein limoneux nourrissent ceste pierre,
 De couleur blanchissante & de mesme faueur
 Que le laiçt, des enfans le pere nourrisseur.

DISCOVRS
DE LA VANITÉ,

PRIS DE L'ECCLESIASTE

DE SALOMON.





A MONSEIGNEVR

FILS ET FRERE DE ROY. (1)

MONSEIGNEVR, il y a trois ans passez que le feu Roy, vostre frere, estant à Fontainebleau, me commanda luy faire lecture des quatre premiers chapitres du Discours de la Vanité, où il prist tant de plaisir qu'il se les fist relire plusieurs fois apres, me commandant tres-expressément que i'eusse à paracheuer le reste : Ce que plustost i'eusse fait n'eust esté sa mort inesperee, & vne griefue maladie qui m'a tenu en langueur deux ans entiers. Depuis le recouurement de ma fanté, i'ay pris peine à le parfaire le mieux que i'ay peu, en deuotion de vous le presenter, esperant que prendrez plaisir en la contemplation de si graues & si sages propos,

1. François, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, le quatrième fils de Henri II et de Catherine de Médicis; né en 1554, mort en 1584.

pour l'affection que vous portez à la vertu, & à toutes choses dignes d'un vaillant & magnanime Prince tel que vous estes, qui desire composer la felicité de sa vie & entretien de sa grandeur, à l'exemple & imitation de ce grand & sage Roy, auteur de ce discours.

A Paris, ce xxx. Iuillet M. D. LXXVI.

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur

REMY BELLEAV.

AV DIT SEIGNEVR.

AV TRE ne puis choisir pour sacrer mon labeur
Que vous, qui d'un grand Roy receustes en partage,
Fauorisé du Ciel, la force & le courage,
La grace, la façon, la vaillance & l'honneur.

Puis l'œuure est d'un grand Roy, qui fils & successeur
Des vertus de son pere, eut le surnom de Sage :
Vous frere & fils de Roy, naissant pristes l'image
Du pere & de l'ayeul, l'esprit & la grandeur.

Iouissez donc, heureux, des graces immortelles
Que vous auez de Dieu, recognoissant que d'elles
Vient le doux entretien de la prosperité :

Tirant de ce Discours, que le cours de la vie
N'est qu'une passion, qu'un desir, qu'une enuie
De traouailler soy mesme, & pure vanité.

R. BELLEAV.



DISCOVRS
DE LA VANITÉ,

PRIS DE L'ECCLESIASTE

DE SALOMON.

CHAPITRE I.

Tout ce qui est sous le Soleil n'est que Vanité.
La trop curieuse recherche des choses,
Vanité.

DE pure vanité la Terre est toute pleine,
Tout n'est que vanité des vanitez tres-vaine:
Mais quel heur plus benin sent l'homme
des travaux
Qu'il prend sous le Soleil, qu'un orage de maux?
Toute chose prend fin, l'autre vient en sa place,
Nouvelle renaissant, pendant que l'autre passe:
Mais la Terre immobile & seure en ses contours,
Dure eternellement & demeure toujours
Ferme comme un theatre, où de l'humaine vie

Se ioué tour-à-tour la vaine Comedie :
 L'vn faifant le Berger, l'autre le Bucheron,
 Le Prince, le Marchand, l'autre le Vigneron.

Le Soleil dans la mer la nuit venant se couche,
 Puis se leue au matin de fon humide couche,
 Tournoyant & roulant, gauche, par le trauers
 De l'écharpe animee en ce grand Vniuers.

Le vent fouffle au midi, puis auffi toft retourne
 Aux bouches d'Aquilon, où en foufflant se tourne,
 Balloyant terre & mer de fon aile qui bruit,
 Puis s'accouffant reuient en fon mefme circuit.

Tous les fleuues courans, les torrens, les riuieres
 Dreffent dedans la mer leurs humides carrieres,
 Et pour ce grand amas ne regorge la mer,
 Puis dedans leurs canaux ils se vont renfermer :
 Ainfi vont & reuont, & de plus vifte courfe
 Roulent és flots marins, puis recherchent leur fource.

Tout ce qui fous le Ciel foupire, & prend vigueur,
 Est trop plus difficile, & de plus grand labeur
 Qu'on ne peut conceuoir, & l'œil qui veut apprendre
 N'est iamais foul de voir, ny l'oreille d'entendre.

Tout cela qui doit estre est ce qui a esté,
 Qui fut, & qui fera reconneu, inuenté,
 Desia faiçt & refaiçt, fubiet à l'entrefuitte
 Qui renaift en mourant par certaine conduite :
 Bref la viue clairté du Soleil pur & beau
 Ne voit rien fous le Ciel qui foit faiçt de nouveau,
 Et n'y a chose au monde ou fi rare, ou fi belle,
 Que l'on puiſſe iuger estre chose nouvelle :
 S'elle femble nouvelle à nos ſiecles derniers,
 Desia la connoiſſoyent nos peres deuanciers.

Des choses aduenir, & des choses presentes,
 Qui furent, & feront & viues & abſentes,
 La memoire se perd, & les ouurages tous
 De ceux qui ont esté, & feront apres nous :

Tout s'escoule en fume, & se glisse & se plonge
Sous les flots de l'oubli, & se perd comme vn fonge.

J'ay porté d'Israël le sceptre dans la main,
J'ay pressé sous le ioug les ondes du Iourdain,
J'ay fouillé, j'ay cherché pour sçavoir & conneître
Toute ame qui soupire, & qui viuant prend estre
Sous la voûte du Ciel, pour sçavoir les raisons,
Le tour & le retour des temps & des saisons,
Ourant le sein fecond de la mere Nature,
Qui donne le tetin à toute creature :
Et croy que ce grand Dieu transmist ce vain desir
Dans le cœur des humains, non pas pour le plaisir,
Mais pour les trauailler & les tenir en crainte,
Altez de sçavoir sous honneste contrainte.

J'ay discouru, sçauant, des Astres radieux,
Et des cercles dorez qui roulent dans les Cieux :
J'ay fouillé dans le creux des ondes emperlees,
Et mesuré le fond des plaines estoilees :
Entendu le iargon des prophetes oyseaux,
Des Princes & des Rois les accidens nouueaux :
Espluché grain à grain les semences fertiles
Des plantes, en naissant qui reueffent gentiles
La Terre de verdure, la bigarrant de fleurs
Sous l'émail contrefait de cent & cent couleurs :
Recherché, curieux, les causes plus secretes
Du flot & du reflat, la course des Planetes,
Et sous les flancs cauez des hauts monts fourcilleux
Les souffles animez des soupiraux venteux :
Descouuert les threfors & les veines dorees,
Du ventre de la Terre auarement tirees :
Les poutres, les cheurons, les neiges, les frimas,
Les tourbillons rouans, & le gresleux amas
Rebluté dedans l'air en pelotes menuës,
Et le soufre esclatant empierré dans les nuës,
Les fantosmes de l'air, les Chéures, les Dragons,

Et le feu menaçant de l'Astre aux cheueux longs,
 Les images clouez dans la voûte azuree,
 Les troupeaux escaillez de l'humide contree,
 De la Terre & du Ciel les accidens diuers,
 Et bref ce qui se brasse en ce grand Vniuers :
 Mais en fin i'ay trouué estre chose inutile,
 Vn labeur mal choisi, vne peine sterile,
 Et vn tourment d'esprit. Ce qui est mal poli,
 Raboteux & tortu, ne peut en autre pli
 Se tourner ou dresser : tout cela qui se monte
 Et court à l'infini ne se peut mettre en compte :
 La seule Maiefté du grand Dieu tout puissant
 Est par tout infinie, & son bras rougissant
 De tonnerre & d'esclair retient deffous la bride
 De ce grand Vniuers & le plein & le vuide.
 Ce qui est corrompu & banni du sentier
 De ce commun voyage, en son estre premier
 Ne retourne iamais, or que de ceste vie
 Toufiours se corrompant la fin soit infinie.

Je disois en mon cœur : Je suis fait vn grand Roy,
 Surpassant en grandeur tous ceux qui deuant moy
 Deffus Ierusalem ont eu quelque puissance,
 Soit en gloire d'honneurs, science, ou preuoyance :
 Je me suis trauaillé pour connoistre & sçauoir
 Tout cela par labeur que peut l'humain pouuoir,
 Employant sans repos les beaux iours de ma vie
 Pour sçauoir bien & mal, & prudence & folie :
 Mais en fin i'ay conneu que c'est pour verité
 Affliction d'esprit, & pure vanité.
 Car pour trop de sçauoir l'ame deuiet fascheuse
 Et pleine de chagrin, chetifue & langoureuse,
 Et qui veut achepter le sçauoir par labeur,
 Aux plaisirs de sa vie il adiouste douleur :
 Ne pouuant embrasser tant de sçauoir ensemble,
 Que trauail sur trauail en se rongant n'assemble.

CHAPITRE II.

En trop de delices, Vanité. En bastimens superbes, iardinages, complants, richesses superflues, Vanité. Mesme fin & mesme euenement du sage preuoyant, & du fol mal-aduifé.

Svs (difois-ie), mon ame, il te faut esprouer
 Les douceurs de la vie, il te faut abreuuer
 Au lac de volupté : auant, il te faut fuiure
 Les pas & les appas du miel qui nous enyure
 Et nous plonge en lieffe : arriere desplaisir,
 Or ie me veux gorger & noyer de plaisir,
 Et charmer le fouci qui ses griffes allonge
 Acharné dessus nous, & fans trefue nous ronge.

Esprouant ce discours, i'ay conneu clairement
 Que le plaisir n'est rien que vain enchantement,
 Affeurant que le ris n'est qu'une frenaisie,
 Qu'un charme, qu'une erreur, troublant la fantaisie,
 Et que la volupté n'est qu'un vain aliment
 Qui trompe nos esprits d'une amorce de vent.

Alors ie proposé traittant la Sapience,
 Retirer, desbordé, ma chair de l'indulgence,
 Du vin & du plaisir du tout me bannissant,
 Pour trouuer, bienheureux, où gist l'heur fleurissant
 Et le bien souuerain, que les enfans des hommes
 Vont ainfi recherchant sous le Ciel où nous sommes.

I'ay faict des actes grands, & des œuures parfaits,
 I'ay faict rougir le Ciel de superbes palais,
 I'ay planté, i'ay semé, i'ay faict le iardinage,
 Dressé complant nouueau, choisi le pasturage
 Gras, fertile & fecond : enté dans mes vergers

Toutes fortes de fruits, Orangers & Figuiers,
 Les vns pour le Printemps, les autres pour l'Automne
 Qui de raifin muscat fon beau chef enuironne :
 Sous le foc argenté faiçt geindre les toreaux,
 Marié de ma main aux branches des ormeaux
 Le reiet tendre & mol des vignes ondoyantes,
 Qui leur ferroyët le flanc, & de leurs mains rampâtes
 A petits doigts crochus sur les branches grimpoient :
 Puis la faifon venue, ensemble ils estriuoyent
 A qui se chargeroit, & sembloit que Nature
 Priët quelque doux plaisir en mon agriculture.

I'ay faiçt des referuoirs, & canaux & ruisseaux,
 Pour tenir le pié frais des ieunes arbriffeaux
 Qui dedans mes iardins en tout temps reuerdissent,
 Et pour mes beaux vergers qui fans cefse florissent.
 I'ay tenu fous ma main fuite de feruiteurs,
 I'ay tenu court ouuerte à tous les grands Seigneurs :
 I'ay nourry plus de bœufs, & de troupes vestues
 De laine sur le dos, plus de chéures barbues,
 Que tous ceux d'Israël qui seigneurs deuant moy
 Ont retenu l'empire & puiffance de Roy.
 I'ay fongneux amaffé l'auoir & la richesse,
 Pour foulager les maux, compagnons de vieillesse.
 I'ay faiçt fondre & tailler cuues & vases d'or,
 I'ay fuant espargné le plus riche threfor
 Que pourroyent defirer & les Rois & les Princes,
 Et les Seigneurs plus grands des auares Prouinces.

Ie me fuis ordonné Chantres de toutes parts,
 Chanteresses auffi, qui de leurs fons mignards
 Enchantoyent mes ennus : i'ay goufté les delices
 Des enfans de la Terre, & les douces blandices
 Des esclaves de chois prises en guerroyant.
 Ie me fuis faiçt grand Roy, sur terre me voyant
 Plus auancé de biens, d'honneurs & de cheuance,
 Que tous les autres Rois : auffi la Sapience

M'a si bien commandé, hôteffe de mon cœur,
Que sur tout Ifrael ie demeuray feigneur.

I'ay de tous les plaifirs que les yeux fçauroyēt prédre
Rendu les miens contens, & mon oreille tendre,
Sans point leur refuser ce qu'ils ont defiré.
I'ay donné à mon cœur ce qu'il a foupiré
Sans rien luy dérober de plaifir ou de ioye,
Le foulant des appas de l'amoureuſe proye,
Et douces voluptez. Ainſi doncques mon cœur
A iouy bienheureux du fruit de fon labeur :
Et ceſte iouyſſance a reſté le partage
Du trauail que i'ay pris en cet humain voyage,
N'ayant rien de plus cher ny de plus précieux
Remarqué ſous le Ciel, que repaiſtre nos yeux
Affamez de plaifir, & rechauffer noſtre ame
Froide & palle d'ennuy, de quelque douce flame.

Lors voyant à part moy l'effeêt de mes deſſains,
Et l'ourage acheué du trauail de mes mains,
I'ay reconneu, chetif, que cela n'eſt que peine,
Qu'affliction d'eſprit, & vanité très-vaine :
Et que deſſus la Terre il ne ſe trouue en fin
Chofe qui ſoit durable, & ne trouue ſa fin.

Après i'ay trauaillé les beaux iours de ma vie
Pour coupler la ſageſſe avec la frenaiſie,
Et la gaillarde humeur de la folie auffi.
Mais qu'eſt-ce que de l'homme, & meſme de celuy
Qui voudroit imiter, ambitieux, l'ourage
Formé de ce grand Dieu, pour l'humain auantage ?
Après Dieu, ſont les Rois qu'on ne peut imiter,
Soit à prendre plaifir, ou ſoit à l'inuenter :
Et qui veut eſſayer de leurs plaifirs le moindre,
Il ne luy reſte en fin qu'un regret pour ſe plaindre.

Or comme la lumiere eſparſe dans les Cieux
Eſt plus belle cent fois, & plus douce à nos yeux,
Que n'eſt l'obſcurité : ainſi la Sapience

Apparoist plus cent fois que l'aueugle Imprudence.
 Car le Sage a deux yeux attachez sur le front,
 Et le Fol chancelant ne connoist pas où vont
 Ses piez mal-asseurez : car il marche en tenebres,
 Sans discernir du bien les accidens funebres :
 Si sçay-ie bien pourtant que tous egalemēt
 Courent mesme fortune, & mesme euenement.
 Et pourtant mille fois i'ay dit dedans mon ame :
 Puis qu'il me faut, contraint, ourdir la mesme trame
 Que le fol, que me fert auoir tant trauaillé
 Pour estre le plus sage & le mieux conseillé?
 Puis i'ay dit en mon cœur, que ce labeur extrême
 N'estoit rien que du vent, & la vanité mesme :
 Car du sage & du fol en mesme monument
 La memoire & le nom dort eternellement
 Et meurt enseuelie : & ce qui est en estre
 Sera mis en oubly, sans plus iamais parestre
 Sur terre, dedans l'air, ny sous le marbre mol :
 Car le plus sage meurt tout ainsi que le fol.
 Cause que ie veux mal aux beaux iours de ma vie :
 Car tout ce qui se brasse, & viuant se manie
 Sous le crespé doré de ce Dieu radieux,
 Me vient à contrecœur, & desplait à mes yeux,
 N'estant que vanité, & meche qui enflame
 Affliction d'esprit, & tourment dedans l'ame.
 Je porte haine aussi mesmes à mon labeur,
 Dont iouist apres moy vn nouueau successeur.
 Hé qui sçait si celuy sera ou fol ou sage,
 Qui viendra possesseur à mon riche heritage :
 Toutesfois, bienheureux, il iouira seigneur
 De l'or de mon espargne, & de tout ce labeur
 Que viuant i'ay souffert, & de ceste sagesse
 Qui m'a serui de guide au cours de ma ieunesse
 Jusques au poil grison, reconnoissant aussi
 Que cela n'est que vent, que peine, & vain fouci.

Dont reuenant à moy, ie m'osté ceste enuie
De iamais trauailler, voulant tramer la vie
D'vn homme de plaisir, faourant le beau iour,
Pour me rendre content en cet humain sejour.
Car l'homme or qu'il ait pris, armé de sapience,
Tant de labeurs guidez d'adresse & de prudence,
Si laisse-t-il la part où il a tant veillé
A celui qui iamais n'y aura trauaillé :
Ce qui est vanité, & mal insupportable.
Hé qu'a l'homme ici bas de l'espoir lamentable
Et de l'affliction qu'il nourrist en son cœur ?
Les iours fascheux & longs ne luy font que douleur,
Le Soleil luy desplaist, & quand la nuit est close,
Au lieu de reposer son ame ne repose :
Ce qui n'est rien que vent, & vaine passion.
Car l'homme n'a de bien en ce monde, sinon
De boire & de manger, faire iouir son ame
Du fruit de son labeur : ce qui vient & se trame
De la grád' main de Dieu. Mais quel Prince ou quel Roy
A gousté le plaisir plus doucement que moy ?
Il donne à qui luy plaist & le sens & la vie
Pour se donner plaisir : au malheureux, l'enuie
De tousiours assembler, recueillir, amasser
Or, argent & cheuance, & biens qu'il faut laisser
A celui qui à Dieu est du tout agreable,
Qui prend sans trauailler l'heur de ce miserable :
Ce qui n'est rien encor que pure vanité,
Trop fidele compagne à nostre infirmité.

CHAPITRE III.

Toutes choses croissent & perissent en leur
temps.

TOUTE chose qui croist, qui vit, & qui soupire,
Naissant & vieillissant sous le celeste empire
De la voûte du Ciel, a sa propre saison :
Tout cela qui se range à l'humaine raison,
Qui se fait, qui se brasse, & qui se delibere,
A son cours limité, & sa iuste carriere.
Temps de naistre en ce monde, & de mourir aussi :
Temps de prendre plaisir, & de prendre souci :
Il y a temps prefix & certaine ordonnance
D'ensemencer la terre, & cueillir sa semence,
De planter, d'arracher, de tuer, de guarir,
De ruiner le vieil, & de nouveau bastir :
Temps de pleurs, temps de ris, de ioye & de tristesse,
De sauter, de gaudir, de se mettre en liesse :
Temps de ietter la pierre, & temps de l'amasser :
Temps propre d'embrasser, & temps de s'en passer :
Temps d'acquérir des biés, & temps de les despendre :
Temps de cueillir les fruits, & temps de les espendre :
Temps de coudre & descoudre, & temps de dechirer :
Temps propre de se taire, & temps propre à parler :
Téps de haine & d'amour, téps de paix, téps de guerre.
Qu'a l'homme dauantage en ceste basse Terre,
Suant & trauaillant, entre tant d'accidens
Qu'il prend sous le Soleil, que le cours de ces temps ?
I'ay songneux regardé sous le Ciel où nous sommes
Ce labeur iournalier, que Dieu aux fils des hommes
A prudent ordonné : car pour les trauailler
Il a fait & basti tout beau, & bien entier,
Chacun en sa saison, nous laissant vne flame,
Vn poignant aiguillon qui va piquant nostre ame

D'un desir importun d'apprendre & de sçauoir
Ce qui est hors de nous, & de nostre pouuoir.
Car des œuures de Dieu les raisons sont cachees,
Mefme à ceux qui de pres les ont plus recherchees,
L'esprit ne pouuant pas comprendre tant soit peu
L'œuure & le bastiment qu'a dressé ce grand Dieu
Dés le commencement iusqu'à la fin derniere.

Dont sage ay rapporté connoissance tres-claire,
Qu'il n'est rien de meilleur en ce grand Vniuers
Que s'esjouir heureux de passetemps diuers,
Faire bien en sa vie, & que l'homme recoiue
Le fruit de son labeur, si qu'il mange & qu'il boiue
En se donnant plaisir, sans espargner le sien :
Car c'est vn don de Dieu de iouyr de son bien.

L'œuure de ses saints doigts que nous voyôs parestre,
Est tel, & fera tel, & retiendra son estre,
Autant qu'il luy plaira : car l'homme n'a pouuoir
D'oster ou d'adiouster à son iuste vouloir.
Cause qu'espouuantez de ses diuins ourages,
Le genoil recourbé luy faisons les hommages
Deuz à sa Maiesté, en esleuant aux Cieux,
Admirant sa grandeur, & la teste & les yeux.

Ce qui est forbanni du sentier de la vie
Retourne vne autre fois, & sa course finie
Par l'eschange ordonné qui se fait en la mort
A son tour reuiendra : car Dieu puissant & fort
Par vn nouveau rappel retire, & fait renaistre
Ce qu'il auoit chassé & banni de son estre.

Pour redoubler encor ces inconstans labeurs,
L'ay veu l'iniquité, & cent nouveaux malheurs
Regner entre les grands, & au lieu de iustice
Souffrir l'impieté, l'erreur & l'iniustice :
L'homme de bien moqué, le mechant careffé,
Sous la main des plus forts l'innocent oppressé.
Lors ie dis en mon cœur : Dieu iugera le iuste

De iuste iugement, comme il fera l'iniuste.

Soudain ie repensé sur le fait des humains,
 Que Dieu les a faits grands, excellens, neantmoins
 Pour domter leur orgueil, ne veut pas qu'ils dédaignent
 Aux brutes qui çà bas viuant les accompagnent
 Faire comparaïson : car presque egablement
 S'affligent sans raison, viuant ensemblément.
 Et vrayment quant au corps ils sont comme la beste :
 Ce qui tombe sur l'vn, il tombe sur la teste
 De l'autre, ayant semblable & pareille action :
 Tous ont mesme soupir & mesme passion,
 L'esprit commun leur donne & sentiment & force,
 Et mouuement pareil : & sous la viue escorce
 De ce tige mortel, l'homme ne sçauroit voir
 Qu'il ait dessus la beste auantage ou pouuoir.
 Tout ainfi que l'vn meurt, l'autre meurt, & n'a l'homme
 Rien de plus precieux que la beste : & en somme
 Tout n'est que vanité, tout court en mesme lieu,
 Tout s'en retourne en poudre, & se fait peu à peu
 Ce qu'il estoit alors que sa lente matiere
 Trempoit confusément en sa masse premiere,
 Despouillant en la mort le mesme accoustrement
 Qu'il auoit pris naissant de son propre element.

Mais qui sçait si l'esprit de l'humaine semence
 Vole au Ciel, & celuy des animaux s'eflance
 Sous les flancs de la Terre? Il n'y a rien meilleur
 Que iouir bienheureux du fruit de son labeur :
 Et ceste iouissance est l'vnique partage,
 Et le fruit mieux choisi de ce commun passage.

Dócques ne trouuât rien ny plus cher, ny plus doux
 Que iouir de ce bien qui coule iusqu'à nous
 Par les auares mains de quelque miserable,
 Viuons, viuons heureux : rien n'est au monde stable.
 Hé qui ramenera l'homme pour reuenir
 Iuger apres sa mort ce qui doit aduenir?

CHAPITRE III.

Les miseres & afflictions des innocens : le labeur des hommes ambitieux, vain & inutile : mesme de celuy qui vit seul & solitaire, sans heritier & sans ami.

Pris détournant les yeux sur les maux ordinaires
 Que souffrent icy bas les bons, de leurs contraires,

Haletant & soufflant sous les fieres rigueurs
 Des hommes violens, i'ay veu les chaudes pleurs,
 Les torts & les ennuis, les sanglots & les plaintes
 Du peuple soupirant sous les fieres contraintes
 Des grands, & nul d'entre eux eschaufé d'amitié
 N'auoit de son malheur tant seulement pitié,
 Ingrat & plein d'orgueil qui pas ne le console
 Pour flatter son malheur d'une douce parole.

Car ceux qui sous le ioug le fouloyent inhumains,
 Estoyent ceux qui la force auoyent entre leurs mains.
 Ainfi nul se trouuoit sous ceste violence,
 Aux pauvres affligez qui donnaft allegence :
 Estimant plus heureux cent & cent fois les morts
 Que les viuans, subiets à si cruels efforts,
 Et plus heureux encor cent & cent fois quiconques
 Sous vn air defaistré auorté ne veit oncques
 Toutes les malheurtez qui au monde se font,
 Et qui mourant n'a veu les outrages qui vont
 Menaçant nostre chef. I'ay bien veu dauantage
 Iettant l'œil sur l'emprise & le commun ourage
 De l'homme de traual, qui ne tafche qu'à fin
 D'auancer sa fortune, & nuire à son voisin.

Autres époiçonnez de contraire folie
 Viuent fans trauailler, & trauillent leur vie,
 De paresse engourdis, mornes d'oïfueté,
 Rongeant leur propre chair d'extrême pauureté,
 Ennemis de labeur : & difent à chafque heure,
 Iambes & bras croifez, que la vie meilleure
 Eft celle qui fe prend fans peine & fans fueur,
 Plus douce eftant la mort que viure par labeur,
 Ne faifant cas entre eux de celle que l'on prife,
 Si pour fe trauailler elle doit être acquife :
 Difant qu'vn petit bien dans le creux de la main
 Eft trop plus fauoureux, pour appaifer la faim,
 Que d'auoir par labeur l'vne & l'autre main pleine.

I'ay remarqué encor vne chofe plus vaine :
 C'eft de l'homme feulet, qui fe perd & fe rompt
 De trauail & de peine, & n'a point de fecond,
 Veuf de frere & d'enfans, & tout autre lignage,
 Pour venir fucceffeur à fon riche heritage :
 Seulement vn amy luy manque, & le fouci
 Pourtant ne l'abandonne, ains le tourmente ainfi
 Que fi par le trauail qui le mine & le fonde
 Il deuoit enrichir & nourrir tout vn monde :
 Et fi l'argent ny l'or, ny le bien qu'il attend,
 Ne pourroyent fatisfaire à le rendre content,
 Tant il eft miserable, & fes deux yeux auares
 Ne peuuent eftre fous de richesses barbares,
 Sans qu'il pefe en foymesme: Hé pour quel fucceffeur
 Trauailé-ie mon ame, en la priuant de l'heur
 De goufter le doux fruit du labeur de ma vie?
 Ce qui eft vanité, & pure frenaiſie :
 Car il ne faut iamais tant eftimer le bien,
 Que l'on mette en oubli & foymesme & le sien.

Il vaut doncques trop mieux d'amitié mutuelle
 Faire choif d'vn ami, qui foit ferme & fidelle,
 Tel qu'on le peut choifir pour en auoir fecours,

Et couler doucement le fil de nos beaux iours :
 Si l'un d'eux bronche bas, l'autre prompt le releue,
 Mais s'il tombe estant seul, compagnon il ne treuve
 Qui luy donne secours & luy preste la main,
 Tant il est miserable, & se traueille en vain.

Malheureux est celuy qui n'a l'adresse prompte
 D'un ami bien choisi, pour déguiser sa honte,
 Et qui durant la nuit contregarde songneux
 Que le mordant Hyuer ne lui soit outrageux,
 Le defendant, benin, des malheurs ordinaires
 Où sont reduits en fin les hommes solitaires.

Celuy qui dort feulet n'a force ny chaleur,
 Il n'a pour compagnon que le songe & la peur :
 Aussi deux en un liêt prenant repos ensemble
 S'eschaufent aisément. La force qui s'assemble
 De deux hommes contre un, est plus forte beaucoup
 Que celle de celuy qui feulet n'a qu'un coup :
 La corde à trois cordons n'est pas si tost rompue.

L'enfant qui de plaisir n'a l'ame corrompue,
 Estant & pauvre & sage, est plus heureux cent fois
 Que le Roy fol & vieil, qui mesprisant les lois
 Dedaigne son conseil. Il aduient qu'un estrange
 De serf deuienne Roy, & par nouuel eschange
 Prenne le sceptre en main : & cil qui est nay Roy
 Mesme dans son royaume aille chercher de quoy
 Trainer sa pauvre vie, & meure miserable.

L'ay veu l'ambitieux, qui d'un pié fauorable
 Marche deuant les grands, suiure le premier fils
 Qui deuoit successeur au royaume estre mis
 Apres la mort du pere : on le fuit, on le presse,
 Chacun luy fait la court, le prise & le careffe,
 Nombre de seruiteurs ne luy manquent iamais :
 Il aduient toutesfois que ce nouueau succés
 Dechet avec le temps, comme celuy du pere,
 Bref il tombe en mespris : la puissance s'altere

Et du ieune & du vieil, l'vne & l'autre à fon tour :
 Le vieil perd fon credit, le ieune a le bon iour
 Et la faueur de tous, en fin en decadence
 S'efcoule avec le temps la royale puiffance.
 Ce qui n'est rien encor que vaine ambition,
 Qu'affliction d'esprit, & vaine paffion.

Quand tu voudras, deuôt, entrer dedans le temple
 Du Seigneur tout puiffant, voy de pres & contemple
 L'honneur que tu luy dois : car luy doux & benin
 De ton humble priere est toufiours bien voifin.
 Il te voit, il te fent (ô diuine merueille),
 Il s'approche de toy, & te preste l'oreille,
 Tant il est amoureux de nous pauures humains,
 Qui ne fommes rien plus que l'œuure de fes mains.

CHAPITRE V.

Ne faut parler ny promettre legerement à Dieu,
 ny s'esbahir de l'oppreffion des pauures.

Sois fobre de la langue, & ton cœur ne
 s'auance,
 Trop hafé, de parler deuant Dieu, dont
 l'effence

Refide dans le Ciel, toy qui es icy bas
 Citoyen de la Terre : & pource il ne faut pas
 De babil impörtun trauailler fa hauteffe.
 Car le trop de langage est la fource & l'hofteffe
 Des fonges menfongers : puis en trop de babil
 Le fol fe manifeste, & fe monstre inutil.

Si tu promets, deuôt, de chaftement appendre
 Quelque vœu deuant Dieu, hafte-toy de luy rendre :

Car aux fols & menteurs Dieu son plaisir n'a mis.
 Rends-luy doncques les vœux que luy auras promis :
 Car mieux vaut ne vouër, & trop soudain promettre,
 Que faillir à son vœu. Garde-toy de permettre
 Que ta bouche en parlant fasse pecher ta chair,
 Et ne t'excuse point deuant l'Ange tres-cher
 Qui fonde tes penfers, & marque ton offense
 En tes propos legers, que soit par ignorance :
 Car Dieu, nostre secours & l'entretien commun,
 Se courrouce, irrité de babil importun.
 Bref de trop de langage, ainsi que de vains songes,
 Ne s'engendrent sinon vanitez & mensonges.

Crain donc, pauvre chetif, la main de ce grâd Dieu :
 Trembler sous sa fureur il nous faut en tout lieu,
 Et ranger nos desseins à sa grand' prouidence,
 Excusant le defaut de l'humaine impuissance.

Si tu vois d'aventure en ce grand Vniuers
 L'auarice des grands, & leurs maux descouuers,
 L'oppression du peuple, & au lieu de iustice
 Regner l'iniquité, la force & l'iniustice,
 Ne t'esbahis pourtant des sainctes volontez
 Du Seigneur, qui du Ciel marque les cruautez
 Des hommes d'icy bas, & d'en haut les regarde,
 Trop plus haut esleué que ceux qui sous sa garde
 Commandent sur la Terre : où n'y a rien plus feur
 Qu'auoir vn peu de bien, & le mettre en valeur,
 Auoir le champ fertile, dont la motte feconde
 Peut nourrir son feigneur du fruit dont elle abonde.
 Qui cet heur a conquis pour les siens & pour foy,
 Celuy vit plus content & plus heureux qu'vn Roy.

Quiconque aime l'argent, iamais ne rassasie
 Ses poulmons alterez de ceste frenaisie :
 Et qui veut amasser tousiours or dessus or,
 Iamais n'est iouissant du fruit de son thresor.

Quel bien tire celuy de ses terres fertiles,

Sinon voir de ses yeux cent bouches inutiles
Gourmander tout le sien? Car où font les Seigneurs
Riches & opulens, là font force mangeurs.

Le sommeil de celuy qui ses membres trauaille
Est doux & gracieux, soit qu'à son ventre il baille
Trop ou peu de viande : & l'or traistre en couleur
Defrobe le repos sans fin à son seigneur.

N'est-ce sous le Soleil vn autre mal estrange
De l'auoir superflu, qui plus souuent se change
Au peril de celuy qui en est possesseur,
Tout son or perissant és mains d'vn dispenſeur,
Qui le fond & l'employe en vn mauuais meſnage,
Pour luy ny pour les siens ne luy restant l'vsage
(Tant il est malheureux) d'vn seul morceau de pain
Pour courir sa misere, & pour tromper sa faim?

Comme il est forti nu du ventre de sa mere,
Tout ainsi s'en retourne en la masse premiere
Dont il estoit issu, sans que de son labeur
Remporte auecques soy tant soit peu de bonheur.
Mais n'est-ce vn grãd regret qu'il faut que l'homme forte
Ainsi qu'il est venu, sans que rien il emporte
Pour auoir trauaillé soupirant & viuant,
Et que tout son labeur s'enuole avec le vent :
Ores qu'il ait trainé les beaux iours de sa vie
Tous confits de rigueur, de colere & d'enuie?

Doncques ce que i'ay veu de bon sous le Soleil,
C'est de boire & manger, & iouir du traueil
Qu'on a pris en sa vie : estant la part meilleure
Qui nous reste en viuant, & en mourant demeure.
Aussi c'est don de Dieu de sçauoir bien iouir
Des graces qu'il nous donne, & viuant s'esjouir
Du fruit de nos labeurs, rire, manger & boire.
Celuy qui vit ainsi, viuant perd la memoire
Du malheur de son temps, de Dieu ayant cet heur
D'auoir tousiours lieſſe & plaisir en son cœur.

CHAPITRE VI.

La miserable vie du riche auaricieux : la
différence du sage & du fol.

AVTE malheur i'ay veu sur la Terre où nous
sommes,
Qui tourmente fans fin, & trauaille les
hommes :

C'est de cil à qui Dieu a departi du bien,
Gloire, faueur, richesse, à qui ne defaut rien
Des plaisirs que son ame & desire & pourpense,
Seulement luy defaut l'heureuse iouissance
Et bonne volonté d'en vouloir bien vsér :
Puis l'estranger en fin alteré d'épuifer
Le fonds & le thresor de cet infatiable,
En fera l'heritier, mal vrayment incroyable.

Quand l'homme de son tige auroit fait cent enfans,
Chargé son poil grison d'un fort grand nombre d'ans,
Sans auoir de son bien rendu sa vie heureuse,
Son corps n'estant pressé sous la lame poudreuse,
Gisant nu sans tombeau, ie dy que l'abortif
Est cent fois plus heureux que ce pauvre chetif
Qui naist en vanité & retourne en tenebres,
Son nom enseveli sous les cendres funebres :
Pource que l'abortif n'ayant veu de ses yeux
Ny senti la clairté du Soleil radieux,
Dort en plus doux repos que celuy qui le vice
A viuant embrassé de bruslante auarice,
Sans auoir faouuré de son bien tant soit peu.
Puis ne courent-ils pas tous deux en mesme lieu ?

Le labeur que préd l'homme est pour nourrir sa vie,
Et son ame pourtant n'est iamais assouuie.

Le riche n'a rien plus que cil qui doucement
Conduit ses actions, & qui modestement
Pauvre entre les vivans chemine & se comporte,
Vivotant du profit que sa main luy rapporte.

Mais le riche dira qu'il est plus doux à voir
Un thresor en espargne, & tout contant l'avoir,
Qu'esperer l'incertain, & d'esperance vaine
Se repaistre affamé, & vivre de sa peine.
Il s'abuse pourtant : car compter & peser
Un grand nombre d'escus, est la flamme attiser
De l'auare desir, qui brusle & qui entame
Le cœur jusques au vif, & jusqu'au fond de l'ame :
Ce qui n'est rien en tout que pure vanité
Et passion d'esprit. Ce qui est, a esté
Nommé de mesme nom, & deuant la naissance
L'homme tire du Ciel son nom & son essence,
Trop foible, contre Dieu ne pouant guerroyer,
Qui le peut d'un clin d'œil abatre & foudroyer.

La vanité prend cours en beaucoup de paroles,
Et se multipliant rend les choses friuoles.
Si tant de vanitez en ce monde ont le cours,
Qu'a l'homme de plaisir au plus beau de ses iours?
Mais sçait-il de quel bien durant sa pauvre vie
Il a plus de besoin, & de quel heur fuyue
Est la course à ses iours, trop vainement roulez?
Sçait-il ce qu'il luy faut en ses iours, escoulez
Et passez comme en l'air passe l'ombre legere?
Sçait-il ce qu'il doit estre, apres que sa paupiere
Sera close vne fois d'un dur & long sommeil,
Banni des beaux rayons du clair-voyant Soleil?

CHAPITRE VII.

Ne faut embrasser choses plus grandes que
la force ne peut porter.

MIEUX vaut la fuaue odeur de bonne renom-
mee
Que du plus doux parfum la fenteur em-
bafmee,

Et le iour de la mort est cent fois plus heureux
Que le iour où l'on naift sous vn air malheureux.

Trop meilleur est aller en la maison de larmes,
De foupirs, de fanglots, qu'en celle où font les charmes
Des douces voluptez, la dance & le feftin :
Car en l'vne, de l'homme est la derniere fin,
En l'autre, vn vain espoir de prolonger fa vie.

Plus doux est le chagrin & la melancolie
Que le ris desbordé : car le triste regard
D'vn vifage abaiffé rend l'esprit plus gaillard.
En la maison de pleur les bien fages resident,
En celle de plaisir les ignorans president.

Plus doux est le tancer du sage mille fois
Que le chanter du fol : car fon ris & fa vois
Bruit ainfi que le fon des espines mordantes
Craquât sous le chaudron dans les flammes trêblantes :
Ce qui est vanité. L'iniure & le dédain
Troublent la douce humeur du cerueau le plus fain,
Et font perdre le fens : le present faorable
Trompe & gaigne le cœur : cent fois plus defirable
Est la fin de nos iours que le commencement.

L'homme est trop plus heureux qui vit modeftemēt
Que l'orgueilleux hautain. Ne fois prompt à colere,
Qui fascheufe tousiours repose familiere
Dans le giron des fous. Ne dy point en ton cœur

Que de nos peres vieux le siecle fust meilleur
 Que celuy de present : c'est imprudence vaine
 Se plaindre de son temps : car c'est chose certaine
 Que les siecles passez, que nous crions heureux,
 Tout ainsi que le nostre ont esté malheureux.

Pendant que du Soleil la lumiere agreable
 Se découure à nos yeux, la vertu remarquable
 Du sage est mieux feante avec vn peu de bien,
 Qu'elle n'est à celuy qui mendiant n'a rien.
 Le secours de vertu, font les biens : la richesse
 Est le seul entretien & l'appuy de sagesse :
 Pour la faire paroistre il faut auoir de quoy.
 La sagesse pourtant a d'excellent en foy
 Qu'elle donne la vie à celuy qui la garde,
 Viuant apres la mort. En admirant regarde
 L'œuure de ce grand Dieu : redresser on ne peut
 Ce qu'a plié sa main, si puissant ne le veut.

Sois sage, de façon qu'en faisons opportune,
 Sous le vent gracieux de la bonne fortune,
 Ton œil soit preuoyant le temps d'aduersité,
 Que Dieu a fait compagne à la prosperité :
 Affaisonnant ainsi d'vn malheur necessaire
 Nostre heur empoisonné tousiours de son contraire,
 A fin qu'on ne trouuast hors luy rien de parfait,
 Et l'homme reconneust comme il est imparfait
 Pendant la vanité des beaux iours de sa vie.

I'ay remarqué le iuste accablé de l'enuie
 Perir en sa iustice, & i'ay veu le mechant
 Plus heureux que le bon, prosperer en pechant.

Pour viure heureusement, ne faut estre trop sage,
 Trop iuste, ny trop bon. Ne fay iamais outrage,
 N'autre folle entreprise, à fin qu'auant le temps
 Ne tranches, malheureux, le cours à tes beaux ans.

Doncques pour euitier les trauerfes du monde,
 Il faut craindre ce Dieu, ce grad Dieu qui nous fonde

Iufques au fond du cœur : car qui craint le Seigneur,
Heureux peut aifément euitier tout malheur.

Le fage eft plus puiffât que dix des plus grâds Princes,
Et des plus grands Seigneurs qui tiennét les Prouinces :
Mais on ne trouue point en ce terreftre lieu
Homme qui faffe bien, & qui n'offenfe Dieu.

Ne prefte point l'oreille aux bauars qui deuifent,
Et deftourne ton cœur des propos qui fe difent
Des hommes langagers, à fin de n'ouïr point
Mefme ton feruiteur, qui médfifant te poind :
Reconnoiffant en toy qu'en pareille impudence
As vfé quelquefois de mefme médfifance.

I'ay tenté tout cela, efpérant par le temps
La fageffe acquerir, mais trop loin de mes fens
Elle s'eft efgaree : auffi c'eft chofe vaine
De la penfer trouuer, car elle eft trop lointaine.

La Sapience en fin eft vn gouffre de mer,
Vn abyfme profond, qu'on ne fçauroit fonder :
I'ay tourné, i'ay viré pour la penfer conneftre,
Efpîé pour fçauoir & rechercher fon eftre,
Trouué l'inuention de fçauoir par labeur
Et le bien & le mal, la fottifé & l'erreur :
Mais en fin i'ay trouué & conneu dans mon ame
Que plus fiere & plus dure, & plus aigre eft la femme
Mille fois que la mort : fon cœur eft de laçons,
Ses yeux feruent d'appas, & fes mains d'hameçons.
Celuy feul pourra bien efchapper de fes rufes
Qui eft bon deuant Dieu, qui fes graces infufes
Depart comme il luy plaift : mais le pecheur (helas!)
Pipé de fes attraits fera pris en fes lacs.

Voyla que i'ay trouué en ce mondain empire,
Recherchant la raifon que mon ame defire,
Et qu'elle cherche encor, fans auoir eu cet heur
De la pouuoir trouuer, pour refoudre mon cœur.

I'ay retrouué fâs plus entre mille vn preud'homme,

Mais vne preude-femme onc ne trouué. En fomme
 Ie ſçay que Dieu a fait les hommes droits & bons,
 Mais ils ont recherché beaucoup d'inuentions,
 Beaucoup de vains difcours & raifons vrayfemblables,
 Dont ils fe font rendus eux-mefmes miferables.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut prendre garde aux paroles des Rois,
 obeir aux Princes & aux Magiftrats, viure
 ioyeuſement. Que les œuures de Dieu font
 incogneues aux hommes.

R IEN n'eſt à comparer aux paroles prophetes
 Du ſage qui connoiſt des choſes plus ſecretes
 La cauſe & la raiſon : la Sapience en fin
 Addoucift le viſage & le rend plus benin.

Mon fils, ſi tu me crois, ſongneux tu prendras garde
 Aux paroles du Roy, & pareſſeux ne tarde
 De rendre deuant Dieu ce qu'a promis ta foy.

Ne t'abſente, haſtif, des faueurs de ton Roy,
 Et ne retiens ton ame en actions mauuaiſes :
 Car il fait ce qu'il veut, & faut que tu luy plaiſes.

La parole du Roy s'anime de pouuoir
 Et de puissance armee, haute veut apparoir.
 Hé qui ſeroit celuy qui voudroit entreprendre
 Luy dire : Que fais-tu ? & qui l'oſaſt reprendre ?

Quiconque gardera les ſaints commandemens,
 Ne fera point de mal : le ſage ſçait le temps
 Qu'on puniſt les mechans. Ce qui ſe delibere
 A temps & iugement : mais grande eſt la miſere
 De l'homme qui n'a pas en viuant ce bonheur

De cognoître son mal, & prevoir son malheur,
Ignorant des raifons, & des chofes futures.

Mais dites, ie vous pry, par quels diuins augures
Peut-il, fage, prevoir les chofes aduenir?

Ainfi que l'on ne peut contraindre ou retenir
Le vent dedans la main, auffi l'homme fur terre
N'a pouuoir fur la mort : la mort eft vne guerre
Dont le plus grand guerrier ne peut eftre vainqueur :
La force fur la mort n'a pouuoir ny faueur.

I'ay conneu tout cela, & recherché les chofes
Qui font fous le Soleil fecretement enclofes :
Mais toufiours par le fort le foible eft oppreffé,
Le moindre par le grand toufiours eft offensé.

Puis i'ay veu les mechans iufqu'à la fepulture
Viure heureux & contens : & ceux qui en droiture
Et faintes volonte, & crainte du grand Dieu,
Auoyent, bons, cheminé, & hanté le faint lieu,
Defdaignez & moquez dedans la cité mefme
Où ils auoyent vefcu d'une iuflice extrême :
Or que foit vanité. Les iuges pareffeux
D'executer foudain le iugement de ceux
Qui font fouillez de crime, ou d'autre malefice,
Sont caufe de nos maux, à faute de iuflice :
Qui fait que les enfans des hommes ont le cœur
Plus prompt à faire mal, & plus duit au malheur.

Or fi la main de Dieu en grands honneurs auance
Et prolonge les ans du mechant qui l'offense,
En vices desbordé, fi fçay-ie bien pourtant
Qu'il fauuera celuy qui le va redoutant,
Et qui tremble, craintif, fous les traits de fa face.

Au pecheur, au mechant il denira fa grace,
Et comme ombre legere efcouleront fes iours
Tranchez & raccourcis au plus beau de leur cours :
Car il ne craint de Dieu la force espouuantable.

Vne autre vanité fur la terre habitable

Se fait de iour en iour : c'est qu'il aduient au bon
 Ce qui deuft aduenir au mechant pour guerdon,
 Et mefmes il efchet bien fouuent à l'iniufte,
 Mechant & reprouué, felon l'œuure du iufte :
 Ce que i'ay dit encor n'efte que vanité,
 Estimant deffus tout l'honnefte volupté.
 Car fous le Ciel vouité n'y a rien d'agreable
 Que boire & que manger ioyeuſement à table,
 Et fe donner plaifir : & cela pour le moins
 Reſte pour tout le fruit du labeur des humains,
 Qui traient ici bas la trame de leur vie
 Que Dieu, benin & doux, à tous a departie.

Plus cherchant i'ay trouué que l'homme curieux
 D'efte grand en ſçauoir, n'a repos en ſes yeux
 Soit de iour ſoit de nuit : & ſi ſçay dauantage
 Quant aux œuures de Dieu, mefme que le plus ſage
 N'en peut rendre raifon, ores que ſur ce point
 Il ſe trauaille en vain, & ne le trouue point.
 Et ſi de le ſçauoir il ſe vante, il ſ'abufe :
 Car Dieu ſeul qui le ſçait, aux hommes le refuſe.

CHAPITRE IX.

L'homme ne peut cognoiſtre par ſes œuures
 ſ'il eſt aimé de Dieu ou non. Meſmes acci-
 dens aux bons & aux meſchans, quant aux
 paſſions corporelles.

N'AY mis tout mon trauail pour ſainement
 apprendre
 Ces beaux ſecrets, à fin de vous les faire
 entendre :
 C'eſt que l'ame du iufte & du fol importun

Est en la main de Dieu, qui depart à chacun
 Les graces qu'il luy plaist, & ne sçait pourtât l'homme
 S'il est aimé ou non, ne connoissant en somme
 Ce qui prouient de Dieu, tant il est ignorant.

Le iuste & le mechant ensemble vont mourant,
 Courant l'accident mesme, & la mesme fortune :
 Egalemeut la mort à tous deux est commune,
 A cil qui sacrifie, & à celuy aussi
 Qui de sacrifier au Seigneur n'a souci :
 Le bon & le mechant, & le iureur infame
 Et cil qui de iurer a crainte dedans l'ame,
 Sont de condition & d'accident pareil.

Rien n'est franc de la mort : le pis sous le Soleil
 Est qu'il aduient à tous euenement semblable.
 Aussi l'homme est chargé de mal insupportable,
 Et n'a rien que malheur & trauail en son corps,
 Jusques à tant que mort il dorme entre les morts :
 Mais viuant il espere, & passe en esperance
 Le mort, banni d'espoir d'ameender son offense :
 Comme le Chien qui vit est plus fort en valeur
 Que n'est le Lyon mort. Les viuans pour le feur
 Sçauét bien qu'ils mourrôt, & les morts rien ne sçauent,
 Ignorans oubliez, puis les viuans les brauent
 Ne faisant plus cas d'eux : aussi tout leur honneur
 Est mort enseueli avecques leur labeur :
 Plus on ne parle d'eux, leurs beaux noms & leur gloire
 Sont en mesme tombeau avecques leur memoire.
 Ils sont priuez d'honneur & de tous biens démis,
 Priuez de sentiment, d'amis & d'ennemis,
 Et n'ont plus de partage en ce qui reste au monde :
 Car rien n'est pour les morts sous la machine ronde.

Tien-toy dôcques gaillard, en paix mange ton pain,
 Boy doucement ton vin, viuant ioyeux & fain :
 Car telle œuure est à Dieu agreable & parfaite.

Ta chemise soit blanche, & ta vesture nette

Quelque temps que ce foit, & ton cheueu retors
 Soit tousiours emmufqué & dedans & dehors
 De quelque doux parfum, & ioyeux t'accompagne
 De la femme que Dieu te donra pour compagne
 Pendant la vanité du plus beau de tes iours,
 Iours pleins de vanité trop haftez & trop courts :
 Eftant le vray loyer de la peine infinie
 Et labeur familier qui trauaille ta vie.

Ce qui te furuiendra pour eftre mis à fin,
 Trouuant l'occafion, fay-le foudain, à fin
 De n'attendre le temps d'vne courbe vieilliffe
 Qui te traîne au tombeau, où ne fe trouue adrefse,
 Sapience, industrie, art, mestier, ny fçauoir.

Recherchant, curieux, cela qui fe peut voir
 De beau fous le Soleil, i'ay connoiffance bonne
 Que le vifte coureur n'est cil à qui l'on donne
 La course pour courir, ny les meilleurs guerriers
 Ne font iamais choifis pour eftre cheualiers,
 Ny moins pour commander : i'ay veu mefme le fage
 Auoir faute de pain, & faute d'heritage,
 De faueur, de moyen : & les meilleurs esprits
 Moquez & dédaignez, & tenus à mefpris :
 Mais à tous le bonheur ou le malheur s'adonne
 Comme le cours du temps ou fortune l'ordonne.
 Car l'homme ne connoift l'heure de fon trefpas,
 Non plus que le poiffon qui cherchant fes appas
 Se prend à l'hameçon, ou la troupe legere
 Des oifeaux peinturez furpris à la pantiere :
 Ainfi furuient la mort doucement pas à pas,
 Qui, fine, nous furprend & nous mene au trefpas.

Sous le flambeau doré du Soleil venerable,
 I'ay veu vne autre chose & vraye & remarquable :
 Vne petite ville, & peu forte au dedans,
 De peu d'armes munie, & de bien peu de gens,
 Fut ceinte d'vn grand Roy, qui la bat, & l'affiege

D'un camp puissant & fort : il y dresse le siege,
 Employe son effort, dresse de toutes pars
 Des gabions flanquez de tours & de rempars.
 Se trouue en ceste ville vn pauvre homme, mais sage,
 Qui sauua la cité de sac & de pillage,
 Vn pauvre homme sans nom, sans moyen, inconnu,
 Et qui pour ses vertus n'estoit pas reconnu.

Doncques la Sapience, ores que mesprisee,
 Vaut trop mieux mille fois que force autorisee.
 La parole du sage & ses diuins propos
 Sont trop mieux entendus & en plus de repos,
 Que l'importun babil d'un Roy ou d'un fol Prince.

La sagesse vaut mieux pour l'heur d'une prouince
 Que le fer ny l'airain, coutelas ou pauois,
 Que morions grauez, ny lances, ny harnois :
 Toutesfois le mechant, qui le Seigneur offense,
 Est cause de grands maux par sa folle imprudence.

CHAPITRE X.

Peu de folie perd l'honneur & la renommee de
 l'homme. La difference du sage & du fol.
 Heureux le Royaume où commande vn Roy
 sage & craignant Dieu. Qu'il ne faut mesdire
 de son Prince.

COMME vn amas bruyant de mouches en-
 gluees
 Dans vn onguent confit de fenteurs em-
 musquees,
 Enyuré de parfum, gaste & corrompt l'odeur,
 Et fait comme vn crousteau de mauuaise fenteur

Sur la pafte gommeufe : ainfi peu de folie
 Faite fans y penfer vne fois en la vie,
 Gafte & perd de celuy le renom & l'odeur
 De fage aparauant qui remportoit l'honneur.

Le cœur de l'homme fage eft toufiours en fa deftre,
 Et le fol tient le fien toufiours en la feneftre :
 Et quelque part qu'il aille, il porte dans le fein
 L'arrogance, l'orgueil, l'enuie & le defdain,
 Et comme fi luy feul en ce monde eftoit fage,
 Se mocque de chacun, le dédaigne & l'outrage.

Or fi de commander il te vient quelque ardeur
 Qui te hauffe le vent & t'allume le cœur,
 Ne delaiſſe aifément la premiere entrepriſe,
 Ny le premier degré où ta place auois priſe :
 Car celuy qui retient en main ſes volontez,
 Euite bien fouuent beaucoup d'aduerſitez.

Puis vn malheur eft grand qui vient de l'infolence
 Du Prince mal nourri, & de fon imprudence :
 Les fous ont des honneurs les charges fur les bras,
 Et le fage eft affis au rang du peuple bas :
 Le valet eft monté fur vn cheual adeftre,
 Et bien fouuent à pié marche le pauvre maiftre.

Qui premier fait le piege, y tombe volontiers :
 Qui effarte & qui rompt les eſpineux halliers,
 La Couleuure le mord : qui les pierres remue,
 S'y bleſſe & s'y offeſe, & bien fouuent s'y tue :
 Qui fend à coups de coing, ou de hache, le bois,
 Deſſous le fer tranchant ſe coupe quelquefois :
 Si le fer eft mouſſu, le plus fort aura peine
 De le mettre en eſclats. La vertu fouueraine
 De la Sapience eft, ce qui eft malaiſé
 Le rendre promptement facile & bien aifé.

Celuy reſſemble en tout, qui meſdit de fon proche,
 Au Serpent recelé dans le creux d'une roche
 Qui mord coy fans ſiffler. Ce que le fage dit

A grace, mais le fol qui plaifante & mefdit,
Par le trop de babil des léures se deuore :
Car le commencement du parler qui se dore
Dans fa bouche n'est rien que folie, & la fin
Que pure frenaisie & dangereux venin.

Le bauard parle tant qu'on ne fçauroit apprendre
Vn mot de ce qu'il dit, ne se faifant entendre :
Tant s'en faut que de luy l'on puiſſe recueillir
Chose pour le futur. Qui le fait affoiblir
Et qui plus le transporte, est qu'il n'a l'industrie
De se rendre ciuil és beaux iours de fa vie.

Malheureux le país qui a vn ieune Roy,
Et où les Princes grands, & ceux qui ont de quoy
Mangent au poinct du iour. O terre bienheureuse
Où le Roy craignant Dieu, de race genereuse,
Commande au peuple bas, & les Princes en temps
Mangent à leur repas, & non pour paſſetemps,
Ny moins pour yurongner, ains pour la feule enuie
Qu'ils ont d'entretenir les forces de la vie.

Par pareſſe le toit & le mur se dément :
Par pareſſe la pluye, & la greſle, & le vent
Font breche à la maiſon, & tombe en decadence.

La viande, le vin, le banquet & la dance,
Le trop d'or & d'argent, l'excés, l'oïſiueté,
Plongent l'homme en erreur, appas de volupté.

Garde-toy de meſdire, & meſme en ta penſee,
De ton Roy fouuerain, ny de race auancee
En grandeur plus que toy, ou des Princes plus forts,
Meſme dedans la chambre où libre & feul tu dors :
Car les oyſeaux du ciel, s'autre ne le peut dire,
Rediront tes propos, s'il t'aduient d'en médire.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut departir de son bien aux pauvres,
remettre toutes choses en la prouidence de
Dieu.

Si tu iettois ton pain dans le coulant des
ondes,
Voire dedans le creux des mers les plus
profondes,

Departi par aumosne, assure-toy pourtant
Qu'en fin le trouueras multiplié d'autant.

Fay part à l'indigent des biens que la fortune
T'a departis, à fin qu'elle qui est commune
Egalement à tous, ne te moleste point
Du malheur familier qui les hommes estreint,
Et qui dessus leur chef pend tousiours ordinaire :
Car Dieu dedans le Ciel t'en garde le falair.

Quand l'air est plein d'humeur, aussi tost la respand
Sur la Terre, de soif qui beante l'attend.
Quelque part que le fruit tombe meur de la branche,
Soit deuers le midy, soit du vent qui s'espanche
Des Ourseaux Aquilons, hommes se trouueront
Pour appaifer leur faim qui le recueilleront.

Qui trop songneux regarde au vent, iamais semence
Ne fera qui profite : & qui sous l'inconstance
De l'air se veut regler, espiant les saisons,
Iamais ne iouyra de fertiles moissons.

Comme l'on ne sçait pas par quel moyen se lie
L'esprit avec le corps, s'altere & se meslie,
Ny comme de l'enfant & les nerfs & les os
Se reueftent de chair, estant au doux repos
Du ventre de la mere : ainsi n'as connoissance

De ce que Dieu conduit, fait, dispose & pourpense,
 Et si n'en peux sçavoir la cause ny l'effect,
 Tant ce qu'il brasse est grand, admirable & parfait.

Seme donc au matin, & tes mains estourdies
 Ne chomment sur le soir de paresse engourdies,
 Ne sçachant pas au vray si le grain du matin
 Letté sur le fillon, aura meilleure fin
 Que celui qui du soir sera semé sur terre.

Doux est voir la lumiere, & le Soleil qui erre
 Tout à l'entour de nous, & remarquer des yeux
 Les beaux rayons dorez de son feu precieux :
 Ce pendant s'il aduient qu'heureux tu puisses viure
 Quelque grand nombre d'ans, sain, gaillard & deliure
 De toute passion, te fouuienne du temps
 Des tenebreuses nuitcs, & des courtes des ans
 Qu'il faut que sans soleil & banni de lumiere
 Tu dormes en repos sous la noire fondriere :
 Car lors bien aduisé tu iugeras soudain
 Tout ce qui est au monde estre inutile & vain.

Doncques esiouy-toy pendant que la ieunesse
 Te rechauffe le sang, & de gente alaigresse
 Passe ton beau Printemps, enyurant de plaisir
 Ton cœur, & ne refuse à tes yeux de choisir
 Ce qu'ils auront à gré : mais aussi te fouuienne
 Que de tes actions, & que de l'œuvre tienne
 Il te faut rendre compte au Seigneur tout puissant.

Vy dispos & gaillard, loing de toy bannissant
 La colere & le vice, & iamais le mal-aïse
 Ne trauaille ta chair, mais vy tousiours à l'aïse
 En ta ieune faïson : car ce qui reste apres
 De meilleur de nos ans, va talonnant de pres
 La misere & la peur, qui ont pour compagnie
 La vanité qui fuit le fil de nostre vie.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut craindre & reconnoître Dieu dès la ieunesse, sans attendre les maux & incommoditez de la vieillesse. Description de l'homme vieil. Que la Sapience vient de Dieu, & non de l'estude.

DONCQVES souuienne-toy des graces du Seigneur,
Pendant que ta iouence est en sa prime fleur,

Auant que les douleurs d'une courbe vieillesse
Te chargent sur le dos vne morne paresse,
Lors que tu n'auras plus en viuant de plaisir,
Et les iours te feront regret & desplaisir :
Auant que du Soleil la lumiere doree
Se soit de tes yeux morts par les ans esgaree :
Auant que du grand Ciel les flambeaux radieux
Soyent voilez d'espeffeur, & le feu de tes yeux
Soit mort enseueli sous vn espais nuage :
Auant que la clairté de la Lune s'ombrage.
Ce qu'alors aduiendra quand les deux mains qui font
Gardes de la maison, foiblettes trembleront
Sans force & sans chaleur, & les foldats habiles
A soustenir le char se courberont debiles :
Quand, morte la chaleur, le languissant portier
De l'aliment commun bouchera le fentier :
Quand les deux espions qui font la fentinelle
Par deux petits caueaux de leur flamme iumelle,
Ne pourront plus rien voir, & les portes feront
Closes de la grand' rue, & plus ne chanteront

Les meules qu'à voix basse, & cassée, & altérée :
 Quand au cri de l'oiseau à la cresse pourpree
 L'homme s'esueillera, sans donner tant soit peu
 De repos à ses yeux, d'ans & de maux recreu :
 Quand muettes feront les filles chanteresses,
 Et chancelant de pied, & surpris de foiblesses,
 Il craindra de marcher, mal asseurant ses pas,
 Par les lieux raboteux, & par hauts & par bas,
 Toujours tremblât de peur, de frayeur & de crainte :
 Alors que l'amandier aura la teste peinte
 De blanchissantes fleurs, ayant foible la vois
 Comme le Sautereau enroué par les bois :
 Alors que l'appetit, & le ventre inhabile
 A cuire l'aliment, fera froid & debile,
 Signes certains & vrais qu'il nous faut desloger,
 Et qu'en autre contree il nous faut ramager,
 Compagnons de la nuit, de pleurs & de tenebres,
 Puis on fera le dueil & les pompes funebres.
 Avant le iour dernier que la chaîne d'argent
 Se rompe desfeichée, avant qu'entierement
 De ceste esguiere d'or la liqueur engraissee
 Coule de toutes parts, quand la cruche versee
 Se cassé à la fontaine, & la roue en esclas
 Tombe sur la cisterne, & le poudreux amas
 Retourne dans la Terre, & l'ame s'en retourne
 A Dieu, qui dans le Ciel à tout iamais sejourne.
 O vanité tres-vaine ! ô estrange malheur !
 Tout n'est que vanité, dist le sage Prescheur,
 Qui passant en sçavoir les sages de son âge,
 A voulu enseigner & laisser en partage
 La science aux humains, la faisant escouter
 Aux peuples ignorans pour mieux les inciter
 A l'engrauer dans l'ame, estant les ordonnances
 De ses graues discours & diuines sentences
 Comme clous afferez, ou pointes d'aiguillon :

Car les propos diuins de ceux qui ont le don
De sagesse & prudence, & leurs paroles saintes
S'impriment en nos cœurs, où viuement empraintes
Allument dedans nous la paresseuse humeur
Qui nous tient engourdis & nous glace le cœur :
Aussi c'est le vray don de Dieu pasteur vnique,
Qui pour en faire part benin leur communique.

Soy content de ce peu, car le trop long discours,
Mon fils, n'a point de fin & s'enfile tousiours :
Et bref, le trop escrire & la trop longue estude
Attraine avecques soy vne grand' feruitude
Pour trauailler le corps. Or tu sçais maintenant
Quelle est la fin de tout qui fous le firmament
En se mouuant soupire, & se brasse, & se trame.

Ayes donc du Seigneur la crainte dedans l'ame,
Garde de poinct en poinct ses saints commandemens :
Car c'est luy qui benist & prolonge nos ans,
Et qui vrayment heureux nous rend apres la vie.
Et ne pense iamais que ce qui se manie
Des hommes en secret, luy soit clos ou couuert :
Il voit tout, il sçait tout, tout luy est descouert,
Et le bien & le mal, mesme ce que l'on pense
Estre le plus caché, vient à sa connoissance.

ECLOGVES SACREES,

PRISES

DV CANTIQUE DES CANTIQUES

DE SALOMON.





A LA ROYNE. (1)

MADAME, n'ayant rien de plus propre, ny de mieux feant à vostre chaste & modeste grandeur, que ces petites chanfons pastorales que i'ay tirees du Cantique des Cantiques de Salomon, i'ay bien osé vous les presenter, & leur donner iour sous la faueur de vostre nom. Mais parce qu'en icelles ne se chante que d'amoureuses passions, & que par aduventure quelques vns les pourroyent interpreter à leur aduantage, & felon leur affection particuliere : à fin de ne tomber en ceste erreur, i'ay bien voulu les aduertir que c'est vn amour tout diuin & tout spirituel, par lequel on peut iuger l'heur, la felicité & le souuerain bien, qui prouient d'estre estroitte-

1. V. note de la page 43.

ment vni par viue & ardente amour avec l'Eglise & IESVS-CHRIST, figuré sous le nom de l'Espous, & l'Eglise sous le nom de l'Espouse : discourant ensemble humainement de la douceur de leurs baisers, de leurs chastes & parfaites amours, embrassemens, graces, & de leurs rares & immortelles beautez, comme vous pourrez voir plus aisément par les petits argumens que i'ay mis sur chacune Eclogue, où n'y a rien qui ne soit saint & diuin, & digne des chastes oreilles d'une grande Royne telle que vous estes : Vous suppliant tres-humblement,

MADAME,

Prendre plaisir à la lecture d'icelles, & les reconnoître d'aussi bon œil que de tres-humble & tres-obeissante volonté ie les vous presente.

A Paris, ce XII. d'Aoust M. D. LXXVI.

Vostre tres-humble & tres-obeissant
seruiteur & subiet

REMY BELLEAV.



ECLOGVES SACREES,

PRISES

DV CANTIQVE DES CANTIQUES

DE SALOMON.

ECLOGVE I.

L'Eglise diuinement esprise d'amour spirituel,
souhaite iouir de la presence de IESVS-CHRIST
son cher espous, desirant recueillir les souefues
odeurs des baisers de sa bouche : & pour le
fuyure, le prie d'estre enseignee & guidee de
sa parole sainte, à fin de ne fouruoyer de la
droite voye, & ne tomber en erreur.

L'ESPOVSE.

DONCQVES mon cher Espous, mon mignon,
ma chere ame,
En fin est de retour! Que sa bouche de
basme
Me donne promptement, pour ma flamme appaiser,
Le nectar enfucré d'vn amoureux baifer.

Ton amour est plus doux, & plus douce ta grace,
 Que le vin muscatel, encores qu'il surpasse
 Les plus souefues odeurs : & les baifers mignars
 Animez de soupirs, qu'en baifant tu depars,
 Mieux fleurans que le thym, que la rose espanie,
 Et tout l'air emmufqué des parfums d'Arabie.

Ton nom m'est auffi doux que l'odeur qui s'expand
 D'un vase de crystal plein de musc, qui se fend
 En pieces & morceaux, ou froissé d'une pierre,
 Ou par trop eschaufé, ou versé contre terre :
 Auffi doux que le basme, auffi doux que le miel
 Qui s'escoule espuré des grand' ruches du Ciel,
 Ou comme au renouveau le gracieux ramage
 Du roffignol tapy sous vn espais bocage :
 Cause que le troupeau des filles de Sion
 Va recherchant ta grace, & reclame ton nom. •

Sus donc, mon cher Espous, fus auât qu'on me tire
 Apres toy, que mon ame esperdûment soupire :
 Toft toft que l'on me monte en mon char azuré,
 Pour te fuiure au galop en ton palais doré :
 Sans toy ie ne puis rien, c'est ton œil qui me guide,
 Ton œil qui ma raison tient serue sous la bride.

Ce Prince entend ma voix, & dedans son ferrail
 Me conduit pour tromper mon amoureux trauail :
 Mes flammes appaifant de douces mignardifes,
 Flâmes aux chauds rayons de ses beaux yeux éprifes.

LES FILLES DE SION.

Nymphetes de Sion, nous nous esiouirons
 Maintenant à bon droit, & gayer chanterons
 Pour marque memorable, & pour la fouenance
 De vos chastes amours, l'heureuse iouissance :
 Amours, dont la douceur & l'honneur immortel
 Surpasse la liqueur du raifin muscatel.

L'ESPOVSE.

Je suis noire vrayment, vous le voyez, Filletes,
 De la sainte Cité citoyennes Nymphetes,
 Mais ce teint brun pourtant n'efface la beauté
 Qui reluist sur ma face en graue maïesté.
 Il ressemble en couleur aux tentes bafanees
 Du peuple Cedrean, aux toiles courtinees
 Des paillons tendus en l'ost de ce grand Roy,
 De ce grand Salomon, qu'il conduit apres foy.

Doncques ne me blasmez si ie suis trop brunete :
 Errant parmi les champs vagabonde & feulete,
 Le Soleil radieux de sa viue chaleur
 A changé mon beau teint & tanné ma couleur :
 De ses rayons plus chauds la face il m'a bruslee,
 Restant comme voyez toute noire & hallee.
 Les enfans de ma mere, animez contre moy,
 Me chasserent, jaloux de l'honneur que i'auoy :
 D'une vigne champestre me firent gardienne,
 Que pas ie ne gardé, ores qu'elle fust mienne.

Mais ie te pry, mon cœur, dy-moy en quels coustaux,
 Sous quels antres mouffus, & pres de quels ruisseaux,
 Repouffant de l'Efté les chaleurs alterees,
 Tu retire' à l'escart les troupes esgarees
 De ton petit bestail? & en quelles forests
 Broûtent sur le my-iour pour y prendre le frez?
 A fin qu'en te fuyuant feule ie ne fouruoye
 Errante par les bois : car ne tenant la voye,
 Courant deçà delà, ie pourrois arriuer
 Entre tes compagnons, seul te voulant trouuer.

L'ESPOVS.

Belle, dont la beauté feule fait que ie meure,
 Si tu ne fçais au vray le lieu de ma demeure,

Deffous quels antres frais, en quel bois, fur quels monts
 A la chaleur du iour repairent mes moutons,
 Marche, & de ce troupeau fuy la voye tracee,
 Il guidera tes pas où tire ta penfee,
 Il connoift le chemin : puis range tes cheureaux
 Pres l'ombrageux feiour des autres pafoureaux.

Que puis-ie comparer à tes graces, m'amie,
 Que le front affeuré de ma cheualerie,
 Ondoyant, flamboyant, marchant en escadron
 Entre les chars dorez de ce grand Pharaon?
 Le teint frais & douillet de ta face vermeille
 Rougiffit eftincelant fous deux pendans d'oreille,
 Tout ainfi que l'Aurore : & l'yuoire poli
 De ton col blanchiffant fe prefente anobli
 De perles, de rubis, & de pierres exquises
 Dans le fond d'vn carquan naiffuement affifés.

Je te donray encor vn autre riche attour,
 Qui fera pour iamais tefmoing de nostre amour :
 Deux bracelets d'or fin taillez en damafquaine,
 Vne chaifne, vn carquan, & de foye plus fine
 Vn tiffu marqueté de beaux gros boutons d'or
 Mis en œuure d'efpargne, & des bagues encor.

L'ESPOVSE.

Si toft que mon ami entre dedans fa couche,
 Et pour prendre vn baifer entre mes bras fe couche,
 Vn gracieux parfum part & coule de moy,
 Qui parfume le liêt, & la chambre, & mon Roy.
 Mon ami repofant entre mes mammelettes
 M'eft auffi odoreux que les branches tendrettes
 Et les rameaux couplez de myrrhe bien fleurant :
 Il refemble en douceur & parfum odorant
 Au raifin Cyprian, que la vigne mufcade
 Nourriffit fur le coupeau des montagnes d'Engade.

L'ESPOVS.

O diuine beauté, l'esmail de tes beaux yeux
Resemble aux yeux mignards des pigeons amoureux!

L'ESPOVSE.

Que ton visage est beau & plein de bonne grace!
Auance-toy, mon cœur, & vien choisir ta place
Pres de moy, mon fouci : nostre liçt est dressé
Sur le couffin mollet d'un amas entassé
De feuilles & de fleurs, de mouffe & de branchage,
Basté deffous le frais d'un verdissant boccage :
Que ce palais rustic ne te vienne à mespris,
Il est fait de cyprés, de cedre est le lambris,
De feuilles & de fleurs nostre chambre est paree,
De nos chastes amours la retraite asseüree.

ECLOGVE II.

L'Eglise se vante estre belle comme la fleur,
fraîsche comme la rose, tendre comme les lis
qui croissent au fond des vallees, desire ardem-
ment prendre son repos sous l'ombre des ailes
de IESVS-CHRIST son espous.

L'ESPOVSE.

E suis la ieune fleur qui belle par les champs
Croist l'esmail de la pree, & l'honneur du
Printemps,
Ou le lis tendre & mol aux feuilles argentees
Qui blanchist dans le fond des secretes vallees.

L'ESPOVS.

M'amour paroist ainſi fur celles de Cedron
 Excellente en beauté, que le ieune fleuron
 Au leuer du Soleil, ou la roſe pourprine
 Dans le fort eſpineux de la ronce aiglantine.

L'ESPOVSE.

Comme vn pommier enté entre les ſauuageons,
 Ainſi paroist mon Roy entre ſes compagnons.
 Hà que i'aime à dormir ſous le touffu branchage
 De cet arbre fecond, qui rend ſi doux ombrage!
 Hà que i'aime à gouſter de ſon fruit gracieux,
 A la bouche agreable & plaifant à mes yeux!
 Il me prend par la main, me conduit & me guide
 Doucement pas à pas au lieu frais & humide
 Où ſe garde le vin, puis me iette à l'entour
 De la bouche & des yeux le voile de l'Amour.
 Hé que diray-ie plus? ſouſtenez-moy, ie palme,
 Apportez-moy du vin pour rafraifchir mon ame,
 Et des pommes auffi, ie tombe en palmoifon,
 Fillettes, ie languis d'amoureuxſe poiſon :
 Las! ie meurs, ie tranſis, ſecourez (ie vous prie)
 Celle qui pour l'Amour abandonne ſa vie.
 Mais, mon Dieu! quel plaifir, quel rafraifchiſſement,
 Quand ſous mon chef laſſé il coule doucement
 La main gauche, & la dextre au deſſous de l'eſſelle,
 Pour plus fort embraffer ſon Eſpouſe fidelle.

L'ESPOVS.

Filles, ie vous ſupply par les ieunes Brocars,
 Par les Cerfs de ces bois, & par les Daims fuyars,
 Par le long poil frifé de mes Chéures barbues,
 Par les Fans mouchetez de ces foreſts chenues,

Ne faites point de bruit, & retenez la vois
 De vous & de vos Chiens, à fin que leurs abois
 Ne troublent le repos de celle qui ma vie
 Retient dedans ses yeux mollement endormie.

L'ESPOVSE.

L'enten de mon ami la parole & la vois,
 C'est luymesme, c'est luy, il brosse par les bois,
 Et bondist fautelant sur le haut des montagnes,
 Alaigre traufferant les pierreuses campagnes,
 Vifte comme vn Cheureuil, ou vn Fan marqueté
 De taches sur le dos, du Limier euenté.

C'est mon ami, c'est luy, il est en eschaugnette
 Derriere la paroy de nostre maifonnette,
 Il se cache, il se monstre à trauers du chaffis,
 Par les treillis barrez, par les fentes de l'huis,
 Tournoyant çà & là à fin que ie l'appelle.
 C'est luymesme, c'est luy, ie voy sa face belle,
 Il est triste & pensif, & n'ose se monstrier :
 Il se cache, & s'enfuit, & voudroit bien entrer.
 Mais i'enten qu'il m'appelle, hâ i'enten sa voix douce,
 Qui me presse d'aller où nostre amour le pousse.

L'ESPOVS.

Maistresse, leuez-vous, fus donc, hastez le pas,
 Ma colombe, mon cœur, mon miel, mon doux appas,
 Venez avecques moy, fuyuez-moy à la trace.
 L'Hyuer morne de froid, blanc de neige & de glace,
 S'est defrobé de nous, & l'Astre pluuieux
 Se plongeant a fait place au Printemps gracieux :
 La Terre, de couleurs & de fleurs bigarree,
 Descouure son beau sein & sa robe pourpree,
 Espandant ses threfors : c'est la belle faison
 Qu'il faut tailler la vigne, & laisser la maifon

Pour habiter les champs : defia la Tourterelle
 Dessus cet arbre sec redouble sa querelle :
 Defia sur le figuier la figue s'engrossist
 Pleine & gonfle de lait, & le vent s'adoucist :
 Les vignes sont en fleur, dont la fleurante haleine
 Embasme de parfum l'air, les monts & la plaine.
 Leue-toy donc, ma belle, auant, depesche-toy,
 Haste le pas, m'amour, & vien avecques moy,
 Ma colombe, mon cœur, vien sous ces pierres dures,
 Ou sous les flancs cauez de ces vieilles mafures :
 Montre-moy de ton sein le petit mont iumeau,
 Et le teint vermeillet de ton visage beau :
 Vien dessous ces degrez, & prompte fais entendre
 La douceur de ta voix à mon oreille tendre.
 Car ta voix est mignarde, & les attraits mignars
 De ta face, mon cœur, & plaifans tes regards.

L'ESPOVSE.

Prenez les Renardeaux, car leur dent venimeuse
 Ronge & perd du bourgeon l'esperance vineuse,
 Maintenant que la grappe en sa prime verneur
 Espand le doux parfum de sa gentille fleur.
 Mon Espous est tout mien, & ie suis toute sienne,
 Je sçay qu'il m'aime aussi, & que son ame est mienne :
 Il vist entre les fleurs, & paist ses ieunes ans
 De la tendre moisson des beaux lis blanchiffans.
 Retire-toy, mon cœur, ia la lumiere belle
 De Vesper au crin d'or, pour t'auancer t'appelle :
 Demain au plus matin que le iour renaissant,
 Des ombres de la nuit au voile brunissant
 Aura chassé l'horreur, & que l'Aube doree
 S'efueillant fortira de sa couche pourpree,
 Retourne ici, m'amour, viste comme vn Cheureuil,
 Que i'admire ta grace, & contente mon œil.

ECLOGVE III.

L'Eglise sous la figure de l'ame pechereffe,
estant pressée du sommeil d'ignorance, & som-
meillant és tenebres de peché, cherche IESVS-
CHRIST au hafard & danger de sa vie.

L'ESPOUSE.

LE sommeil doux & lent sous ses plumes
legeres
Tenoit les bords coufus de mes lasses pau-
pieres,

Je dormois en mon liçt, quand i'estens (mais en vain)
Pour trouver mon amy, & l'vne & l'autre main,
Pour retrouver celuy que mon ame desire,
Que mon ame poursuit, que mon ame soupire :
Je taste çà & là, mais las! ne trouuant point
Celuy qui de ses yeux trop viuement me poind,
Je me leue en surfaut, puis quand ie fus vestue
De mon manteau de nuict, errante par la rue
Je cours de toutes parts, & n'y eut ny canton,
Ny place, ny marché, qui n'entendist son nom.
Mais ayant tracassé par toute la contree,
Et ne trouuant celuy qui m'a si fort outree,
Je rencontre le guet : moy pleine de fureur,
Des gardes de la nuict n'ayant peur ny frayeur,
Armee de l'Amour, leur demande, hardie,
S'ils auoyent veu celuy qui commande à ma vie.

Passant outre, sans plus rien esperer, soudain
Trouue mon cher Espous, que ie pren par la main,
Et ne l'abandonnay iusqu'à tant que le veisse
Dedans le cabinet de ma chere nourrice,

Ma mere, & le retiens, mais presque maugré foy,
 Ou il feignoit, mauuais, de s'eschapper de moy,
 Pour toujours eschauffer le feu dans la fournaife
 De mes poulmons enflez, qui iamais ne s'appaise.

L'ESPOVS.

Le vous pry par les Daims qui courent sur ce mont,
 Par le troupeau ramé de branches sur le front,
 Fillettes de Sion, n'esueillez pas m'amie,
 Dedans son pauillon mollement endormie,
 Tenant les yeux fillez d'un gracieux fommeil,
 Laissez-la reposer iusques à son réueil.

LES FILLES DE SION.

Mais qui est celle-là qui court par le trauers
 De ces monts fourcilleux pour monter aux defers,
 Et d'ambre & de parfum foueuement embafmee :
 Ainsi que parmi l'air vn long trait de fumee
 Qui vague se respand, quand on verfe dedans
 Des branches de cyprés, du myrrhe, ou de l'encens,
 Ou le plus doux parfum, ou la plus fine poudre
 Pour emmusquer la peau, que l'on scauroit dissoudre ?

Or voicy l'appareil du riche pauillon
 Où pour se rafraischir ce grand Roy Salomon
 Va prendre son repos : il a fa garde armee
 De foixante foldats des plus forts d'Idumee,
 Aux armes bien adroits, bons & vaillans guerriers,
 Des bandes d'Israël les meilleurs cheualiers,
 Portant tous aux costez leurs tranchantes espees
 Encontre le danger des ieunes eschappees
 Qui furuiennent de nuit, tous faisant tour-à-tour
 Et la garde & le guet iusques au poinct du iour.

Or ce grand Salomon a fait vn edifice
 Magnifique, orgueilleux & de grand artifice,

Pour y faire la feste & celebrer l'Hymen :
 Les poutres, les cheurons sont des bois du Liban,
 Les colonnes d'argent artitement grauees,
 Sur vn plancher d'or fin richement esleuees :
 Le ciel est d'escarlata, où triomphe au milieu
 L'honneste Chasteté, honneur de ce beau lieu,
 Mise pour honorer sous ces tentes royales
 Des vierges de Sion les dances nuptiales.

Sus donc, troupeau sacré, fus, filles de Sion,
 Sortez & venez voir ce grand Roy Salomon,
 Que tant de maiesté & de grace enuironne :
 Venez voir sur son chef la royale couronne
 Que sa mere lui mist le iour qu'il espouza,
 Le iour qui de son cœur les flammes appaifa
 Sous les liens d'Amour, ce beau iour qui rassemble
 Tant de faueurs du Ciel, & de plaisirs ensemble.

ECLOGVE IIII.

En ceste Eclogue font naifusement descriptes
 les graces immortelles & beautez particulieres
 de l'Eglise sous vne infinité de comparaifons
 rustiques, mais admirables.

L'ESPOVS.

VE de rares beautez sur ta face, m'amie!
 M'amour, que tu es belle, & de grace ac-
 complie!
 Sous ton poil gredillé en menus crespillons
 Estincellent tes yeux comme ceux des Coulons,
 Et paroissent ainsi les tresses vagabondes

De tes cheueux retors, & repliez en ondes,
 Que la molle toifon de ce ieune troupeau,
 De ce troupeau barbu qui nourrist fur sa peau
 Le poil blanc & frisé d'ondoyantes crespines
 Sur les tapis herbus des croupes Galadines,
 Lors que fur le my-iour il cherche les forefts,
 Alteré de chaleur, pour y prendre le frez.
 L'yuoire blanchiffant de tes dents bien couplees,
 Ainfi que le troupeau des brebis despouillees
 De leur robe de laine, en reuenant du bain,
 Le poil blanc & poly des ondes du Iourdain,
 Qui fecondes toufiours portent d'vne ventree
 Deux petits aignelets à la peau bigarree,
 Sans qu'vne feulement d'entre elles ait le flanc
 Ou sterile ou brehain : ainfi font ranc à ranc
 Les deux rempars iumeaux de tes dents agenceses,
 D'vne egale blancheur iuftelement compaffees.
 Les deux bords rougiffans de tes léures, mon cœur,
 Semblent en polliceure & naïfue couleur
 A vn ruban tiffu de foye cramoifine,
 Vn peu large & groffet : ta parole diuine
 Plus douce que le miel fraiftement efpuré :
 Sous les flocons dorez de ton poil efgaré,
 Le vermeil delicat de tes ioués mignardes
 Se monftre tout ainfi que le teint des grenades,
 Rougiffant au milieu de la fente, où le grain
 Dans le pourpre fanguin fe monftre tout à plain.
 Ainfi que de la Tour iufqu'au ciel elleuee,
 Ourage de Daud, de tous coftez flanquee
 De baffions armez, pendent fur le dehors
 Les targues, les boucliers, despouilles des plus forts :
 Ainfi de ton beau col, comme vn nouveau trophée,
 Pend vne chaine d'or richement étoffée
 De perles, de rubis à l'efclat rougiffant,
 Ornement precieux de ton col blanchiffant,

Qui de couleur naïfue & de lueur brillante
 Esblouissent les yeux de la troupe beante
 Apres tant de beautez, qui de crainte & de peur
 Se reglace le fang, & rechauffe le cœur.

De ton fein releué l'enfleure aboutiffante
 D'une framboise tendre, à demi rougiffante,
 Est pareille en douceur aux petits Fans iumeaux
 Que la mere nourrist entre les fleurons beaux
 Des roses & des lis, tant est liffe & douillette
 La mollette rondeur de sa peau tendrelette.

Demain au plus matin que l'Aurore à son tour
 Aura de ses longs doigts entamé le beau iour,
 Et chassé l'ombre espais de la nuit sommeilleuse,
 J'iray dessus les monts, où l'escorce gommeuse
 Des hauts cyprés larmoye, & le myrrhe & l'encens,
 Qui parfume d'odeurs & les bois & les champs.

Or en toutes beautez m'amie est toute belle,
 Et sans tache & sans fard, & n'y a rien sur elle
 Qu'on puisse blafonner : car tout y est parfait,
 Et n'y a que reprendre en ce corps si bien fait.

Vien du mont du Liban, vien, ma chere compagne,
 Laisse ce lieu desert, laisse ceste montagne :
 Sur les coupeaux d'Hermon tost il vous faut venir
 Pour voir les hauts sommets d'Amane & de Senir :
 Ces lieux sont plus plaisans que ces forests desertes,
 De hauts pins chevelus & de buiffons couertes,
 Outre que les Lyons, les Pardes & les Ours,
 Pour se mettre en repos y repairent tousiours.

Ma Nymphette, ma sœur, vne amoureuse flame
 Qui sort de ce bel œil, m'a bruslé dedans l'ame
 Et desrobé le cœur : c'est cet œil amoureux,
 Cet œil gauche, ma sœur, qui me rend langoureux :
 C'est ce poil d'or frisé qui flottant se replie
 Autour de ce beau col, qui tient serue ma vie :
 C'est ce carquan brillant sur ton beau fein, ma sœur,

Qui m'altere le sang, & me fait playe au cœur.
 Ton haleine est plus douce, & plus douce ta face,
 Ton sein plus delicat, & plus douce ta grace,
 Mon Espouse, ma sœur, que le nectâr sucré,
 Mieux fleurant cent fois que le vin pressuré
 Du raisin muscatel : & l'odeur souefue & bonne
 Qui fort des menus plis de ta robe, mignonne,
 Plus douce mille fois que le parfum plus dous
 Qui se pourroit confire excellent dessus tous.
 Le miel frais espuré des ruchettes gaufrees
 Distile, faououreux, de tes léures sucreees :
 Sous ta langue mignarde, vn ruisseau doucelet
 S'escoule, gracieux, & de manne & de lait :
 La senteur du Liban n'est point si gracieuse,
 Ny plaisante à sentir, que l'odeur precieuse
 Et le parfum qui fort de ton accoustrement.

M'amie est vn iardin entouré proprement
 D'une enceinte fort haute : elle est la source viue
 Dont mesme les Bergers ne connoissent la riuë,
 Secrete, recelee, & dont le clair ruisseau
 Est enclos & sellé à la marque d'un feau.

Le verger de m'amie est de plantes exquisës,
 C'est vn vray paradis de pommes, de cerises,
 En tout temps florissant de tous arbres fruitiers,
 D'orangers, grenadiers, de canfre, de figuiers,
 D'aspic & de safran, de cyprés, de murtelle,
 De lauande, de thym, de basme & de canelle :
 Et bref de tous les bois qui moites de fueur,
 Distilent ou l'encens, ou quelque autre liqueur.

M'amie est du iardin la viue fontainette,
 Le puits de viue eau qui sourd argentelette
 A petits flots ondez des cymes du Liban.

Sus donc, laisse cet air, orage Borean,
 Ruine du Printemps & des fleurs tendrelettes :
 Vien, Soulerre au doux flair, & d'ailes plus mollettes

Au mignard euentail fous vn soufflé benin
 Euenta promptement les fleurs de mon iardin,
 A fin que son parfum & son odeur gentile
 Sur moy son cher Espous de toutes parts distille.

L'ESPOVSE.

Si de mon iardinet la fleur & le fruit dous
 Te plaist comme tu dis, descen, mon cher Espous,
 Vien manger de son fruit, qui meurissant se panche,
 Et ia prest à cueillir iaunist dessus la branche.

 ECLOGVE V.

IESVS-CHRIST vient au secours de son Eglise,
 inuitant toute ame fidelle à l'aimer & s'eny-
 urer de sa parole, à fin de tenir la porte
 ouuerte & tousiours preste à le receuoir, quand
 il nous fera la grace de s'y presenter.

L'ESPOVS.

 R ie suis descendu à ta voix douce & lente
 Dedans ton iardinet, ma sœur, ma chere
 amante,
 Où i'ay fait la moisson des fleurantes odeurs
 De myrrhe, de cyprés & de mille senteurs :
 Où i'ay mangé, friant, la gaufre canelee
 Où se confist le miel, & se caille en gelee :
 Où i'ay pris, bienheureux, & beu à mon souhait
 Le vin plus delicat, & la crespme & le lait.
 Doncques, mes chers amis, mangez, ie vous supplie,

Et beuez la liqueur, qui les foucis deslie,
De ce vin muscatel : fus donc, enyurez-vous,
Cueillez de ce iardin le fruit plaifant & dous.

L'ESPOVSE.

Le fommeil pareffeux tient ma paupiere clofe,
Et mon corps trauaillé fous fes ailes repofe :
Mais las ! pour mon ami, & pour l'Amour vainqueur,
Sans trefue & fans repos toufiours veille mon cueur.
l'enten de mon ami la voix prompte & accorte,
Il m'appelle, il me huche, & frappe à noftre porte.

L'ESPOVS.

Ouure-moy toft, mon œil, mon Espoufe, ma fœur,
Ma chere ame, mon tout, ma grace, ma douceur,
Ouure à ton cher Espous : ma perruque arrofée,
Pour te chercher la nuit, eft moitte de rofee,
Ie fuis tout trapercé : m'amie, auance-toy,
Sus leue-toy, m'amour, fus, m'amour, ouure-moy.

L'ESPOVSE.

Comment puis-ie, mon cœur, honorer ta venue ?
Comment te puis-ie ouurir ? hé ie fuis toute nue !
l'ay les piez blancs & nets, ie les ay faiçt lauer
Ce foir en me couchant, & s'il me faut leuer
Ie les pourray fouiller : hé ie fuis au liçt ores,
Comment me veftiray-ie vne autre fois encores ?

Pendant que ie pareffe, il auance foudain
Par la fente de l'huis fa belle & blanche main :
A ce bruit doux & lent, tout promptement ie meure
Si mon cœur ne tressaut, & fi ie ne demeure
Presque toute esperdue, vne froide fueur
Coule dedans mes os, toute tremblant de peur.

Estant en ce friffon, & presque demi-morte,
 Je me leue soudain, à fin d'ouvir la porte
 A mon loyal Espous : lors du myrrhe plus dous
 Distilèrent mes doigts, qui dessus les verrous
 Et dedans le ressort de la ferrure coule,
 Qui fait que dans le gond plus aisément se roule.
 Bref i'ouure à mon ami, mais le pensant trouver
 Je ne le trouue point : puis en l'oyant parler
 Ainsi qu'il passoit outre, & se mettoit en fuite
 Pour eschapper de moy, ma pauvre ame despote
 Et noire de courroux se distile & se fond.

Courant ie le pourfuy d'un pié leger & prompt,
 Par toute la cité ie le cherche & l'appelle :
 Venez à moy, mon cœur, & ne fuyez pas celle
 Qui vous cherche & vous fuit, & qui vous aime mieux
 Mille fois que sa vie, & cent fois que ses yeux.
 Mais il ne répond point, & fait la sourde oreille
 A celle qui n'eut onc en amour sa pareille.
 Le guet qui pour la nuit fait garde sur les murs
 Me rencontre baignee & de pluye & de pleurs :
 Il me meurdrift de coups, il me frappe & m'outrage,
 M'oste le crespe noir qui couuroit mon visage.

Nymphes, le feur appuy & l'unique secours,
 L'enseigne & le guidon de mes chastes amours,
 Si de mon cher Espous sçavez quelque nouvelle,
 Secourez, ie vous pry, son Espouse fidelle,
 Et m'enseigniez au vray le canton & la part
 Où il s'est retiré pour se mettre à l'escart :
 Car ie languis d'amour, nourrissant pour sa flame
 La glace sur le front, & le feu dedans l'ame.

LES FILLES DE SION.

Mais qu'a plus ton ami, ô belle entre cent mille,
 Ou de rare, ou de beau, ou grace plus gentille

Que les autres amans? A-t-il plus de beauté,
 Plus de perfections, ou plus de maïesté,
 Pour adiurer ainfi toutes les troupes belles
 Des filles de Sion, tes compagnes fidelles?

L'ESPOVSE.

Le teint de mon ami est blanc, frais & douillet,
 Delicat, tendre & mol, vn petit vermeillet,
 Choisi entre cent mille, & vaillant & honnefte :
 Il porte enrichi d'or & le front & la teste,
 Il a les cheueux tors, recréspez, longs & beaux,
 Noircis de la couleur que portent les Corbeaux.

Ses yeux sont tout ainfi que ceux des Colombelles
 Sur le Printemps nouueau, quand sur les riues belles
 Du coulant argent de quelque ruiffet
 Ils vont faifant l'amour & se lauent de laiçt.

Vn petit crespé noir en se frifant cotonne
 Autour de son menton, & fait vne couronne
 A l'vne & l'autre ioue, aboutiffant ainfi
 Que les bords d'vn iardin sursemé de fouci,
 De thym, de mariolaine, & de fleurs embasmees
 De main industrieuse artiffement semees,
 Dont l'amas bigarré d'vne moisson de fleurs
 Va parfumant nostre air de leurs fouefues odeurs.

Le coral foupirant de ses leures mollettes,
 Ainfi que le bouton des roses vermeillettes
 A l'œil à demi-clos, qui s'entr'ouure au matin,
 Le fouris de l'Aurore & l'honneur du iardin,
 Ou le lis espani, dont la fueille embasmee
 Va distilant le myrrhe en sa bouche fucree.

Ses beaux doigts delicats, potelez, ronds & longs,
 De pierres de valeur en cent & cent façons
 Affises en or fin sur la molle iointure
 Se monstrent à mes yeux, chef-d'œuure de Nature.

Son ventre est aussi blanc que l'yvoire poli,
 Marqué sur le milieu d'un saphir embelli,
 Douillet & potelé : ses grèves compassées
 Comme de marbre blanc deux colonnes dressées,
 Et mises proprement sur une base d'or :
 Sa façon gracieuse, & son regard encor,
 Son port, sa maïesté, sa taille haute & droite
 Apparoît dessus tous de grace aussi parfaite
 Que le tronc haut & droit d'un cedre verdissant,
 Qui sur le mont Liban va le chef herissant.
 Sa bouche & son palais ne parlent rien que roses,
 Ne soupirent que lis & fleurettes écloses :
 Bref il est tout parfait, & n'y a rien en luy
 Qu'on puisse désirer, tant il est accompli.
 Aussi c'est mon Espous, mon cœur, ma chere vie,
 Mon mignon, mon desir, qui m'a l'ame rauie :
 C'est mon ami, c'est luy, fillettes de Sion,
 Bien vous le connoissez & sçavez bien son nom.

LES FILLES DE SION.

Mais où s'est-il perdu, ô belle entre les belles ?
 Dy-nous en quel destour, ou en quelles ruelles
 Il s'est si promptement derobé de tes yeux,
 Où il s'est escarté, quelle part, en quels lieux :
 Nous irons avec toy, te ferons compagnie,
 Pour chercher l'amoureux qui se perd de s'amie.

ECLOGVE VI.

IESVS-CHRIST descend vne autre fois au iardin
odoriferant de son Eglise, se paist du gra-
cieux parfum de sa parole: puis estant assureé
de son amour, fait vne naifue description de
ses beautez.

L'ESPOVSE.

NYMPHES, mon cher Espous est entré ce
matin
Au petit poinct du iour feulet en mon
iardin,

Non, ne le cherchez plus, il vient cueillir les roses
Dans ce parc emailé de mille fleurs écloses,
Dans ce iardin fleuri, qui d'un air souef & dous
Nous parfume, odoreux, & nous embafme tous:
A fin qu'en ce verger plaifant & delectable
Il se paiffe à fouhait de ce fruit desirable,
Et pille, bienheureux, de ses beaux doigts polis
L'odorante moisson des roses & des lis.

Je suis sienne, il est mien, & d'une mesme flame
Doucement dedans nous brusle l'une & l'autre ame:
Il se paist, amoureux, de la ieune blancheur
Des beaux lis surfemez d'une souefue douceur.

L'ESPOVS.

M'amie a plus de grace en son port venerable
Que Thirse la gentille: elle est plus honorable,
Et porte sur le front trop plus de maiesté
Que n'eut onc de Sion la superbe cité:
Elle a dedans ses yeux vne force animee,

Telle que la fureur d'une vaillante armee
 Qui marche rang à rang en escadrons quarrez,
 Enseigne desployee, & foldats bien parez.

Hà ie brusle d'amour! hà ie brusle, ma belle!
 Destourne tes beaux yeux, qui font que ie chancelle
 Esblouy de leur grace & de leur viue ardeur,
 Tant me rendent honteux, & m'abaissent le cueur.

Ton cheueu crespé & long en tresses blondissantes
 Resemble au poil frisé de ces Chéures paissantes
 Ensemble d'un beau rang sur le mont Galadin :
 L'uyoire de tes dens, à ce troupeau benin
 Qui marche flanc à flanc, quand reuenant de l'onde
 Il porte la toison nette, polie & blonde,
 Ayant de fans iumeaux tousiours le ventre plein,
 Sans que iamais il foit ou sterile ou brehain.

Sous les flots annelets de ta blonde crespine
 S'entreuoit sur ta face vne couleur pourprine,
 Ainsy qu'une grenade au premier temps nouueau
 Porte un blanc destrampé de rouge sur la peau.

L'ay dedans mon ferrail quatre vingts Concubines,
 En leur ieunesse tendre & belles & poupines,
 Et des Roynes soixante en leur premiere fleur,
 Belles comme le iour : i'ay des filles d'honneur
 Un nombre non fini : mais ma sœur toute belle
 Est la perfection, l'unique colombelle,
 La grace de sa mere, & le chois plus parfait
 De celle dans le bers qui luy donna le lait.
 Les filles de Sion ont veu mon amoureuse,
 Les Roynes l'ont prisee & ditte bien-heureuse,
 Les femmes l'ont vantee, & luy faisant honneur
 Toutes ensemblément ont loué sa grandeur.

LES FILLES DE SION.

Mais dites ie vous pry, dites-nous qui est celle
 Qui paroist à nos yeux, & se monstre aussi belle

Que l'Aurore qui fort de ses rideaux pourprez
 Pour allumer le iour de ses rayons dorez ?
 Aussi belle en son teint que la chaste courriere
 Qui court au grand galop par la noire carriere ?
 Exquise en ses beautez & en son teint vermeil
 Autant qu'au plus beau iour les rayons du Soleil ?
 Graue en sa maiesté, en port & en parolles,
 Ainsi qu'un escadron fourny de banderolles,
 D'enseignes, de guidons & de foldats guerriers,
 La gloire de l'armee & le pris des lauriers ?

L'ESPOVSE.

Or ie suis descendue en ce lieu de plaifance,
 Au iardin amoureux, pour voir la ieune enfance
 Des boutons auancez, & voir si le bourgeon
 Auoit laissé sa bourre & ietté son cotton :
 Pour voir si le reiet de la vigne mollette
 Pouffoit sa belle fleur, si la branche tendrette
 Des ieunes grenadiers florifloit boutonné
 Pres ce ruisseau, de fleurs & d'herbe couronné.
 Mais voulant approcher, vne voix redoublée
 Comme de mon ami, m'appellant m'a troublee
 Et rompu mon deffein : lors ie double le pas
 Pour retrouver celuy qui de ses doux appas
 A mon ame charmee, & pleine d'alaigresse
 Le cours deçà delà d'aussi prompte viffesse
 Que les coches dorez de roué & de limon
 Du Roy Aminadab, roulent sur le sablon.

L'ESPOVS.

Retourne Sulamithe, & me monstre ta face,
 Que ie contemple, heureux, & tes yeux & ta grace.

LES FILLES DE SION.

Es yeux de Sulamith' que verrez-vous finon
 La guerriere fureur, comme d'un bataillon
 Ondoyant tout ainfi qu'une troupe assemblee
 Qui trepigne en dançant d'une douce meslee?

ECLOGVE VII.

En ceste Eclogue est vne autre description des
 particulieres beautez de l'Eglise, enrichies
 de comparaifons rares & diuinement appro-
 priees aux perfections d'icelle.

L'ESPOVS.

NOBLE & gente Princeffe, & de beauté diuine,
 Que ton alleure est graue & ta chauffe
 poupine
 Affife proprement dedans ton escarpin,
 A l'endroit du genoil où la cuiffe prend fin!
 La iointure est si iuste, & si bien emboitee,
 Qu'on diroit proprement estre vne œuure taillee
 De quelque grand ouurier, tant elle est au mouuoir
 Et mignarde, & gentille, & gracieuse à voir.
 Ton nombril delicat, qui fert comme d'un centre
 Sur vn arc arrondi, marque de ce beau ventre,
 Resemble à la rondeur d'un vase fait au tour,
 Tousiours plein de parfum & de fleurs à l'entour.

Ton ventre potelé, douillet, graffet, ressemble
 Au monceau de fourment en rondeur mis ensemble,
 Remparé tout autour de beaux lis blanchiffans,
 Qui couronnent ce rond haussé entre deux flancs.

Le petit mont iumeau de tes deux mammelettes
 Semblent deux petits Fans, qui parmi les fleurettes
 Folâtrent à l'enuy. L'yuoire blanc & mol
 Qui flotte à menus plis par dessus ton beau col,
 Est semblable à la tour en rondeur esleuee,
 Toute d'yuoire blanc richement acheuee.

De tes yeux languiffans le clair & doux rayon
 Resemble au beau crystal des fontaines d'Hesbon,
 Qui vont lechant, mouillant la porte plus secrete
 Des murs de Bathrabin d'une onde argentelette.

Le profil de ton nez est semblable à la tour
 Assise au mont Liban, qui découure à l'entour
 La ville de Damas & les champs de Syrie.

Ton chef paroist ainsi que la cyme florie
 D'oliuiers palliffans du grand mont Carmelin.

Comme les bords frangez d'un bord escarlatin
 Ton poil est recrespé en tresses vagabondes,
 Ondoyant tout ainsi que le coulant des ondes,
 Qui court par les replis de ses canaux retors.

M'amie est toute belle & dedans & dehors :
 Ce ne sont que plaisirs, ce ne sont que blandices,
 Qu'amitié, que douceur, que beauté, que delices.
 Sa taille haute & droite est comme vn grand palmier
 Sur la forest branchue haut esleué dans l'air :
 Ses tetins pommelez d'une enfleure iumelle
 Sont douillets tout ainsi qu'une grape nouvelle :
 La bonne odeur qui part de tes léures, mon cœur,
 Aussi douce à sentir que la plaisante odeur
 Et le flair doucereux que rend la pomme franche
 Sans feuilles iaunissant meure dessus la branche.
 Le nectar fauoureux qui coule de ta vois

Est comme la liqueur de ce bon vin Gregeois,
Que l'on donne à l'ami, & qui la léure tarde
Et pesante des vieux rend souple & babillarde.

L'ESPOUSE.

Je fuis à mon ami, & mon ami est mien :
Son plaisir est le mien, & le mien est le sien.
Sus d'oc mon cher Espous, fortons, il n'est que d'estre
Eflongné de la ville en quelque lieu champêtre :
Demeurons au village, & nous leuons matin
Pour mieux prendre le frais : entrons dans le iardin
Pour voir si le bourgeon de la vigne tendrette
Auance d'espanir sa petite fleurette,
Comme le grenadier, & voir en ce temps beau
De la terre & des bois l'enfantement nouveau.
Là de mille baisers ie fouleray ton ame,
Là ie te donneray, prodigue de ma flame,
De mon sein blanchissant l'un & l'autre tetin,
Et l'honneur florissant de mon petit iardin :
Là ie te donneray & fleurs & fruits encore.

Defia deuant nostre huis florist la mandragore,
Et respand ses odeurs sous les tiedes soupirs
Et le doux euentail des ailes des Zephyrs.
J'ay des pommes aussi, & vieilles & nouvelles,
Que ie garde pour toy, jaunes, grosses & belles :
Si ce present au moins, comme de petit pris,
Mon cœur, mon cher Espous, ne te vient à mespris.

ECLOGVE VIII.

En ceste Eclogue l'Eglise desire IESVS-CHRIST
estre comme son ieune frere, à fin qu'avecques
plus de liberté elle puisse estre instruite de
sa parolle.

L'ESPOVSE.

EVSSSES-TV, mon Espous, comme mon petit frere,
Suçant dans le giron le tetin de ma mere,
A fin que plus souuent pour ma flamme
appaier,

Je puisse deuant tous librement te baiser,
Pour n'estre blasonnee, & qu'une belle excuse
Tint nostre feu couuert sous vne douce ruse :
Lors tu viendrois content & libre en la maison
De ma mere, enseigner ma premiere faison
Des graces que la vierge en sa ieunesse tendre
Doit suyure bien apprise, & chastement apprendre.
Là de ce vin confit tu beurois, amoureux,
Et de mon grenadier le furmouft faououreux :
Là sous mon chef lassé souuent ta main fenestre
Douce se glisseroit, m'embrassant de la destre.

L'ESPOVS.

Ce pendant que m'amie est en son doux repos,
Et que pour mieux le prendre elle tient les yeux clos,
Filles, ie vous supply que point on ne l'efueille
Du sommeil doux & lent, iusqu'à tant qu'elle vueille.

LES FILLES DE SION.

Mais qui est celle-là sous ces ombrages verts,
Pleine de doux parfum, qui monte des deserts
Dessus son cher Espous mollement appuyee?

L'ESPOVS.

C'est deffous ce pommier que ie t'ay réueillée,
 Deffous l'ombre duquel ta mere te conceut
 Et accoucha de toy : pommier gentil, qui fut
 Le fidele tefmoin de nos flammes secretes,
 Et des baiſers mignards de nos léures mollettes.

Graue-moy dans ton cœur comme vn image beau
 Mignonnement taillé dans le fond d'vn anneau,
 Ou le braffelet d'or qui ton bras enuironne :
 Car ainſi que la mort, l'Amour entiere & bonne
 A la main dure & forte, & fur nous a pouuoir,
 Des hommes le vainqueur. Comme vn ſepulchre noir
 Qui nous embarque tous, dure eſt la ialouſie :
 C'eſt vn braſier ardent, c'eſt vn feu qui prend vie,
 Et s'amorce & s'allume, & s'accroift peu à peu.
 L'eau ne ſçauroit eſteindre ou amortir ce feu :
 Les grands flots de la mer, ny les eaux des riuieres
 Ne le pourroyent noyer, tant font fortes & fieres
 Les flammes de l'Amour : l'Amour ne cede à rien.
 Si quelqu'vn me donnoit ſa cheuance & ſon bien,
 Il n'auroit pas de moy l'amour que ie ſoupire :
 L'aurois meſme à deſdain le ſceptre d'vn empire.

L'ESPOVSE.

Nous auons vne ſœur petite & ieune d'ans,
 Qui ne découure encor la fleur de ſon printemps,
 N'ayant point de tetin, mais ieune, tendre & belle :
 Lors que viendra le iour qu'on tiendra propos d'elle
 Pour luy dōner Eſpous, qu'en ferons-nous, ma ſœur ?

LES FILLES.

Si c'eſt vn mur d'airain, ferme, fort & bien ſeur,
 Vn beau palais d'argent edifrons ſur elle :
 Et ſi c'eſt vn portail, d'vne planche immortelle
 De cedre bien choiſi, nous la fortifrons.

L'ESPOVSE.

Je fuis le mur d'airain, mes tetins beaux & ronds
Comme petites tours : auffi dans la lumiere
De ses yeux languiffans ie fuis l'auant-courriere,
Et celle qui au monde a retrouué la paix.

Ce grand Roy Salomon est feigneur pour iamais
Dedans Bathalamon d'une vigne tres-belle
Qu'il a baillee en garde, & chacun doit pour elle
Mille pieces d'argent à payer chacun an.

L'ESPOVS.

La vigne est toute à moy, & mon œil gardien
Toufiours veille fur elle & l'a prise en fa charge :
L'y commande toufiours, & l'ay deffous ma targe.

LES FILLES.

Auffi pour le raifin tu reçois tous les ans
Mille pieces d'argent, & les gardes deux cents.

L'ESPOVS.

Belle, de ce verger gardienne fidelle,
Par les fons redoublez de ta voix immortelle
Tu as derobé l'ame à ce peuple voisin :
Fay donc que ie l'entende, & que ce beau iardin,
Ces plaines & ces monts, & ce touffu bocage
Ne s'anime finon de ce plaifant ramage.

L'ESPOVSE.

Fuy toft, mon bien aimé, d'un pié prompt & leger,
Auffi vifte qu'un Daim ou un Fan bocager,
Broffant, fuyant, courant, par ces forefts ramees
De cedre & de cyprés aux gommés embafmees.

LES
APPARENCES CELESTES
D'ARAT.





LES
 APPARENCES CELESTES
 D'ARAT,
 POETE GREC. (1)

PAR le grand Iupiter il nous faut commencer :
 Jamais sans estre dit ne le devons laisser,
 Nous hommes d'icy bas. La grande & large
 plaine

De l'ecumeuse mer de Iupiter est pleine,
 Les cours & les marchez de Iupiter sont pleins,
 Les chemins & les ports, & nous pauvres humains
 Toufours auons besoing du secours de sa grace
 Quelque part que foyons, car nous sommes sa race.

1. Sauf quelques fragments insérés dans la seconde Journée de la Bergerie (Voir t. II, p. 249 et suiv.), la traduction des *Apparences* d'Aratus n'a point été imprimée du temps de Belleau; elle fut trouvée après sa mort parmi ses papiers, à peine revue et encore incomplète, et publiée pour la première fois dans l'édition posthume de 1585. Le poème d'Aratus, fort en honneur dans l'antiquité, avait été traduit déjà par Cicéron, puis par Avienus, poète latin du Bas-Empire.

Il est doux & benin : c'est luy qui prend le soing
 Aux hommes de monstrier ce qui leur est besoing.
 C'est Iupiter, c'est luy qui réueille & radresse
 Les peuples au trauail languissans de paresse,
 D'vn froid morne engourdis, leur faisant souuenir
 Qu'il faut en trauillant nourrir & soustenir
 Ceste mortelle vie, & que la nourriture
 Est le seul entretien de l'humaine nature.
 C'est ce grand Iupiter qui la course des ans
 Retranche par saisons, & remarque les temps
 Pour accoupler ses bœufs, casser la motte oisïue
 A grands coups de hoyau, clorre de haye viuue
 Et dechauffer l'entour des petits arbriffeaux,
 Et quand il faut semer. Par luy les astres beaux
 Sont fichez dans le Ciel de si iuste ordonnance,
 Qu'ils donnent des saisons certaine cognoissance.

Puis songneux ordonna que les flambeaux espars
 Des estoiles du Ciel de l'an fissent les pars,
 Qui monstrent aux humains les saisons annuelles,
 A fin que tout renaisse en suites eternelles,
 Fermement assurez sans iamais varier :
 Et pource on le reuerse & premier & dernier.

Pere, merueille grande, exauce ma priere,
 Grand secours aux humains : toy la race premiere,
 Pere, ie te saluë : & vous saluë aussi,
 O Muses, vous priant de prendre le souci
 D'accompagner mes vers, & de finir l'emprise
 Que sans vostre faueur iamais ie n'eusse prise :
 Et douces permettez, ne refusant mes vœux,
 Que ie puisse chanter les estoiles des Cieux.

Or la plus grande part des estoiles luisantes
 Se traient dans le Ciel de toutes parts roulantes,
 Et par diuers sentiers se tournent tous les iours,
 D'vn mouuoir eternel continuant leur cours :
 Mais l'effieu ne se bouge, & iamais ne se tourne,

Ains ferrément fiché en mesme poinct feiourne,
 Et sans point se mouvoir ny locher tant soit peu,
 Mouuant tout, il demeure immobile en son lieu,
 Tenant de tous costez en rondeur amassée
 La Terre également au milieu balancee.
 Le Ciel autour de luy porte les astres beaux,
 Et les tire avec foy : deux polaires flambeaux
 De l'une & l'autre part luy font borne & limite :
 L'un iamais ne se voit, & l'autre à l'opposite
 Directement assis du costé Borean,
 Se voit haut esleué par dessus l'Ocean.

LES OVRSES.

Tout à l'entour de luy deux Ourfes estoilees
 Roulent ensemblément, pource font appelees
 Par vn autre furnom des Grecs, les Chariots :
 L'une & l'autre tousiours se soustenant du dos
 Becheuet sur les flancs, les testes abaissées,
 Espaule contre espaule à rebours renuersees.
 S'il est vray que dans Crete elles furent és Cieux,
 Du vouloir de Iupin, mises entre les feux
 Des astres flamboyans : car par leur diligence
 Fut celé Iupiter encor en son enfance,
 Et mis au plus profond de l'antré Dictean,
 De l'antré bien fleurant pres le mont Idean,
 Où par le cours d'un an les Dicteans Curetes
 Nourrissant cest enfant, les emprises secretes
 Tromperent de Saturne : & pource le furnom
 De l'une est Cynofure, & l'autre prend le nom
 D'Helice, dont les Grecs pour seurement conduire
 Dessus les flots marins le cours de leur nauire,
 Prennent grande assurance, & la Phenice gent
 Suit l'autre & se conduit par elle seulement,

Se confiant du tout en sa flamme estoilee
 Pour trauerfer sans peur la grand' plaine falee.
 Mais Helice plus grande apparoist fur la nuit,
 Son lustre est pur & net & clairement reluit :
 Et l'autre est plus petite & plus lente & debile,
 Mais aux sages nochers plus seure & plus vtile :
 Toute d'vn moindre tour elle va s'eslançant.
 Et le Sidonien dessus la mer dressant
 Vn voyage lointain, ne vogue que par elle,
 La retenant toufiours pour sa guide fidelle.

LE DRAGON.

Entre ces deux on voit, ainsi que le coulant
 D'vn fleuee recourbé va son onde roulant,
 Le Dragon en longueur presque non mesuree
 Trainer à longs replis son eschine doree,
 Merueille espouentable : or de son ply glissant
 D'vn & d'autre costé les Ourfes vont naissant,
 Qui du noir Ocean craignent l'onde écumante :
 L'vne il tranche du bout de sa queuë ondoyante,
 Puis entrecoupe l'autre en ses plis tortûment
 Où le bout de sa queuë aboutist droitement,
 Et finissant repose à la teste d'Helice.
 Cynofure a le front où ce Dragon se plisse,
 Puis autour de sa teste il tourne flamboyant,
 Et glisse iusqu'au pié de l'espine ondoyant :
 Puis reprenant sa course il refuit en arriere,
 Et non en ceste part seulement sa lumiere
 D'vne estoile reluit, ny dessus le fourcy,
 Mais fur les temples deux, & deux belles auffi
 Brillent dedans ses yeux, & vne autre plus basse
 Le bout de la machoire en ses rayons embrasse
 De ce monstre hideux, qui la teste du tout
 Recourbe encontre bas, & la met fur le bout

De la queuë d'Helice , & de trauers la couche :
 Mais tout le costé droit du temple & de la bouche
 Deffus le mesme bout est droitement és Cieux ,
 Où la teste se bagne & se pert de nos yeux :
 De ceste part aussi le leuant pesle-mesle
 Ensemble le couchant s'entrefuyuant se melle.

L'AGENOILLÉ.

Voisin de ce Dragon vn image estoilé,
 Figurant le portrait d'vn homme trauaillé
 Et pressé sous le faix, se retourne & se vire :
 Son vray nom proprement on ne sceut iamais dire,
 Ny moins l'occasion qui cause le malheur
 Qui tousiours le retient suant sous le labeur :
 Le vulgaire pourtant l'Agenoillé l'appelle,
 Courbé sur ses genoux, comme cil qui chancelle
 Et qui boiteux flechist le iarret en marchant.
 Nous le voyons chetif les deux mains espanchant
 De l'vne & l'autre espaule estendant la brassée
 Tant qu'ell' peut çà & là au Ciel estre eflancée,
 Puis du bout du pié droit va le milieu froissant
 De la teste au Dragon en cent plis tortissant.

LA COVRONNE.

En ce mesme canton, voy comme la Couronne
 La marque de Bacchus flamboyante rayonne,
 Et le beau lustre d'or de sa flamme respand :
 Voy comme elle se tourne, où l'espaule s'estend
 Sur le dos recourbé de l'image lassée,
 Le fidele tesmoing d'Ariadne laissée
 Pour gage de ce Dieu, qui la fist dans les Cieux
 Luire de ses amours vn flambeau radieux.

LE PORTE-SERPENT.

Doncques ceste Couronne est voisine & s'arreste
Au dos du Genoiller, qui le haut de sa teste
Pose droit sur le front du grand Porte-Serpent :
Par elle cognoistras que sa flamme il espend,
Et qu'il la montre au Ciel clairement apparante :
Puis l'une & l'autre espaule apparoit rayonnante
Sous la teste courbee, ainsi que le flambeau
De la Lune se montre en son croissant nouveau :
Mais ses mains ne sont pas entierement egales,
Et n'ont pas à souhait les flammes liberales,
Mais lentement courant se montre leur splendeur
Foible, lente & debile, & de petite ardeur.
On les voit toutesfois, & ne sont si legeres
Qu'ils ne montrent au Ciel leurs petites lumieres.
Le Serpent les traaille, & de ses plis retors
Du grand Porte-Serpent ceint le milieu du corps,
Qui ne tremble pourtant, mais plein de hardiesse,
Fermement assure, des deux piez foule & presse
De l'ardant Scorpion, montre vraiment hideux,
A grands coups redoublez, l'estomach & les yeux.
Par l'une & l'autre main le Serpent s'entortille
Et se glisse en roulant, mais la dextre gentille
Le ferre au plus menu où il va finissant,
Et la gauche à l'endroit où il va grossissant :
Puis va lechant le bout de ses larges machoires
La Couronne estoilee : & sous les traces fieres
De ses plis ondoyans, chercheras esendus
Les piez du Scorpion, grands & longs estendus,
Qui ne paroissent point, car leur flamme escoulee
Se coue sous les plis du Serpent recelee.

L'OVRSE-GARDANT.

Au derriere d'Helic', voy puis l'Ourfe-Gardant,
 Ressemblant au cocher qui fon char va guidant :
 On l'appelle Bouuier, parce qu'il fuit la courfe
 Et qu'il femble trainer le chariot de l'Ourfe.
 On le voit tout entier, mais vn afre plus grand
 Sur les autres reluit & roule fous le flanc
 A l'endroit proprement où se ioint fa ceinture :
 Cest afre dans le Ciel est furnommé l'Arcture.

LA VIERGE.

Sous-les pieds du Bouuier voy la Vierge facree,
 La Vierge à l'œil benin, noble race d'Aftree,
 Qui branle dans fa main vn efpy flamboyant
 A la tefte doree & au crin ondoyant.
 Ou que du vieil Afré foit fa race premiere,
 Qu'on vante auoir esté des vieux aftres le pere,
 Ou que d'une autre part foyent fes premiers ayeux,
 En repos affeuree elle habite les Cieux,
 Humble, tranquille & douce : encores qu'on la tienne
 Auoir fait quelquefois fa demeure ancienne
 En cefte terre baffe, & n'auoir dedaigné,
 Deeffe qu'elle eftoit, d'auoir accompagné
 Les hommes en tous lieux, leur eftre fecourable,
 Venir au deuant d'eux, fe rendre compagnable
 Aux femmes, aux vieillars, & en toute douceur
 L'equité & la loy leur engrauer au cœur :
 Librement fe meflant en la troupe mortelle,
 Encores que de race elle fust immortelle.
 On l'appelloit Iuftice : elle de toutes parts
 Dedans vn carrefour affembloit les vieillards,
 Au milieu d'une ruë, hors & dedans les villes,

Et au peuple ignorant monstroit les loix ciuiles.

Celuy vrayment estoit en ce bel âge d'or
Trois & trois fois heureux qui ne voyoit encor
Ny discord ennemi, ny procès, ny querelle :
La pallissante peur, ny la peine cruelle,
La rage & la fureur, le trouble & les débats,
N'animoyent point encor les mutins aux combats :
Chacun viuoit heureux, car le fer ny l'enuie
Ne troubloit le repos des douceurs de la vie.

On n'auoit point encor, à force de ramer,
Roulé dessus les flots de l'ecumeuse mer,
Ny fouillé dans le sein des mines non trouuées :
Des hauts pins esbranchez les tronches my-cauees
Encor n'auoyent trainé le pallissant nocher
A combatre l'orage, ou les flancs d'un rocher,
Ou pour se pendre aux flots dans la nef voyagee,
A fin de butiner sur la riue estrangere.
On n'auoit iamais veu monstres dedans les eaux,
Encores sous le ioug ne souffloyent les toreaux,
Ny le soc argenté ne sillonnoit la plaine
Qui de son gré portoit sa cheuelure pleine
De beaux espics crestez, & feconde en tout temps
Se monstroit à nos yeux grosse d'un beau Printemps.

Donc en ce siecle d'or, ceste sainte Deesse,
Le fidelle entretien & l'unique maistresse
Du peuple & des citez, en chacune faison,
Liberale, verfoit aux hommes à foison
Toutes fortes de biens, comme celle qui donne
Iustement ce qu'il faut à chacune personne :
Et demeura çà bas tant que l'âge honoré
Nourrit dedans son sein ce beau tige doré.

Mais depuis que la terre alterant sa nature,
De ce noble metal eut changé la teinture
Pallissante en argent, plus ne voulut hanter
Les cours ny les citez, moins encor frequenter

Ainsi qu'elle fouloit ceste race seconde,
Et plus ne se rendoit familiere en ce monde :
Mais bien peu se montrant, pleuroit les heritiers
Avoir si mal fuyui la trace des premiers.
En cest âge pourtant sa face venerable
Se monstroit quelquefois au peuple faorable,
Mais non pas si fouuent, & la maligne gent
Du tout n'abandonnoit en ce siecle d'argent.
Quelquefois sur le foir lors que la nuit muette
Auoit couuert les champs sous son æle brunette,
Solitaire & pensue ayant la larme à l'œil,
Venoit d'une montagne ou du haut d'un escueil,
Et de voix effroyable accusoit la malice
Des hommes desbordez à l'abandon du vice,
Et noire de courroux, le fourcy rabaissé,
Le visage couuert, du beau siecle passé
Regretoit les vertus, se meslant en la presse
Sans luy porter faueur ny luy faire careffe.
Puis si tost qu'elle auoit de propos irritez
Comblé de toutes parts les plus grandes citez,
Triste les accusoit de leur mefchante vie :
« Plus vous ne me verrez, ores qu'avez enuie
(Disoit-elle en pleurant) bien fouuent de me voir,
Et de baïser mes pas à fin de me r'auoir.
Hà Dieux, que vostre race est vrayment empiree
Depuis que ie laissé seulement la doree!
Faut-il qu'en empirant tout doïue ainsi marcher,
Forcé par le Destin qu'on ne peut retrancher!
Les bons peres dorez que i'honore & ie vante,
Après eux ont laissé vne race mechante,
Un siecle depraué tel que nous voyons or,
Et vous en laisserez un autre pire encor.
Lors la guerre cruelle armera les prouinces,
Armera les citez & Princes contre Princes :
Lors naïstront les douleurs & les meurdres nouueaux,

Et de fang ennemy couleront les ruisseaux. »
 Puis ayant dit ces mots, retournoit forcenee
 Se cacher dans les monts, la face destournee,
 Seulette s'esgarant du peuple qui çà bas
 Beant la regardoit, à l'œil fuyuant ses pas.

Or si tost que de mort la fatale ordonnance
 Les eut mis au tombeau, autres prindrent naissance
 Pires que les derniers, car en naissant soudain,
 O cruel changement! naquit l'âge d'airain.
 Alors le fer trenchant sur l'enclume forgerent
 Et la meurdriere lame en estoc allongerent,
 La lame voyagee, & leurs fanglantes mains
 Trancherent en morceaux, le support des humains,
 Les toreaus laboureurs, pour leurs bouches gourmâdes
 Et pour fouiller l'apprest de leurs tables friandes.
 Depuis, ceste Deesse a conçu dans son cœur
 Encontre les mortels la haine & la rancœur,
 Et vola dans le Ciel despite & dedaigneuse,
 Choïssant sa demeure, où par la nuit ombreuse
 Aux hommes se fait voir entre les astres beaux,
 Voisine du Bouvier aux lumineux flambeaux.

Elle a d'un astre beau les espales dorees
 Deuers le droit costé des æles peinturees
 Qu'elle a dessus le dos : c'est l'Auant-Vandangeur,
 De lumiere pareille & pareille grandeur
 Que celle qui se voit par la noire carriere
 Sur la queue d'Helice espendant sa lumiere.
 Ceste estoile est ardante, & les autres aussi
 Qui sont voisines d'elle : & voyant celles-cy
 Des autres ne t'enquiers, car vne autre s'enflamme
 Au deuant de ses pieds, qui va iettant sa flamme
 Grande, gentille & belle : vne autre luit dessous
 Son espale, vne aux flancs, vne sous les genous.
 Toutes les autres ont leurs flammes languissantes
 Dessous vn voile obscur moyennement luifantes,

Comme troupe inutile, ayant peu de splendeur,
Et roulent dans le Ciel sans titre & sans honneur.

LES IVMEAVX.

Puis les astres beffons des Iumeaux font leur course,
Et tiennent leur sentier à la teste de l'Ourse.

LE CANCRE.

Et le Cancre escaillé se courbe sous ses flancs.

LE LION.

Et sous ses pieds fourchus les feux estincelans
Du Lion herissé vivement apparoissent,
Où les sentiers plus chauds & les traces renaissent
Du Soleil flamboyant, quand les sillons tous nus
Se montrent despoillez de leurs épics grenus,
Alors que le Soleil par l'ardante colere
Du Lion aux longs crins fait sa course legere.
Volontiers en ce temps sur les flots écumeux
Les vents Etefiens d'haleinemens fumeux
Pesse-messe accouplez, & pourfuiuant leur route,
Courent bruyant, sifflant de violence toute.
Et lors n'est assureé dedans les creux vaisseaux
A doubles airoirs ramer dessus les eaux :
Et voudrois en ce temps pour destourner la charge
D'un orage mutin, que mon vaisseau fust large.
Le pilote s'en garde, & qu'il tienne fouent
La main au gouvernail, ferme contre le vent.

LE CHARTON.

Puis s'il te plaist de voir la flamme qui reside
Belle dedans le Ciel, du Charton porte-bride,

Du Charton estoilé, pour bien la concevoir
 De la Chéure il te faut la fouenance auoir,
 Et des petits Cheureaux, qui de face hayneufe
 Regardent les nochers sur la mer escumeufe
 Palliffans de frayeur, sur les flots estendus
 Les vaisseaux affondrez & les hommes perdus.
 Ce Charton se voit tout à face deuoilee
 Vers le gauche costé des Iumeaux aualee,
 Se clinant contre bas, & tourne vis-à-vis
 De la hure d'Helice où son vifage est mis.
 Sur l'espaule gauche il retient attachee
 Le flambeau consacré de la Chéure panchee,
 De celle qui donna gracieuse à teter
 De sa mammelle douce à ce grand Iupiter :
 Les Souprophetes saints l'appellent Olenie.
 Elle est fort apparente, & de lustre garnie,
 Mais au ioinct de la main la lumiere & le feu
 Des Cheureaux obscurcis ne paroist que bien peu.

LE TOREAV.

Plus cherche du Toreau la figure attachee
 Pres les pieds du Charton, sur le ventre couchee :
 Il porte furieux deux cornes sur le front,
 Cornes à poinctes d'or, qui terrible le font.
 Par beaucoup de moyens tu le pourras cognoistre :
 Car par les clairs flambeaux il se fait apparoiſtre
 Haut la teste leuee, & marquee en cent lieux
 D'vn & d'autre costé de flambeaux radieux,
 Qui roulent à l'entour, & figurent l'audace
 De ce Toreau courbé & de sa belle face.
 Les Hyades ont nom : on les cognoist assez
 Par tout cest Vniuers, car les feux ramassez
 Sur le front du Toreau aux cornes flamboyantes,
 Les font voir dans le Ciel clairement apparantes,

Vne estoile fans plus sur le gauche costé
 Tient le bout de la corne, & sur elle est planté
 Le pié droit du Charton, qui ensemble se roule :
 Seulement le Toreau en descendant se coule
 Plus viste en Occident, & se haste inegal,
 Mais tous deux au leuer marchent d'vn pas egal.

CEPHÉ.

Je ne tairay pourtant la race miserable
 De l'iasin Cephé, car son nom venerable
 Et sa noble maison vint le Ciel habiter,
 Comme race cousine à ce grand Iupiter.
 Il est contre le dos de l'Ourse Cynofure,
 Estendant les deux mains, & la mesme mesure
 Qu'on voit depuis le bout de la queue en longueur
 S'estendre iusqu'aux pieds, est pareille en largeur
 A l'espace qu'on voit mesurer la passée
 De l'vn à l'autre pié iustement compassee.

CASSIOPE.

Puis t'esloignant vn peu de son large baudrier,
 Du Dragon ondoyant verras le ply premier :
 Puis auançant les yeux, Cassiope dolente
 Aux pieds de son Cephé chetive se tourmente :
 Son lustre est foible & rare, & lentement reluit
 Lors que la Lune pleine espanche par la nuit
 Ses beaux rayons dorez, car sa flamme est petite,
 Et petite l'ardeur qui dedans elle habite,
 Et les feux mal rangez des estoiles qui font
 Sa figure obscurcie, & qui enceinte l'ont.
 Et tout ainsi qu'on voit d'vne porte bien fure
 Par le dedans garnie à double fermeture,
 L'vn & l'autre corail, & les gonts se forçer

A la rencontre fiere, & tous deux repouffer :
 Ces estoiles ainſi çà & là reſpandues
 Figurent ſon image, eſpaules eſtendues
 Et les mains dans le Ciel : on diroit à la voir
 Que pour ſa fille encor elle veut ſe douloir.

ANDROMEDE.

En ceſte meſme part ſe retourne offeſſee
 De triſteſſe & douleur ſous ſa mere agencee
 L'image d'Andromede, & ne prens grand fouci
 Pour de nuit concevoir ſon beau luſtre eſclairci :
 Car ſa teſte ſe voit claire, luiſante & belle,
 Des eſpaules auſſi la carreuse iumelle,
 Et de ſon veſtement les replis ondelets,
 Et le bout delicat de ſes pieds tendrelets.
 Elle eſtend les deux mains, dont le lien ſe traîne
 Encore dans le Ciel, ſeur teſmoing de ſa peine,
 Où feront pour iamais en ſignes de ſes plaints
 Ses bras d'un fort lien eſtroitement contrains.

LE CHEVAL.

Sur le chef d'Andromede on voit haut eſleuee
 Du Cheual monſtrueux la figure engrauee
 Juſques au bas du ventre : vn bel aſtre commun
 La teſte & le nombril du Cheual ioint en vn.
 Il porte à ſes coſtez trois eſtoiles roulantes
 Juſques deſſus l'eſpaule egalemeſt diſtantes,
 D'un feu luiſant & beau & de iuſte grandeur.
 Il a la teſte morne & de peu de ſplendeur,
 Et le trait bruniffant de ſa longue encolure
 Ne ſe voit qu'enfumé d'une lumiere obscure :
 Mais la derniere eſtoile allume ſon flambeau
 Sur ſa machoire ardante, auſſi luiſant & beau,

Et de lustre auffi net que les quatre premieres
Qui versent dans le Ciel leurs gentiles lumieres.

Or ce Cheual sacré, en ses vistes retours
Ne fait des quatre pieds sa carriere & son cours,
Car iusques au milieu sa figure portraite
Se finist au nombril & se voit imparfaite.
Si dit-on toutefois que ce fut ce Cheual
Qui de son pié cornu fist rouler contreual
Du plus haut d'Helicon vne belle & claire onde
À petits flots ondez d'vne source feconde :
Car du haut de ce mont iamais n'eussent coulé
Les ruisseaux argentins, si ce Cheual ælé
N'eust frappé du pié droit ceste roche alteree,
Qui beante auffi tost poussa l'onde sacree
Qu'elle eut senti le coup : & furent les pasteurs
Qui vanterent premiers ces iazardes liqueurs,
La fontaine au Cheual, la gentile fontaine,
Qui distile & qui sourd de la roche hautaine.
Le peuple Thesprien habite ce coupeau,
Et n'est point eslongné de ce coulant ruisseau :
Mais ce Cheual au Ciel va fecouant ses æles,
Et se tourne au milieu des flammes immortelles.

LE BELLIER.

Pres de ce My-Cheual tu verras le sentier
Et les vistes retours que passe le Bellier,
Pres des cercles plus longs, poussé de telle course
Qu'en tournât n'est en rien moins paresseus que l'Ourse.
Il a peu de clairté, & son lustre obscurci
Est lent, brun & tardif, & parest tout ainsi
Que font les astres beaux, lors que la Lune entiere
Va redorant le Ciel de sa belle lumiere.
Mais marque son espaule aupres du ceinturon
De la triste Andromede, il est à l'enuiron

Appuyé deffous elle, où trauerfant il fraye
 Au milieu du grand Ciel fa bruniffante voye,
 La part mefme où l'on voit les bras du Scorpion
 Finir, & fe tourner l'estreinte d'Orion.

DELTOTON.

Sous la mefme Andromede est mis vn autre signe,
 Proprement agencé de trois coftez infigne,
 Dont les deux font egaux iuftelement, l'autre non :
 Cest image est des Grecs furnommé Deltoton.
 Du costé raccourci, les flammes plus australles
 Ainfi que du Bellier n'estant brunes & palles,
 Se trouuent aisément, se retirant vn peu
 Vers le mefme costé où se montre leur feu.

LES POISSONS.

En ce mefme canton fous les cours de Boree
 Voy des Poiffons couplez la lumiere doree :
 Toutesfois l'vn des deux est plus noble & plus beau
 Que l'autre, & de plus pres oit l'orage nouveau
 De ce venteux Boree. Ils font tous deux ensemble
 Estroittement couplez d'vn lien qui s'affemble
 De l'vne à l'autre queuë, & qui se ioint en vn.
 Ce lien est marqué d'vn bel afre commun,
 Grand, clair, luisant & beau, & de lumiere belle :
 Et ceste liaison Sous-Couarde s'appelle.
 L'espaule d'Andromede en fon gauche costé
 Te foit pour tout iamais vn vray signe arresté
 Du poiffon Borean, qui tourne & qui chemine
 Vers le Septentrion, & de pres l'auoifine.

PERSEE.

Les deux pieds d'Andromede enfeignent fon espous
 Perfee qui se tient planté fous le deffous

Des talons, qui fans fin les épaules luy pressent.
 Mais ses feux les plus grands dessus tous appareissent
 Du costé de Boree, estendant le bras droit,
 Hardi l'espee au poing, iustement à l'endroit
 Où se sied Cassiope, & de plante legere
 Se haste tout poudreux dedans le Ciel son pere.

LES PLEIADES.

Pres de son iarret gauche, on peut voir le troupeau
 Des Pleiades ferré en vn petit monceau.
 Elles font à les voir de petite apparence,
 Mais entre les humains de fort grande puissance.
 On les surnomme icy les sept Chemins des cieux,
 Or' que six seulement paroissent à nos yeux :
 Car iamais d'ici bas estoile ne s'est veüe
 Qui se soit hors du Ciel desrobée ou perdue,
 Aumoins depuis le temps que nous auons appris
 Leur premiere naissance & que tels noms ont pris :
 Alcyone, Celene, & Electre, & Merope,
 Maie la venerable, & Tayette, & Sterope.
 Voila les noms des sept, & est songe auancé
 Dire que la septiesme eust le Ciel delaiissé.
 Petite est leur clairté, & font comme en tenebres :
 Leurs beaux noms toutefois ici bas font celebres,
 Parce que se leuant le matin & le soir
 Et tournant dans le Ciel aux hommes se font voir.
 Iupiter est l'auteur de leur vertu connue,
 Qui leur a commandé d'aduouer la venue
 Et d'Hyuer & d'Esté, & remarquer le temps
 Qu'il nous faut traouiller à labourer les champs.

LA LYRE.

On voit en mesme lieu petitement reluire
 Cela que façonna Mercure en vne Lyre

Estant dans le berceau, aпарauant fans nom,
 Mais qui la fist au Ciel d'un immortel renom.
 L'image qui se sied dessus sa hanche érne,
 Du genoil gauche atteint ceste Lyre dorée,
 Et le haut de sa teste & de son lustre beau
 Se tourne clairement vis-à-vis de l'oiseau,
 Rendant dedans le Ciel sa lumière diuine
 Entre l'Agenouillé & la teste du Cygne.

LE CYGNE.

Cet Oiseau peinturé de plumes bigarrées,
 Va courant dans le Ciel en ces mêmes contrees.
 Il a le teint couuert de brunette espeffeur
 D'une part, mais de l'autre il a viue couleur,
 Portant l'æle semée & aspre & raboteuse
 D'astres petits, mais beaux de clarté lumineuse.
 A voir planer au Ciel ce plumage nouveau
 D'un vol doux & ferein, il ressemble un oiseau.
 Il se porte de queue enuers l'autre partie
 Où tombe le Soleil, au lieu où se manie
 La dextre de Cephé, qu'il va contre-abordant
 Du bout de l'æle dextre à plein vol s'estendant,
 Puis l'ongle du Cheual se courbe sous l'autre æle.

LE VERSEAU.

Les Poissons vont pressant ce Cheual qui fautelle
 D'un & d'autre costé, & la main du Verseau
 Pres la teste au Cheual estend son lustre beau :
 Il se leue tousiours apres le Capricorne.

LE CAPRICORNE.

Ce signe en se leuant panche & courbe sa corne
 Vers Aultre, où le Soleil tourne & flechist son cours.

Ne te mets point sur mer en ce mois, où les iours
 Sont si courts & fâcheux, & la mer orageuse,
 Par trop longues les nuits, l'Aurore paresseuse,
 Or que tremblant de peur tu l'appelles souvent
 Cruellement traité de la nuit & du vent :
 Car en ceste saison les vents & la tourmente
 S'efflancent furieux sur la mer écumante
 Et pleine de fureur, au temps où le Soleil
 Se tourne en Capricorne : un froid le nompareil
 Venant de Jupiter, alors transite & gèle
 Le palle nautonnier qui frémit & chancelle.
 Toutesfois en tout temps de cent perils nouveaux,
 La mer trouble noircit dessous les creux vaisseaux :
 Et comme les plongeurs les marinières regardent
 Du tillac çà & là les vents qui les retardent
 D'aborder, mais en vain se tournent vers le port,
 Et un petit de bois les défend de la mort.

L'ARCHER.

Or en ce premier mois ayant couru fortune
 Sur le dos écumeux des vagues de Neptune,
 Garde-toy bien encor quand sur l'arc estendu
 Et sur le Tireur d'arc le Soleil espendu
 Aura ses feux dorez : venant le soir, retire
 Soudain, & n'y faux pas, sur le port ton nauiere,
 Sans te fier en rien à l'horreur de la nuit.
 Le signe de ce mois & du temps qui le suit
 Sera le Scorpion, qui sur l'heure dernière
 De la nuit espandra en naissant sa lumière
 Comme environ le iour, où l'on voit approcher
 Pres de son aiguillon le grand arc de l'Archer :
 Mais quelque peu de temps avant le Sagittaire
 Le Scorpion se lève, & le voit-on retraire
 Et monter dans le Ciel haut élevé soudain.

On voit au meſme temps & de fort viſte train
 Au plus fort de la nuit la teſte à la grande Ourſe
 Se porter dans le Ciel d'une tres-haute courſe.
 Alors meſme Orion au petit poinct du iour
 En tombant ſe perd tout dans le marin ſeiour.
 Cephé depuis la main iuſques aux flancs s'y iette.

LA SAGETTE.

Là plus outre s'eſſance vne ardante Sagette
 Toute ſeule & ſans arc, & pres d'elle voiſin
 Le Cygne eſtend ſon vol, mais il eſt plus auſtrin.

.....

LE DAVPHIN.

Pres de là le Dauphin chemine ſur la corne
 Et ſur le dos courbé de ce grand Capricorne.
 Ce Dauphin eſt petit, & à demi obſcur,
 Mais il a deux-à-deux, & de gentile ardeur
 Luiſantes ſur le front quatre eſtoiles fort belles :
 Et diriez que ce ſont quatre belles prunelles
 Eſparſes çà & là droit entre le fillon
 Du Soleil vagabond & le froid Aquilon.

ORION.

Entre Auton & le trac du Soleil, Orion
 Obliquement ſe tourne, & biaifant ſe plie
 Sous les pieds du Tureau. Qui le paſſe & l'oublie,
 Eſtant belle la nuit, & ne voit eclairer
 Son feu haut eſtendu, point ne doit eſperer
 Iettant les yeux au Ciel de voir les autres ſignes
 Qui ſont plus excellens & beaucoup plus inſignes.

LE CHIEN.

Sous son dos esleué apparoist le grand Chien
Marchant dessus deux pieds, son fidelle gardien.
Il est tout moucheté, non toutefois qu'il entre
Tout cler dedans le Ciel, car par dessous le ventre
Il tire sur le pers : mais vn astre de nom
Violant & brulant luy ard sur le menton.
Il seiche & grille tout, & pourtant on l'appelle
L'astre qui brusle & ard d'une viue estincelle.
Quand avec le Soleil il monte en sa chaleur,
Les arbres mal-fueillus & qui ont peu d'humeur
Ne le trompent iamais : car d'une estrange force
Il penetre au dedans, & des vns perd l'escorce
Du tout, des autres non : car il les va gardant,
Et benin les meurist des feux qu'il va dardant :
Nous le sentons de loing quand il fait sa descente.
Le reste rend clairté plus legere & plus lente,
Et tourne pour marker & rendre seulement
Tous les membres entiers de ce Chien proprement.

LE LIÉVRE.

Sous les pieds d'Orion d'une course legere
Le Lièvre toujours fuit, & le Chien par derriere,
Tout ainsi qu'un chasseur, le haste & le poursuit,
Et se leue avant luy, & en tombant les fuit.

ARGON.

.....
.....



LES

PROGNOSTIQUES ET PRESAGES

D'ARAT,

POETE GREC.

DONCQUES ne vois-tu pas, quâd la Lune nouvelle
 Du costé d'Occident ses cornes renouuelle,
 Qu'elle enseigne du mois la naissance en
 croissant?

Et qu'aux premiers rayons qu'elle va eslançant
 Sur les corps d'ici bas, iusques à faire ombrage,
 Court iusqu'au iour quatrieme? & puis, que son vifage
 Se monstre demy plein sur le huitieme iour,
 Mipartissant le mois s'elle a rempli son tour?
 Bref, en quelque façon qu'elle tourne sa face,
 Elle monstre du mois le quantieme se trace.

Puis les signes partis en douze egalement,
 Montrent la fin des nuits & le commencement :
 Signes iusqu'au grand an posez de façon telle,
 Et tellement rangez de la main immortelle
 De ce grand Iupiter, qu'ils descourent les temps
 Commodes pour planter & labourer les champs,
 Commodes pour preuoir sur la mer escumeuse
 Pour la volante nef la tempeste orageuse :

Aumoins s'il te fouuient de ce Bouuier mutin,
 Et des astres naiffans, & puisiez au matin,
 De l'humide Ocean, auffi de la lumiere
 De ceux qui sur le foir dorent la nuit première :
 Car le Soleil les passe, & trace vn long sentier
 Tirant vn grand fillon, pour rouler l'an entier.
 Puis il approche l'vn, & soudain l'autre touche,
 Quand en montant se leue, & en tombant se couche :
 Et puis vne autre estoile, & vne autre à son tour
 Regarde les rayons du premier poinct du iour.
 Tu le cognois assez, car par tout l'on te sonne
 Les cercles dix & neuf du Soleil qui rayonne,
 Et combien par la nuit se tournent d'astres beaux
 Depuis le Ceinturon, iusques aux clairs flambeaux
 Du dernier Orion & iusques à la trace
 De son Chien courageux, qui les hommes menace.

Doncques exerce-toy, & remets ton fouci
 Aux astres de Neptune, & de Iupin auffi,
 Et voy diligemment comme leur cognoissance
 Rapporte le presage en feure experience
 Aux mortels d'ici bas. Sois auffi soucieux,
 Lors que voudras en nef courir aduantureux,
 Des signes deuant dits, pour les venteux orages
 Et pour la cruauté des mariniers naufrages.
 Le labour n'est pas grand, mais certes le sçauoir
 Vtile & profitable à cil qui peut preuoir
 Le malheur aduenir d'vne songneuse garde.

Il fait premièrement qu'en feurté il se garde,
 Puis il peut ce pendant aduertir son amy,
 Et luy donner secours pour le temps ennemy :
 Et mesme quelquefois deffous la nuit seraine,
 Espiant sur la mer que le matin attraine
 Quelque grand fortunat dessus son pauure chef,
 S'arme contre l'orage, & sauue ainsi sa nef.
 Quelquefois le malheur iusques au iour quatrieme

Tient la bride à fon cours, quelquefois au cinquieme,
 Et quelquefois auffi il nous prend fur le pas :
 Mais las! pauvres chetifs, encor ne sçauons pas
 De ce grand Iupiter pleinement toutes choses :
 Il en reste beaucoup dedans son sein enclôses,
 Or vueille quelquefois nous les faire sçauoir.
 Il est doux & benin, & par tout se fait voir
 Le secours asseuré de nostre pauvre race,
 Et nous versant du Ciel les faueurs de sa grace,
 Nous monstre apertement les signes découuers
 De tout ce qui se tourne en ce grand Vniuers.

Voy donc songneusement quand la Lune est partie
 En son croissant premier, puis quand elle est remplie
 D'vn & d'autre costé, & quand vne autre fois
 Elle fait son croissant fur le decours du mois :
 Ou quand le Soleil monte en sa coche doree,
 Ou qu'il se couche au foir sur la nuit estoilee :
 Ainsi pourras sçauoir de la nuit & du iour
 Les signes aduenir, l'un par l'autre à leur tour.

*Ce qui doit suyure ceci a desia esté mis cy dessus
 par l'Authour en la II. Iournee de la Bergerie,
 sous les titres d'Apparences de la Lune & du Soleil.
 Et s'ensuit. (1)*

1. Cette même note existe dans les diverses éditions de Belleau et termine le tome premier dans celles de Lyon et de Rouen. L'édition de Paris, 1585, est la seule qui renferme la fin des *Prognostiques* imprimée ci-après.

Que te diray-ie plus des prefages certains
Qui font assez connus icy bas des humains?
De la neige aduenir vn signal pourras prendre,
Quand dedans le fouyer s'amoncelle la cendre,
Ou qu'on voit tout autour des rougiffans nazeaux
Du lamperon huileux, comme petits monceaux
De femence de mil : puis c'est signe de gresle,
Quand le charbon viuant d'une ardante estincelle,
Rougissant sur le bout, son milieu va bordant
D'une petite nuë, & dedans est ardant.

Le chefne bien chargé, & la noire lentisque,
Ont de monstrier l'Hyuer mesme quelque pratique.
Le paisant voit à tout, craignant que la moisson
N'escoule de sa main à la chaude saison.
Si de glan fort espais le chefne prend vesture,
Il monstre de l'Hyuer vne extreme froidure.
S'il n'est par trop chargé, les trop grandes chaleurs
Feront que les fillons ne s'arment d'épics meurs.

Du lentisque trois fois la fleur prend sa naissance,
Et son fruit trois fois l'an préd nouvelle accroissance :
Et chaque accroissement nous monstre la saison
De prendre la charruë, & en quelle achoison :
Car il faut trois labeurs, & trois façons entieres,
Pour donner ce qu'il faut aux terres nourricieres.
Doncques le premier fruit du lentisque profond
Te dira le premier, puis apres le second
La seconde ensuyuant, le dernier la derniere :
Et s'il est fort chargé en la saison premiere,
La moisson fera bonne & fertile en espis :
Mais si moyennement il se charge de fruits,
Moyennement aussi nous aurons esperance
De moyenne moisson, & moyenne femence :
S'il se charge fort peu, fort peu aurons aussi
A recueillir le grain de si plaifant fouci.
Or comme luy trois fois florissante est la scylle,

Et d'elle on peut prevoir sur la moisson fertile
 Comme on fait du lentisq' : car c'est mesme argument
 Pour iuger des faisons & de leur changement,
 Et tout mesme signal au laboureur rustique,
 Scylle à la blanche fleur, & la noire lentisque.

Or tu pourras prevoir la froidure cuifante,
 Si deuant le leuer de la troupe luifante
 Des Pleiades, on voit sur l'Automne vn amas
 De bourdonnans frellons s'amasser en vn tas :
 Tel rond & tel monceau en ces guespes se tourne.
 Ou quand de son manger la truye s'en retourne,
 La chéure & la brebis, & dedans leur pourpris
 Les femelles fautant faillent sur leurs maris :
 Ainfi que des frellons, d'elles on coniecture
 Les rigueurs de l'Hyuer & poignante froidure.
 Mais s'en faison tardiue on les voit accoupler,
 Montant l'vn dessus l'autre, & en vain se meller,
 L'homme trop malheureux & transi de froidure,
 Mal chauffé, mal vestu, de quelque bien s'asseure :
 Car c'est signe certain de l'an plaissant & beau,
 Quand bien tard en chaleur se rue le troupeau.

Or le bon laboureur & sage en son affaire,
 Se refiouist de voir la grue se retraire
 Bien tost en la faison, quand il est diligent :
 Mais ccluy-là qui est tardif & negligent,
 S'ell' ne reuiet bien tard, ne prend refiouissance.
 Car ainfi que la grue, ainfi l'Hyuer commence :
 S'en troupe ell' reuiet tost, l'Hyuer vient tost aussi :
 S'ell' retourne plus tard, l'Hyuer vient tout ainfi :
 Bref, s'elle est paresseuse, & qu'en troupe ell' n'arriue,
 La faison de l'Hyuer en fera plus tardiue.
 Mais l'Hyuer plus tardif aussi porte cest heur,
 Qu'il garde sa faueur pour le dernier labeur.

Quand & bœufs & brebis sur la fin de l'Automne
 Fouillent la terre aux pieds, & leur teste se donne

Contre le vent Boré, soudain en descendant
 La Pouffiniere estoile en terre va dardant
 Vne tempeste horrible & vn froid importable :
 Et s'ils fouillent beaucoup, ell' fera dommageable
 Et cruelle ennemie aux arbres & au grain.

Doncques le laboureur qui veut son grenier plein,
 Et qui veut s'esjouir d'une moisson fertile,
 Doit souhaiter la neige, aux bleds verts tres-vtile :
 Si trop haute n'estoit, si qu'ell' vint à froisser
 L'herbe encore tendrette, & pressant l'offenser.

Doit souhaiter aussi que la brigade errante
 Des estoiles du Ciel, semblablement luisante
 Se regarde tousiours, sans qu'on voye par l'ær
 Vne ny deux, ny plus des estoiles briller,
 Qui portent sur le front vne espesse criniere
 De longs cheveux ardans, esendus par derriere :
 Car s'ell' ont chevelure, esperer il nous faut
 Que l'an doit estre sec extremement & chaud.

Outre le laboureur n'a plaisir voir descendre
 Des Isles les oiseaux en grand' troupe, & se rendre
 Dessus la terre ferme, aux premiers iours d'Esté :
 Car il craint que son bled des chaleurs offensé
 Ne trompe son attente, & la moisson s'en aille
 En lieu d'espics grenus en estrain & en paille.

Le cheurier au contraire en ce temps s'esjouist
 Du retour des oiseaux, car tousiours il iouist
 Par les grandes chaleurs d'une bonne esperance
 Pour auoir l'an entier laitage en abondance.
 Ainsi pauvres chetifs, errans & malheureux,
 Viuons diuersement, les vns estans heureux
 Par le malheur d'autrui, preuoyans les augures
 De ce qu'est à nos pieds sur les choses futures.

Mesmement les bergers iugent par leurs troupeaux
 La tempeste aduenir, quand leurs petits aigneaux
 Courent plus asprement pour trouuer la pasture,

Ou quand hors du troupeau le bellier s'aduanture
 De choquer de la corne avec les aignelets :
 Ou quand par les chemins & fentiers verdelets,
 Les vns des quatre pieds d'une gente allaignesse
 Ruant foulent la terre, & les vieux, de paresse,
 Comme les plus pefans, ne fautent seulement
 Que des pieds de deuant : ou quand ensemblément
 Retournant sur le foir de la verte prairie,
 Ne rentrent que contrains dedans la bergerie :
 Ou quand ils mordent l'herbe, à peine le berger
 A force de cailloux les chasse du manger.

Mefme le laboureur & le bouvier champeftre
 Ont cogneu par leurs bœufs qu'ad l'orage doit naiftre.
 Quand la corne du pié deffous l'espaule enté
 Ils lechent de la langue, ou sur le droit costé
 Ils s'estendent sur terre, alors c'est vn prefage
 Qu'il est temps de tarder encor le labourage.
 Ou quand deffus le foir en troupe s'amaffant,
 Se rendent à la creche ensemble mugiffant :
 Ou qu'on voit la genice au retour de la pree
 Gourmande se remplir, comme toute attristee,
 Ayant peur de l'orage : ou qu'on voit se bouter
 Par les buiffons la chéure, & gloutement brouter :
 Ou qu'on voit le pourceau qui se touille (1) & se mesle
 Dans le boubier fangeux, & le chaume en iauelle
 Çà & là par les champs esparille du groin :
 Ou quand le loup feulet, pour appaifer fa faim
 Abandonne le bois, & d'une longue haleine
 Hurle parmy les champs, & descend en la plaine,
 Audacieux & fier, approchant le labeur
 Et l'ouurage entrepris du pauvre laboureur
 Pour se mettre à couuert, & trouuer couche fure,

1. Se frotte, se vautre. On dit encore en bas-breton un *touaillen*,
 une serviette à essuyer les mains.

Semblable à celui-là qui cherche couverture :
 Auant qu'il soit trois iours il te faut esperer
 Vne tempeste horrible, & aussi t'asseurer
 Des signes deuant dits, pour faire le presage
 Ou des vents aduenir, ou de pluye, ou d'orage
 Dessus le mesme iour, car l'orage en est pres,
 Ou vrayment du second, ou du troisieme apres.

Et mesme les vieillards ont pris songneuse garde
 Escoutant la fouris, quand d'une voix criarde
 Elle chante à mi-iour, & s'esgaye en fautant
 Plus qu'ell' n'a de coustume, & va presque imitant
 Le fauter d'un bouffon : & le bruyant tonnerre
 Le chien va pre-sentant quand il gratte la terre
 Des deux pieds de deuant : & en issant de l'eau
 Le cancre preuoit bien tout orage nouveau,
 Cherchant la terre ferme, & la plaine assuree :
 Et de ses pieds crochus la ratte appriuoisee
 Renuersant la paillasse, & recherchant le list,
 Augure assurement que l'orage s'enfuit,
 Car en toute saison ceste petite beste
 Preuoit assurement la future tempeste.

Or de ce que i'ay dit ne prens rien à mespris :
 Car c'est vn beau fuiet, & digne d'estre appris,
 De scauoir bien iuger de l'un par l'autre signe,
 Mais l'espoir plus certain, & la chose plus digne
 Pour y adiouster foy, quand deux ensemblement
 Aduiennent en vn temps, mais plus assurement
 S'il en vient trois au coup, & puis le nombre assemble
 Des signes que verras, les conferant ensemble
 A ceux de l'an passé, songneux à obseruer
 Si le coucher du iour est pareil au leuer :
 Car tel qu'il est auant les estoiles luisantes,
 Tel il doit estre apres les estoiles couchantes.

Il est commode aussi voir du mois finissant,
 Et de celui qui vient apres luy renaissant,

Et l'une & l'autre quarte, ayant la fin dernière
Et de l'autre enfuiuant la nature première :
Car l'air est incertain par les huit iours entiers,
Que la Lune ne court par ses vagues sentiers,
Ne paroissant au Ciel, à faute de lumière.
Doncques si d'an en an deument tu confidère'
Tout cela que i'ay dit, tu pourras preuenir
Par les signes de l'air aux choses aduenir.

FIN DES PROGNOSTIQUES ET PRESAGES.



LA RECONNVE,

COMEDIE,

PAR

REMY BELLEAV.

LES ACTEURS.

MONSIEUR L'ADVOCAT.	POTIRON, son laquais.
MADAME L'ADVOCATE, sa femme.	ANTOINETTE, l'amoureuse.
MAISTRE IEHAN, le clerc.	LE CAPITAINE RODOMONT.
IANNE, la chambrière.	BERNARD, son valet.
LA VOISINE.	LE GENTILHOMME DE POICTOU.
L'AMOVREUX, son fils.	



ARGUMENT

DE LA RECONNUE. (1)

Av fac de Poictiers, vn Capitaine fait butin
d'une ieune Damoiselle, de bonne grace &
de bon lieu, & qui peu de temps auparavant
avoit esté professe en vne Abbaye
de filles : toutesfois se fentant de la nouvelle religion,
avoit changé d'habit, prenant l'accoustrement de
bourgeoise. Ce Capitaine fort amoureux d'elle, ap-
pellé au seruice du Roy pour le recouurement du
Haure, la laissa en la ville de Paris, en la maison
d'un sien cousin Aduocat en la Court, desia vieil &

1. Il n'existe que des éditions posthumes de *la Reconnue*.
Publiée pour la première fois l'année même de la mort de l'auteur
(Paris, 1577, in-8°), elle fut encore imprimée à Rouen (Thomas
Daré, 1604, petit in-12 de 42 f.), et termine en outre chacune
des éditions des œuvres complètes de Belleau.

Cette comédie « n'a peu recevoir la dernière lime de l'Autheur »
(V. Avert. du 1^{er} vol.), ce qui fait supposer qu'elle n'a jamais
été publiquement représentée; elle n'en était pas moins fort
estimée, grâce à son style rempli de naturel et de naïveté. Jean
de La Fresnaye, dans son *Art poétique françois*, parle avec éloges

..... de cette Reconnue

Qui des mains de Belleau naguères est venue.

La Reconnue a été réimprimée dans le quatrième tome de
l'*Ancien Théâtre françois*, de la collection elzevirienne.

ancien & sans enfans. Pendant l'absence de ce Capitaine, cest Aduocat en deuint amoureux, sa femme desesperément ialouse, & vn autre ieune Aduocat à marier amoureux aussi. Or ce vieillard, pour hastier son entreprise & manier son fait plus couuertement, feint auoir entendu pour vray la mort de ce Capitaine à la prise du Haure, & refout avec sa femme que le meilleur estoit & le plus expedient de marier ceste fille à son Clerc, qu'il auoit desia pratiqué sous promesse de quelque petit office. Ce ieune Aduocat, surpris de mille passions nouvelles, l'empesche tant qu'il peut: la fille, hors d'esperance de ce qu'elle attendoit du Capitaine qu'on auoit fait mort, & de pouuoir iamais pretendre à l'alliâce du ieune Aduocat, estant encore en tutelle, & elle reputeée comme estrangere, delibere d'accepter le mariage de ce Clerc, & est maintenant que l'on doit faire les fiançailles. Toutesfois estans prests à se mettre à table, ce Capitaine qu'on auoit fait mort arriue & trouble tout: à l'instant mesme vn Gentilhomme de Poictou, pere de ceste Damoiselle, aduertie par vn sien Solliciteur que son procès estoit sur le bureau, vient à la maison de cet Aduocat pour entendre de ses affaires, trouue qu'il auoit gagné son procès: deuisant ensemble, iette l'œil sur ceste fille & la reconnoist sienne: s'enquiert de ce ieune Aduocat qui lui faisoit l'amour, luy promet en mariage vn office de Conseiller ou cinq cents liures de rente, & bulles expediees pour la dispense: promet à ce Capitaine vne sienne niepce & vne place d'homme d'armes: donne à son Aduocat les despens du procès, à l'Aduocate cent escus pour ses espingles: le Clerc iouist de son benefice, & tous demeurent contents. Ainsi s'accorde inesperément le mariage entre ceste ieune Damoiselle & ce ieune Aduocat.



LA RECONNVE,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

IANNE, *chambriere*. M. IEHÁN, *le clerc*.

IANNE.

HA que malheureuse est qui fert
Maintenant, & seruant qui pert
Son bien, sa peine & sa ieunesse!
Et quoy? seruir vne maistresse
De Paris, i'aimerois autant
Mourir cent fois. Si ie fay tant
Que sortir hors de la maison,
Voila Madame en venaison,
En bon poinct, grasse & bien refaite,
Ialouse, fascheuse & fugette
A son auertin (1), qui soudain

1. Maladie d'esprit qui rend opiniâtre, furieux, emporté. Ce mot vient de *vertigo* ou encore d'*avertere*.

Se met en son aigre leuain
 Pour crier apres moy trois heures.
 « Hà que les rentes sont mal feures
 » Du seruice de ces Messieurs! »
 Sus mon Dieu, quelquefois ie meurs,
 Quelquefois ie meurs quand i'y pense.
 Si Monsieur n'a traitté sa panse
 Des presens d'vn pauvre plaideur,
 Tout le iour il fera refueur,
 Morne, triste, melancolique :
 Toute la nuit ou sa colique,
 Ou sa migraine le tourmente :
 Et Madame qui perd l'attente
 Du bien que donnent les maris,
 Soupire de son amarris,
 Et crie que perfonne n'entre,
 Qu'elle a des trenchaifons au ventre,
 Comme s'ell' vouloit accoucher.
 Monsieur ne fait rien que cracher,
 Touffer, emutir, & m'appelle :
 « Ianne, debout, de la chandelle,
 Hastez-vous & prenez vn peu
 De ce fagot, faites du feu,
 Mettez ces deux tizons enfemble. »
 La pauvre Ianne est là qui tremble
 Deuant deux charbons qu'elle attife
 Toute la nuit en sa chemise,
 Pendant que Monsieur se pourmeine,
 Pendant que Monsieur prend haleine,
 Pendant que ce gentil Monsieur
 Veut appaifer son mal de cœur.

MAISTRE IEHAN.

Il y a trois heures entieres
 Que i'escoute icy les coleres

De Ianne à toute heure qui bruit.
 Elle a eu quelque male-nuit
 Pour la colique de Monsieur :
 Nous pourrions bien dîner par cœur
 Ou bien tard : puis qu'elle est en quinte,
 Elle beura tantost sa pinte
 A fin d'aualler ce courroux.
 Mais il faut parler bas & doux
 Pour ouyr comme elle caquette :
 Ianne parle toufiours feulette,
 Redit tout, & ne celle rien :
 Vrayment elle en contera bien,
 Ianne est maintenant en fes gogues. (1)

IANNE.

Maître & maîtresse sont si rogues
 Et si fiers, qu'ils ne feroient pas
 Pour me secourir vn seul pas.
 L'vn me dit : « Ianne, frotte-moy. »
 L'autre me dit : « Approche-toy
 Et me hausse ce trauerfin :
 Ianne, apporte-moy ce bassin.
 Mon orge mondé est-il fait?
 Que l'on mette au frais mon iuillet : (2)
 Mon lait d'amandes, qu'on le passe. »
 Et voyla comme ie trespasse
 Cent mille fois toutes les nuits.

MAISTRE IEHAN.

Ianne raconte les ennuis

1. Plaisanteries, joyeusetés, de *joci*; on dit encore *être en goquettes*. Mais évidemment ici l'expression est employée ironiquement par Maître Jehan.

2. *Iuillet* est ici pour *julep*, potion que l'on donne aux malades. « Le peuple dit *iullet*, » lisons-nous dans le Dictionnaire universel. Ce mot vient de l'arabe *giulep*.

Qu'elle a soufferts ceste nuitee
De Madame, auffi mal traitee
Aumoins de fon mari grifon
Que parente de fa maifon,
Et femme qui foit en fa race.

IANNE.

Cela fait, ie vais, ie tracaffe
Çà & là, puis me faut aller
Au marché, au retour filer,
Balier, faire la lexiue,
Et ne trouue ny fons ny riue,
Ny le moyen de m'en tirer :
Encor me faut-il endurer
Mille vergongnes fur le front
Que tous deux enfemble me font.
Puis ay-ie bien fait tout cela,
Il me faut fuyure çà & là
Madame, & froter haut & bas,
Me rompre mains, iambes & bras
A tourmenter vne efcabelle,
Vn banc, vne table, vne efcuelle :
A celle fin que fon airain,
Son cuiure, fon fer, fon estain
Reluife, iufqu'au lamperon
Et iufqu'au cul du chauderon.

MAISTRE IEHAN.

Ianne me donne des atteintes,
Ie n'ofe faire mes complaints,
I'en fçay trop plus que ie ne veux :
Elle en dit affez pour nous deux.

IANNE.

Hà Dieu, que ne me fis-tu naiftre
Serue de quelque homme champeftre,

Ou de quelque bon laboureur,
Sans m'asseruir à ce Monsieur!

MAISTRE IEHAN.

Ianne dit vray, l'affection
Luy fait plaindre la passion
Qui la tourmente : & sur mon ame,
S'il me falloit ourdir sa trame,
L'aimerois mieux avec la peine
Ne manger que du son d'aveine,
Gardant les boucs & les brebis,
Et ne manger que du pain bis,
Que d'endurer dedans ces villes
Choses indignes & serviles,
Et plus qu'on ne sçauroit penser :
C'est toujours à recommencer.

IANNE.

Mais, mon Dieu, ie voy ma maistresse
Qui reuient desia de la messe :
Mon pot n'est pas encore au feu.
Ie m'en vay souffler peu à peu
Ces trois charbons que i'ay par conte.

MAISTRE IEHAN.

Ianne, si fa quinte luy monte
Vous aurez tantost vn affaut.
Si me fache-t-il bien qu'il faut
Si tost au Palais retourner
Trouuer Monsieur : sans desieuner
Ie ne puis plus long temps attendre,
L'appetit commence à me prendre.

SCENE II.

MADAME L'ADVOCATE. IANNE.

MADAME.

IANNE.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Qu'auons-nous

A dîner?

IANNE.

Du lard & des chous,
 Vne andouille, & vn hochepot, (1)
 Et le reste de ce gigot
 Pour faire vn hachis.

MADAME.

C'est assez.

Ianne.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Ramassez

Ceste cendre au feu qui se pert:
 Le pot est toujours descouvert
 S'il bouft, & couuert s'il escume :
 Mais ie sçay, c'est vostre coustume,
 Iamais ne feistes autrement.
 Repliez cet accouffrement,
 Et reportez mon chaperon
 Pour repreffer. Quoy? ce chaudron

1. Terrine, pâté en pot.

Est-il bien là? & ceste escuelle,
 Ceste chaire, ceste escabelle?
 Que tu es paresseuse! Brique,
 l'ay vne espingle qui me pique
 Iustement sur le droit costé :
 Mon attiffet va de costé.
 Hé mon Dieu, que ie suis mal-faite!
 Ma verdugale s'est defaite
 Pendant que i'estois à l'eglise,
 Et si i'ay deffous ma chemise
 Dedans le dos ie ne sçay quoy.
 Ie te pry, Ianne, accoustre-moy,
 Et me dy si nostre Antoinette
 Couue point quelque amour secrette.
 T'en a-t-elle iamais parlé?

IANNE.

Ie ne l'eusse pas tant celé,
 Vous me cognoissez bien, Madame.
 Et puis ie ne suis qu'une femme,
 Vaifseau percé de tous costez :
 Mais de vous-mesmes éuentez
 Si auez quelque sentiment,
 Si nostre homme secretement
 Luy fait l'amour, & sur ma foy
 l'en ay conneu ie ne sçay quoy.

MADAME.

Ie n'en suis que trop asseuree :
 Et qui me rend desesperee,
 C'est cela. Mais ie voudrois bien
 Trouuer quelque gentil moyen
 Pour m'en tirer.

IANNE.

N'y pensez point.

MADAME.

Je ne puis, car cela me point
De si pres, que ie ne fais pas
Oourage, repos ny repas,
Cent fois le iour que ie n'y fonge.

IANNE.

C'est le vif-argent qui vous ronge,
Et qui me fait tousiours tancer :
Et sans autrement y penser,
Sus mon Dieu ie m'en fuis doutee.

MADAME.

Hà vieille carcasse edentee,
le vous y prendray, vieil refueur.

IANNE.

Vrayment c'est vn beau laboureur
Pour trainer là ceste charrue.

MADAME.

Il n'y a femme en ceste rue
Plus malheureuse que ie fuis.
Hà si i'estois... mais ie ne puis...
Je vous les ferois bien porter,
Puis que vous me voulez traiter
En ceste forte.

IANNE.

Mais la fille
Vous aime, puis elle est gentille :
D'elle ie n'auray iamais peur.

MADAME.

Toutefois ie tiens pour le feur,
Et des yeux me l'a fait entendre,
Que s'elle vouloit entreprendre,
Elle s'y porteroit si bien

Que iamais on n'en ſçauroit rien.
Car i'apperceu bien l'autre iour
Que pour diffimuler l'amour
Elle feroit aſſez finette.

IANNE.

Elle eſt mignarde, elle eſt faffrette,
Fort bien appriſe, & fur mon Dieu
Elle doit eſtre de bon lieu
Et noble, ou ie ſuis abuſee.

MADAME.

S'elle eſtoit vn peu plus ruſee,
Il n'y a fille dans Paris
Qui trouuaſt pluſtoſt cent maris
Qu'elle, s'elle en auoit beſoin.

IANNE.

Elle eſt modeſte, elle prend ſoin
De ſon fait, bonne meſnagere.

MADAME.

Ie m'en vay trouuer ma commere
A fin de deſcharger mon cœur,
Ie n'en puis plus : & ſi Monſieur
Reuient du Palais, qu'on m'appelle.
Mais, Ianne, foyez-moy fidelle,
Car ie veux m'atter ce vilain :
Ie le feray mourir de faim,
De foif & de mauuaife chere.

IANNE.

Madame eſt bien en ſa colere,
Ie l'ay miſe en ſon ver coquin.
Mais ie ne fais rien ce matin
Autre choſe que babiller :
Si me faut-il toſt habiller
A difner pour noſtre Monſieur.

Par ma foy, il n'est plus refueur
 Depuis qu'il deuiet amoureux :
 Il est gentil, doux, gracieux,
 Et n'y a parfum qu'il ne porte.
 Antoinette, auant que l'on forte,
 Descendez & dressez la table.

 SCENE III.

ANTOINETTE. IANNE.

ANTOINETTE.

NE fuis-ie pas bien miserable?
 Ne fuis-ie pas bien fortunee?
 Je pense que ie ne fuis nee
 Que pour endurer du malheur!
 Si i'ay tant soit peu de bon-heur
 Qui me face esperer en mieux,
 Seulement en tournant les yeux
 Il me laisse & soudain s'enfuit :
 C'est vn defastre qui me fuit
 Et qui iamais ne m'abandonne.
 Si i'ay fortune qui me donne
 Quelque moyen de m'auancer,
 Je ne sçay quoy sans y penser
 Se vient ietter à la trauerse,
 Qui broüille, tracasse & renuerse,
 Me tire & arrache des mains
 Le succés de tous mes deffains.

IANNE.

Ceste fille est bien mal-traitee.
 Mon Dieu, quelle langue affetee!

Comme elle parle! elle dit d'or.
I'en voudrois bien sçauoir encor,
N'estoit qu'il me faut apprester
Nostre dîner & le haster.
Ie m'en vay trouuer ma cuisine :
Mais i'ay peur que ceste cousine
Ceans n'attraine avecques foy,
Sans y penser, ie ne sçay quoy.
Mon cœur en fait mauuais presage :
Ie crains fort que ce coufinage
Ne vienne d'vn autre costé.
Ce beau Capitaine éuenté,
Cousin germain de nostre maistre,
La laissa en passant pour estre
Avec Madame, pour sçauoir
Et le seruice & le deuoir
Que font les filles de maison.

ANTOINETTE.

I'en auray toufiours ma raison :
Il m'aime, & sçay qu'il est de race
De gens de bien, puis vne place
Ne luy peut manquer chez le Roy :
Aussi il m'a promis la foy
Qu'il me prendroit en mariage.
Ie l'ay trouué homme si sage,
Si tres-bon, & si tres-honneste,
Qu'ayant puissance sur ma teste,
Iamais & non plus que sa sœur
Ne me pressa de mon honneur :
Vray est que bien fort volontiers
A la surprise de Poitiers
Ie me rendy sa prisonniere,
Reconnoissant à sa maniere
Qu'il estoit quelque homme de bien :

Si ne fçait-il encores rien
Du tout que i'aye esté nourrie
Nonnain dans vne moinerie
Par l'espace de sept bons ans.
Mais ie pers icy bien mon tems
A discourir de ma fortune.
Ce n'est pas ce qui m'importune
Pour le present : c'est le fouci
Que i'ay de me tirer d'icy,
Et de fçauoir toutes nouuelles.
Mon Dieu, s'elles estoient cruelles,
Et que l'on me dist qu'il est mort
Au Haure en assillant le fort!
Que ferois-tu, pauure Antoinette?
Tu demourrois serue & fugette,
Veufue d'amis & de secours!
En ce monde ie n'ay recours
De frere, de fœur ny de mere.
De me retirer chez mon pere,
Ayant delaiissé le couuent,
Et puis changé d'accoustrement,
Ie ferois fort bien arriuee!
Il n'est pas de la reformee,
Il me renuoiroit bien chez moy.
De demeurer icy, & quoy?
D'vn costé ie suis tourmentee,
Et de l'autre folicitee :
Mon Dieu, tout me vient à rebours!
Aide-moy, tu es mon secours,
Mon fort, mon tout, mon esperance.
Mais las! mon Dieu, l'heure s'auance,
Et moy ie ne m'auance pas.
l'enten Madame d'icy bas.

SCENE III.

MADAME L'ADVOCATE. LA VOISINE.

MADAME.

A DIEV, voisine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cœur.

MADAME.

Ie fens venir nostre Monsieur.

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé,
Maintenant qu'il est allumé
D'vn feu qu'il ne fçauroit esteindre.

MADAME.

Qu'il a de peine à se contraindre
Pour se faire de belle taille!
Adieu, il faut que ie m'en aille :
Ce fera pour vne autre fois.

LA VOISINE.

S'ell' ne fait rendre les abbois
A Monsieur, ie veux qu'on me tonde!
Il n'y a femme en tout le monde
Qui se fasche plus aigrement.
Ell' le rendra doux comme vn gand,
Et souple comme vn marroquin.
S'ell' ne luy met le brodequin
De trauers, ie veux qu'on me pende!
La voisine est assez friande
Pour luy dresser vn bon appas,
Et si ne s'en doutera pas.
Encor découurant l'entreprise,

Elle est secrete & bien apprise
 Pour fort bien déguifer vn fait :
 Et si le galland contrefait
 L'amoureux, hà qu'elle est rusee
 Pour déuider vne fuzee,
 Et tirer dedans & dehors
 Le filet d'vn fuzeau retors.

Aussi ce n'est pas la façon
 Qu'vn vieillard face le garçon,
 Abusant la ieunesse tendre
 D'vne femme qui peut apprendre
 A faire tout ainsi que luy.
 Encor en la maison d'autruy,
 Il y auroit quelque apparence :
 Mais de le faire en la presence
 De sa femme, & en sa maison,
 Il n'y a ryme ni raison.
 Puis l'endurer, i'aimerois mieux
 Cent fois qu'on me creuast les yeux,
 Et qu'on me bruslast toute viue.

L'atten que nostre fils arriue :
 Il fait l'amour, ie le sçay bien.
 Mais ie croy que nous n'auons rien
 Pour disner, ie n'y pensois pas :
 Aussi ne luy faut-il grand cas,
 Il se paist de chose legere.
 Que Dieu pardoint à feu son pere!
 Il auoit ce bon naturel.
 Celuy de maistre Iehan n'est tel,
 Que ie voy venir droit à nous :
 Il ne peut plier les genous,
 Tant il est affoibli de faim :
 A le voir, il a mieux besoin
 De disner cent fois que de rire.
 Maistre Iehan triomphe de dire,

Mais c'est quand il a les piez chaudx,
Ou qu'il a quelques vieux defaux
A taxer contre sa partie.
Maistre Iehan dresse vne fortie.

SCENE V.

MAISTRE IEHAN.

SVR mon Dieu, ie ne viens iamais
Toft ou tard de nostre Palais,
Que ie n'apporte la famine :
Ie croy que c'est là qu'elle affine
A tous les ongles & les dens.
Ouy sur mon Dieu, c'est là dedans
Que l'on s'affame, & qu'on pratique
A faire passer la colique,
Et bien toft par l'ame d'un sac.
Si vous auez dans l'estomac
Quelque chose mal digeree,
Euentez la mine alteree
De quelque maigre chiquaneur :
Il n'y a si grand mal de cœur,
Ny de ventre, qui ne se passe.
Ses yeux haues, ses mains, sa face,
Son ventre & son foye d'aimant
Cuifent l'or & le diamant :
Ses paroles sont des fanfues,
Ses doigts de glus, ses mains crochues :
Ce qu'il parle & ce qu'il soupire
N'est rien qu'un esprit qui attire,
Et qui par son attraction
Fait fuire la digestion.

Ce font careffes attrayantes,
 Ce ne font qu'espines mordantes
 Qui font laiffer le poil à tous.
 Il y a de l'aigre & du doux,
 Il y a du mol & du dur
 Dedans le fac d'un chiqueaneur.
 Il est l'amorce & l'hameçon,
 Et vous, vous estes son poisson :
 C'est l'ambre, vous estes la paille :
 C'est l'aimant, & vous la limaille
 De fer : ses mains font des gluaux,
 Et vous, vous estes ses oiseaux.
 Nostre Palais est la pantiere,
 La glus, le rapeau, la filiere,
 Le ré faillant, le feu, la vois,
 Où toute la France vne fois
 Tous les ans se prend au filet.

C'est là, c'est là que le caquet
 Se vend aussi cher comme crème :
 Jamais le fourment ne s'y feme,
 Ny l'herbe, & en toutes saisons
 On y fauche, & fait-on moissons.
 C'est là que naissent les minieres
 D'or, d'argent, de toutes manieres,
 Et toutes fortes de metaux :
 C'est là que coulent les ruisseaux
 Qui trainent l'areine doree :
 C'est là qu'on prend à la pipee,
 En faisant consultation,
 Vne bonne succession.
 Les piliers, les bancs & les portes,
 Bref tout y mord : là les peaux mortes
 Font mourir les hommes vians.
 C'est là qu'on ronge à belles dens,
 Ou de Poitou, ou de Solongne,

Toufiours quelque vieille charongne.
Auffi nostre Palais n'est beau
Que pour escorcher vne peau,
Et regratter vn parchemin.

Si ie traîne mon escarpin
Le long de ce paué gliffant,
Ie reuien foudain palliffant
De faim, de soif & de colere :
C'est ce barreau qui nous altere,
Et qui nous effime (1) le flanc.
Si ie frotte contre le banc
De quelque Procureur nouueau
Le petit bord de mon manteau,
Me voila mis en appetit :
Ou si ie demeure vn petit
Debout en la chambre doree,
Me voila remis en curee
Pour courir apres vn grand cerf.

Sans plus me desplait d'estre serf
A ce Monsieur qui m'importune
Iour & nuit changer de fortune,
Et parle de me marier :
Encores me dist-il hier,
Si i'accepte ce mariage,
Qu'il me fera grand aduantage,
Qu'il me donra ou vne office
De Sergent, ou le benefice
Qu'il tient de long temps en mon nom.
L'ayant, qu'en feray-ie sinon
De bon argent pour me meubler?
Hà si ie pouuois asssembler
Cinq ou six cens escus ensemble,

1. Vieux mot qui veut dire fatiguer, exténuer. *Essimer* une vigne, lui faire rapporter des fruits outre mesure.

Je ferois riche , ce me femble.
 Mais ce pendant ie difneray,
 Et en difnant i'y penferay.

Je fuis las : il y a trois nuits
 Que fans me reposer ie fuis
 A faire l'extrait d'vn procès
 En droit & matiere d'excés,
 D'vn Gentilhomme de Poitou :
 S'il vient, i'en auray fer ou clou,
 Quand il feroit ferré à glace.
 Mais ce pendant le temps fe paffe,
 le m'en vay prendre mon repas.

ACTE II.

SCENE I.

L'AMOVREVV.

HA que celuy est malheureux
 Auiourd'huy qui vit amoureux!
 Amour porte toufiours en croupe
 Quelque malheur qui dône en poupe,
 Pour elancer nostre vaiffeau
 Contre vn rocher ou deffous l'eau :
 Amour porte toufiours en queuë
 Quelque maladie inconnuë.
 C'est vn mal qu'on ne peut guarir,
 Vn mal qu'on ne peut fecourir
 En temps qui soit : le mal d'aimer
 Est vn mal qu'on ne peut charmer,
 Vn esprit qu'on ne peut contraindre,

Vn malheur qu'on ne sçauroit peindre,
Vn froid qu'on ne peut eschauffer,
Vn feu qu'on ne peut estouffer :
C'est vn tourment, c'est vn erreur,
Vn doux mal, vn plaisant malheur,
A qui ius, drogue, ny racine
Ne sçauroit faire medecine.

Amour est fertile de miel,
Amour est fertile de fiel :
Il iette le miel en la bouche,
Le fiel iusques au cœur nous touche :
Il porte le doux & l'amer.
Amour est semblable à la mer,
Qui douce & calme nous inuite,
Puis nous tenant, toute dépîte,
Vomist & crache deffus nous
Sa rage & son aigre courroux.

Puis outre les maux de l'Amour,
l'ay vn tuteur qui nuit & iour
Ne parle que de me pouffer
A ce barreau, de m'auancer :
D'autre costé i'ay vne mere
Qui tousiours me dit : « Feu ton pere
Faisoit cecy, faisoit cela,
Alloit deçà, alloit delà,
Pour auoir pratique au Palais.
Hà que Dieu luy pardoint! iamais
Ne reuint en quelque saison
La bourse vuide à la maison. »
Ce pendant au lieu de gouster
Le plaisir, il faut escouter
Ces propos & ne dire rien.
Je sçay que nous auons du bien,
Mais quoy? quel bien si ie n'ay point
Moyen de me tenir en point?

D'auoir la chemise froncee ,
Le collet, la cappe doublee
De taffetas ou de fatin ?
D'auoir la mulle, l'escarpin,
Et quelque chauffe de couleur,
Quelque rubis, quelque faueur
Pour donner à mon Antoinette,
Dont le souuenir me fagette,
Me trouble & m'altere le sang,
Et me fait soupirer le flanc ?
Ce beau teint, ce front, cette face,
Ce tetin, cette bonne grace,
Ce parler accort & ces yeux
Me font deuenir furieux.
Et puis il faut que la ieunesse
Se rende serue à la rudesse
Ou d'un pere, ou d'un precepteur,
Ou d'une mere, ou d'un tuteur !
J'aimerois mieux mourir cent fois
Que me ranger deffous leurs lois,
Et d'afferuir ma liberté
A leur graue seuerité :
Et vous promets qu'une partie
Se fera à ma fantaisie
Pour ce coup, & i'en feray creu.
Je ne voy rien & n'ay rien veu
Au monde que ie puisse fuyure
Qu'Antoinette, qui me fait viure,
Destournant ses yeux doucement,
Et puis mourir en un moment.
Aussi ie n'aime point ma vie,
Sinon que pour la seule enuie
Que j'ay de luy donner mon cœur
Pour humble & loyal seruiteur.
J'auray tantost quelque nouvelle,

Car i'ay laissé en sentinelle
 Potiron, à fin de la voir
 Expressément, & de sçavoir
 De lanne comme elle se porte.
 Jamais ne vient qu'il ne m'apporte
 L'esperance ou le defespoir.
 Je sçay bien pourtant son vouloir :
 Seulement si ce Capitaine
 Estoit mort, ie suis hors de peine :
 Je seray choisi entre tous,
 L'abbatray aisément les coups
 Et de Monsieur & de son Clerc.
 L'oy Potiron, il parle cler,
 Il a quelque chose à me dire.
 Il vaut mieux que ie me retire
 Icy pour sçavoir le discours
 Et le secret de mes amours :
 Potiron est sur ses complaints,
 S'il ne me donne des atteintes
 Bien aigrement, ie veux mourir.
 Oyez, vous aurez du plaisir.

 SCENE II.

POTIRON. L'AMOVREUX.

POTIRON.

HA que pleust à Dieu que mon maistre,
 Mon ieune aduocaceau, peust estre
 Vne fois auffi diligent
 Au Palais à gagner argent,
 Pour bien y faire son deuoir,
 Qu'il est diligent de sçavoir
 iii.

Des nouvelles de sa maistresse!
 Luy ou moy nuit & iour sans cesse
 Nous fommes là, pour demander
 S'elle voudroit rien commander :
 C'est son estude, son barreau,
 Son sac, ses pieces, son bureau,
 Bref il ne pense en autre chose.
 Dieu çait si Potiron repose,
 Et s'il a seulement loisir
 De boire vn trait à son plaisir,
 Pendant que Monsieur escarmouche
 A toutes heures cette mouche
 Qui luy poinçonne le cerueau.
 S'il y a quelque cas nouveau,
 Toufiours quand le disner s'apreste,
 Potiron, fus auant en queste,
 Potiron il vous faut trotter,
 Potiron il faut éuenter
 Soudain si la beste est en prise :
 Ou si c'est nouvelle entreprise
 Et qu'il faille courir expres,
 Potiron, fus, allez apres :
 Cela n'est que mon ordinaire.
 Ce pendant ie ne puis tant faire
 Que venir à temps pour disner,
 Et ce n'estoit le desieuner,
 Voila Potiron bien crotté,
 Potiron aussi mal traité
 Qu'vn vieil potiron au vinaigre.

L'AMOVREUX.

Potiron, que tu feras maigre
 S'il faut viure en ceste façon!

POTIRON.

Plustost ferois aide à maçon

Que de feruir ces langoureux,
Ces aduocaceaux amoureux,
Qui ne vendent que les fumees
De leurs parolles parfumees.

L'AMOVREUX.

Voila comme ces paillardaux,
Ces petits coquins friandeaux,
Deuisent ordinairement
De leurs maistres publiquement :
Puis mettez là vostre segret.
Je n'ay tant seulement regret
De luy auoir dit mon affaire.

POTIRON.

Pay, Potiron, il vous faut taire :
Je le voy bien là qui m'attend.
Jamais n'aura ce qu'il pretend,
Car il a trop forte partie.

SCENE III.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'AMOVREUX.

ET bien?

POTIRON.

Elle n'est pas partie,
Monsieur estoit encore à table.

L'AMOVREUX.

Et Ianne?

POTIRON.

Ianne, secourable
De Potiron & de sa faim,

LA RECONNVE.

Auffi toft qu'elle a veu de loïn
 Potiron, la voila plantee
 Sur la porte toute attriftee :
 Elle nous en a bien conté!
 Monfieur n'eft pas trop defgoufté.

L'AMOVREUX.

Amoureux!

POTIRON.

Mais de quelle forte!
 Il n'y a faueur qu'il ne porte.

L'AMOVREUX.

Mais dy, Potiron, ie t'en prie.

POTIRON.

Si ie le dis, fans menterie,
 Cela vous fera mal au cueur.

L'AMOVREUX.

Dy, Potiron.

POTIRON.

C'eft ce refueur
 Qui braffe quelque amour fegrette,
 Comme dit Ianne, à Antoinette,
 Et voudroit bien trouver manteau
 Pour bien couvrir le feu nouveau
 Qui fait allumer le tifon
 Es cendres de ce poil grifon.
 La pauvette mal-affeuree
 Eft à demy defefperee :
 Et pour l'auoir plus finement,
 Il pratique fegrettement
 Maiftre Iehan pour le marier.

L'AMOVREUX.

Ie fçay tout cela dés hier.
 Ianne ne dit-elle autre chofe?

POTIRON.

Elle en sçait bien , mais elle n'ose ,
Comme elle dit, le deceler :
Puis on l'est venu demander
Ainsi qu'elle parloit à moy.

L'AMOVREUX.

Va dîner, mais depeſche-toy.

POTIRON.

Et vrayment i'en ay bon beſoin ,
l'enrage de ſoif & de faim :
Mes boyaux ronflent de colere ,
Ils contrefont la gibeciere
De mon maiftre, ils bâillent touſiours.

L'AMOVREUX.

Si ie ne ſçay tout le diſcours
Que Monſieur a fait en diſnant ,
Ie feray touſiours attendant
Deſſus le ſueil de noſtre porte ,
Iuſques à tant que Ianne forte ,
Pour ſçauoir d'elle ſi ie ſuis
Viuant, ou ſi viure ie puis :
C'eſt l'eſperance de ma vie ,
C'eſt mon heur, c'eſt ma ialouſie ,
Mon tout, mon ame, mon deſir,
Mon œil, ma grace, mon plaifir.
Sans elle ie pourrois bien dire
Qu'Amour exerce ſon empire
De rigueur, d'ennuy, de mechef,
Maintenant ſur mon pauvre chef :
Sans elle ie ferois en peine
Nuit & iour à perte d'haleine ,
A force de trop ſoupirer :
Ie ne ſçauerois bien eſperer

Sans son aide & sans son secours
 De mettre fin à mes amours.
 C'est ce Monsieur, c'est ce brouillon
 Qui me veut donner l'aiguillon,
 Afin de me mettre en martel.

Hà mon Dieu, que tu es cruel,
 Amour, & que tes mains cruelles
 Font sur moy de playes nouvelles!
 Aumoins quelquefois pren fouci
 De moy, & me prens à merci,
 Ou me fay perdre la memoire
 De ses yeux, de sa dent d'yuoire,
 De la belle & blonde crespine
 De ses cheueux, de sa poitrine,
 De sa taille, de son tetin,
 De sa bouche qui sent le thym
 Quand elle a les léures déclofes,
 Des lis, des œillets & des roses
 Qui fleurissent dessus son sein,
 De son front, de sa blanche main,
 De sa douceur & de sa grace,
 Qui toutes ces beautez efface.

Pren donc pitié de mon malheur,
 Et donne tréue à ma douleur,
 Amour, & relasche à ma peine.
 S'il disoit que ce Capitaine,
 Son cousin, fust mort à l'affaut,
 Ce que pleust à Dieu, il ne faut
 Que cela seulement aduienne :
 Si n'ay-ie pas peur qu'il reuienne,
 Aumoins s'il est en assillant
 Aussi braue & aussi vaillant
 Que ie l'ay veu estant à table.

Mais que fay-ie icy, miserable?
 Il vaut mieux que ie me retire

Dedans nostre falette, & dire
 A Potiron qu'il vienne prest,
 Et qu'il pourfuiue l'interest
 De moy & de ma pauure vie,
 Que i'ay maintenant asseruie
 Pour vne beauté languissant
 Chez ce Monsieur à vingt pour cent.
 Potiron.

POTIRON.

Monsieur.

L'AMOVREUX.

Sus auant,
 Que l'on se tienne icy deuant,
 Pour espier qui va, qui vient,
 Qui fort, qui entre : & s'il aduient
 Que Ianne forte, qu'on m'appelle.

POTIRON.

Ie ne fuis plus que sentinelle,
 Ie ne sçay plus autre mestier.
 Potiron dedans son cartier
 A aussi bien porté les armes
 Pendant qu'on donnoit les allarmes,
 Qu'homme qui fust dedans Paris :
 Potiron tout vestu de gris,
 Ouy Potiron faisoit le braue
 Dans la cuisine ou dans la caue.
 Là dedans est mon lit d'honneur :
 C'est là que ie veux que mon cœur,
 Ma fallade (1) & ma vieille espee
 Soyent mis & pendus en trophee.
 Mais il me faut parler pian pian,
 Car voila Ianne & maistre Jehan

1. Sorte de casque à l'usage des gens de guerre.

Qui fortent : c'est à moy d'attendre
 Ce qu'ils diront, & de l'apprendre.
 Il fera tombé de l'orage,
 Ianne est morne & triste en vifage.
 Ces yeux rouges, ce poil rebours,
 Font iuger qu'il y a trois iours
 Qu'elle n'a mangé que moutarde :
 Ell' n'a point la mine gaillarde,
 Il y a quelque malencontre.

 SCENE III.

MAISTRE IEHAN. IANNE. POTIRON.

MAISTRE IEHAN.

ET vrayment son vifage monstre
 Qu'elle a son beguin à l'enuers :
 Quelque chose va de trauers
 Qui luy trouble la fantaisie.

IANNE.

Ce n'est rien qu'une ialoufie
 Qui luy altere le cerueau.

MAISTRE IEHAN.

Son mal va bien outre la peau,
 Il luy touche iusques au cœur.

IANNE.

Aussi il falloit que Monsieur
 Luy donnaft les occasions
 De la mettre en ces passions.

MAISTRE IEHAN.

Il y a anguille sous roche :
 Aussi tost que Monsieur approche

D'elle, à fin de la careffer,
Madame vient le repouffer
Si fierement que c'est merueille.
S'elle n'a la puce en l'oreille,
Je veux mourir presentement.
Ianne dit vray, ce seul tourment
Luy feroit perdre la ceruelle.

IANNE.

Je fçay bien comme elle chancelle
Et de la langue & de l'esprit,
Quand elle oit seulement le bruit
D'un voifin, ou d'une voisine,
Qui porte moudre sa farine
Ailleurs que dedans sa maison.

MAISTRE IEHAN.

A propos voyla Potiron.

POTIRON.

Tous deux vous en contez de belles!
Et bien, dites-moy des nouvelles,
Qu'y a-t-il? Maistre Iehan fçait tout,
C'est maistre Iehan qui tient le bout,
Qui nous fait perdre la partie.
Et bien, Madame est auertie
Du fait de Monsieur, est-ce tout?
J'ay entendu de bout en bout
Vos propos.

MAISTRE IEHAN.

Ce font de tes rufes.

IANNE.

Potiron n'a iamais d'excufes,
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'est la façon de maintenant,

Le fiecle & la faifon le porte :
 Chacun en dit, chacun rapporte
 Cela mefme qu'il ne fçait pas.
 Mentir m'efpargne mille pas,
 Mille courfes, mille couruees :
 Sans les menfonges controuuees,
 Mon efcarpin deuiendroit tel
 Qu'vn mouuement perpetuel,
 Je ferois toufiours en haleine.
 Et puis il n'y a point de peine
 Au feruice d'vn amoureux!

MAISTRE IEHAN.

Potiron, que tu es heureux
 Si tu le fçauois bien connoiftre!

POTIRON.

Je voudrois t'auoir veu vn maiftre
 De ceruelle comme le mien,
 Pour auoir cet heur & ce bien.
 Mais, Ianne, vous eftes refueufe,
 Hà vrayment vous eftes fâcheufe.

IANNE.

Vous ne faites que lanterner,
 Perdre temps & balliuerner :
 Mais que voulez-vous que ie die ?

MAISTRE IEHAN.

Potiron, cette maladie
 Ne la tourmente pas fouuent.

POTIRON.

Parbieu, c'est quelque mauuais vent
 Qui l'a frappee ce matin,
 Et l'a mife en fon auertin.

MAISTRE IEHAN.

Potiron, tréues de colere,

Laiſſons là Ianne. Quelle chere
 Ce pendant que Monsieur contoit
 Du Haure pris, & qu'il vanſoit
 L'heureuſe & vaillante ieuneſſe
 De noſtre Roy, & la ſageſſe
 Et l'heur de la Royne ſa mere,
 Lors qu'il diſoit que la main fiere
 Et le cœur braue du François
 Auoit mis & chaffé l'Anglois
 Hors des limites de la France :
 Auffi toſt Madame commence,
 Feignant de ne l'entendre pas,
 A parler haut, à parler bas,
 Puis iette les yeux contre terre.

POTIRON.

Maître Iean parle de la guerre
 Ainſi que de ſon parchemin :
 Maître Iean a l'eſprit mutin.

IANNE.

Hà Potiron, laiſſe-le dire.

MAISTRE IEHAN.

Si Monsieur auoit faim de rire,
 Auffi toſt elle rougiſſoit,
 Auffi toſt elle palliſſoit.

IANNE.

Madame eſt en ſon peliſſon : (1)
 Non, iamais en ceſte façon
 Ne la vey deſcontenancee.

POTIRON.

Ianne en dira ſa ratelee. (2)

1. Vêtement à l'aspect sévère que les dames mettaient par
 dessus leur toilette. On dirait encore : Madame se drape....
 2. C'est-à-dire tout ce qu'elle a sur la conscience.

MAISTRE IEHAN.

Monfieur eft femblable à celuy
Qui laboure le champ d'autruy,
Et laiffe là le sien en friche :
C'eft ainfi que l'on deuient riche.

IANNE.

Hà vrayment il a bonne grace :
C'eft pour luy cefte foupe graffe,
Il s'en peut bien torcher le bec.

MAISTRE IEHAN.

Ianne, fon moulin eft trop fec
Pour y moudre cefte farine.

POTIRON.

C'eft pour fa bouche qu'on l'affine,
Et pour le mettre en appetit.

IANNE.

Potiron, parlons vn petit
Plus bas : il eft en la fallette.

POTIRON.

l'ay peur que cefte amour fecrette
Ne fe braffe pour maiftre Iean.

MAISTRE IEHAN.

Pour moy ?

POTIRON.

Ouy, pour vous.

MAISTRE IEHAN.

Han han,
Je ferois acheué de peindre.

POTIRON.

Si Monfieur vous vouloit contraindre
De l'efpoufer ?

MAISTRE IEHAN.

Moy, & pourquoy ?
Elle est trop mignarde pour moy,
Elle est de trop bonne maison.

POTIRON.

Mais la liberté du grifon
Sera de luy donner carrière.

MAISTRE IEHAN.

Il s'en peut bien tirer arriere :
Ce n'est pas pour vn tel monteur,
Ce n'est pas pour vn tel picqueur
Vrayment que la lice est dressée.

IANNE.

Sa monture est trop harassée,
Il peut bien s'effayer ailleurs.

MAISTRE IEHAN.

Il n'est pas du rang des plus feurs.

POTIRON.

La lance à Monsieur est gauchere
Pour tirer droit à la visière.

IANNE.

Ce n'est pas son fait de courir.

MAISTRE IEHAN.

Je voudrais bien le fecourir.

IANNE.

Ouy, pour appaiser sa furie.

POTIRON.

Ianne a serui à l'escurie,
Elle en parle assez proprement.

LA RECONNVE.

IANNE.

Ç'a donc esté en escurant
Mon chaudron dedans la cuisine.

MAISTRE IEHAN.

Mais i'oy Monsieur qui se mutine,
Le vais acheuer mon extrait.

POTIRON.

Et moy ie m'en vais boire vn trait,
Car nous iourons vne premiere
A toutes restes de colere
Tantost, mon Aduocat & moy.

IANNE.

Adieu tous deux.

MAISTRE IEHAN.

Adieu, ie voy
Antoinette qui se desrobe
Auec Madame au garderobe.

IANNE.

Adieu, ie vais à mon mefnage.

MAISTRE IEHAN.

Nous en parlerons dauantage.

POTIRON.

Adieu.

MAISTRE IEHAN.

Ceste nouvelle trame
Mettra iusque à la haute game
Cet Aduocat : ce fait le touche.

SCENE V.

POTIRON.

IE m'en vay bien ietter la mouche
Au cerueau de mon amoureux :
A ce coup il est malheureux ,
Il peut bien quitter la partie.
Je m'en vay luy mettre l'ortie
Et l'éguillon deffous le flanc.
C'est à luy à quitter le ranc :
L'en ay descouuert l'embuscade ,
Et s'il ne se donne de garde
On luy fera vn mauuais tour :
C'est vn ennemy que l'Amour.
Ce Monsieur a cent vieilles rufes ,
Cent couuertes, cent excuses
Pour ruiner ce ieune fot.
Mais si ie ne luy difois mot
De tout cela que i'ay appris ,
Ce feroit pour le rendre épris
Et surpris toufiours dauantage :
Ce feroit allumer sa rage
Et le rendre plus furieux
Que iamais : pourtant il vaut mieux
Dire tout & ne celer rien.
Car quand de moy il sçaura bien
Qu'on luy voudra ietter la poudre
En l'œil, il se pourra refoudre
Et reprendre le frein aux dens.
Il ne faut à ces ieunes gens
Qu'une heure pour les faire fages.
Puis il dira que les orages
Ne viennent iamais que de moy.

Si diray-ie tout, par ma foy :
 C'est œuvre de miséricorde
 De luy donner eschelle & corde
 Pour le tirer hors de prison,
 Où fureur surmonte raison,
 Et seule y commande la rage.

Potiron est devenu sage,
 Il philosophe maintenant :
 Il a repris son sentiment
 En beuvant : la digestion
 Fait fumeuse operation
 Dedans sa petite ceruelle.
 Mais ie vay dire la nouvelle
 A mon Aduocat qui m'attend :
 Il est sans cœur s'il ne se pend,
 Et s'il n'a maintenant enuie
 D'honorer sa melancolie
 De quelque bien-heureuse mort,
 Plustost que d'endurer ce tort.

ACTE III.

SCENE I.

MONSIEVR L'ADVOCAT.

VRAYMENT il falloit bien qu'Amour
 Vint informer, sur le retour
 Et sur le decours de ma vie,
 De mon fait, se faisant partie
 Si aigrement encontre moy :
 Toutefois ce plaifant é moy,

Or que ie fois vieil & cassé,
Me fait souuenir du passé,
Et me remet en l'allegresse
Où i'estois lors que la ieunesse
En la plus gentille faison
Verfoit l'amoureuse poison,
Qui les cœurs doucement enflame
D'une belle & gentille flamme.

Mais s'il me plonge en cet accès
Ie crains de perdre mon procès,
Or que i'entende la matiere :
Car i'ay oublié la maniere
D'intenter en ces actions.
Ie n'ay griefs ny saluations,
Factons, responsifs ny repliques,
Ie fourniray trop de dupliques :
Mais pour conclure en cet endroit
Ie n'ay pour soustenir mon droit,
Encor que i'eusse le bureau :
Iamais la faueur du barreau
Ne fera pour moy, la ieunesse
Ne fait iamais pour la vieillesse,
Amour n'est point pour les vieillars :
Toutefois ce sont des hazars,
Amour est oiseau de passage.
Car las! aussi tost que nostre âge
Se rend de l'Hyuer compagnon,
Aussi tost s'enuolle mignon
Haut à l'effort, car sa nature
Ne peut endurer la froidure,
La vieillesse point ne luy plaist.
Toutefois point ne me déplaist
Qu'il m'affaille pour m'éprouer,
Connoissant qu'on ne peut trouuer
Viande au monde plus exquise,

Plus delicate & plus requise,
Et qui mieux retienne son miel,
Son gouft, sa faumure & son fel,
Qu'Amour en son aigreur extrême :
Il fait sa fauce de luy-mefme,
Et luy-mefme porte son ius,
Son fucre, son fel, son verius :
C'est vne douce confiture.
S'il a quelque chose trop dure
A digerer, il l'adoucift,
Il l'enaigrift, il la farcift
De fucre doux & d'herbes fines :
Si l'on y trouue des espines,
Il les couure si finement
Qu'on les aualle doucement :
Et bref ie croy que rien ne plaift
Au monde si l'Amour n'y est.
C'est luy, c'est luy qui fait esprendre,
Remuant vne vieille cendre,
La glace au plus fort de l'Hyuer,
Et le feu mesme congeler :
De moy i'en fay l'experience,
Car dés le temps que ie commence
A le mesler en mon breuage,
Encores que le poil & l'âge
Me bannissent de ce plaisir,
Ie me sens toutefois saisir
Le cœur d'une ieune allegresse,
Ie ne sens rien de la vieillesse,
Mes membres sont gaillards & forts.
Ie n'ay rien dessus tout mon corps
Qui me face monstrier caduque,
Que la dent noire & la perruque,
Et des fillons dessus le front,
Qui vieillard & ridé me font :

Au reste ie fuis fort gaillard,
 J'ay le parfum, le gand mignard,
 L'escarpin, la chauffe coupee,
 La gibeciere bien houpee,
 La robe faite à haut collet,
 Le clerc, le laquais, le mulet.
 Bref ce que j'ay veu me desplaire
 Auiourd'huy commence à me plaire :
 Rien plus triste & fascheux ne m'est,
 Et rien sur tout ne me desplaist
 Que la colere violente
 D'une femme qui me tourmente,
 Qu'un œil qui m'espie & m'aguette,
 Qu'une langue qui me sagementte,
 Qu'un regard hagard & ialoux,
 Qu'un visage plein de courroux
 D'une femme qui vit pour moy
 Cent fois plus que ie ne voudroy.
 Si faut-il pourtant que ie face,
 Ou par finesse ou par menace,
 Par surprise ou par action,
 Qu'ell' passe condamnation.
 Hà que ie la voy eschaufee!
 Encor qu'elle soit mal coiffée,
 Si me faut-il la caresser.
 Mais s'elle deuoit trespasser,
 Si faut-il pourtant qu'elle endure :
 Si la pillule estoit plus dure
 Qu'acier, si faut-il l'aualer. (1)
 Vrayment le temps s'en va troubler,
 La lune est fort rouge en visage :

1. On voit dans ces cinq vers les diverses significations données au mot *si*. On l'employait surtout dans le sens de *aussi*, *néanmoins*, *ainsi*, etc. On écrivait parfois *se*, pour distinguer la conjonction de l'adverbe.

Ce vermillon est vn presage
 Qu'il courra quelque mauuais vent.
 Il vaut mieux aller au deuant
 Pour l'appaiser, s'il est possible.
 C'est verser l'eau dedans vn crible,
 Et pescher les poissons en l'ær,
 C'est courir les cerfs dans la mer,
 De vouloir tirer ceste beste
 De l'amble qu'elle a dans sa teste.

SCENE II.

MAD. L'ADVOCATE. MONS. L'ADVOCAT.

MADAME.

IE vous en feray bien mouller.

MONSIEVR.

Et bien, où voulez-vous aller,
 Mon miel, ma douceur, ma careffe?

MADAME.

Ton fiel, ta rigueur, ta destresse.
 Je sçay bien dont ie suis venuë,
 Je ne suis point si peu connuë
 Et si n'ay point si peu de bien
 Que l'on ne me reçoie bien :
 J'ay de bons parens, Dieu merci.

MONSIEVR.

Ils ne sont pas de loing d'ici.

MADAME.

A moy qui suis de bon lignage,
 Et ma foy d'autre parentage
 Et de meilleure part que vous.

MONSIEVR.

Tout beau, Madame, parlez doux.

MADAME.

Allez, faites vostre mefnage,
le n'ay proposé dauantage
De demeurer avecques vous.

MONSIEVR.

Vous ferez toujours en courroux :
Il y a ia semaine entiere
Que vous tenez vostre colere,
Et si vous ne sçavez pourquoy.

MADAME.

Pourquoy, merci Dieu? ie le voy
Et iour & nuit deuant mes yeux.

MONSIEVR.

Ce ne font que des enuieux
Qui vous donnent vn faux entendre.

MADAME.

Non non, ie n'en veux plus apprendre :
Hé, i'en sçay trop de la moitié.

MONSIEVR.

Ou c'est nouvelle inimitié,
Ou quelque bauarde secrette
Vous a dit que i'aime Antoinette :
Et vous, vous aimez les menteurs,
Les flagorneurs, les rapporteurs,
Cela est vostre naturel.
Il n'est pas vray, ie ne suis tel
Et ne voudrois l'auoir pensé :
Et si ie me suis auancé
Quelquefois de parler à elle,
De la prendre par fous l'effelle,

De luy voir enfler le teton,
 Passer la main sous le menton,
 Ç'a esté en vostre presence.
 Mais du depuis que ie commence
 A me tenir vn peu en point,
 D'estre gaillard, ne crier point,
 Le soupçon & la ialoufie
 Vous ont troublé la fantaisie.

MADAME.

Rien ne me trouble sinon vous
 Qui me plongez en ce courroux,
 Et m'eschaufez cette colere.

MONSIEVR.

Venez, approchez, ma commere,
 Et parlons doucement ensemble.

MADAME.

Doucement?

MONSIEVR.

Voyez, il me semble
 Que tous deux auons, Dieu merci,
 Du bien assez, & sans fouci
 Que nous pouuons viure aisément.

MADAME.

Est-ce là le bon traitement?
 Est-ce l'amour & la douceur,
 La courtoisie & la faueur
 Que vous promistes de me faire?

MONSIEVR.

C'est grand cas, ie ne vous puis plaire,
 Tout ce que ie fay vous desplaist.

MADAME.

Ce que vous faites ne me plaist,
 Et m'en donnez l'occasion.

MONSIEVR.

Auez-vous eu affection
De collet, de drap ou d'anneau,
De cotillon ou de manteau
Bandé de velours alentour,
Ou de quelque toile d'atour,
De chaînes, de bracelets d'or,
Ou de quelque autre chose encor,
Que n'ayez eu argent en main
Pour l'acheter auffi foudain?

MADAME.

Je ne m'en fuis mescontentee.

MONSIEVR.

Quoy donc? estes-vous mal traittee?

MADAME.

Vous sçauz bien ce qu'il me faut,
Et pourquoy ie parle si haut
Maintenant.

MONSIEVR.

Or pour y mettre ordre,
Et pour ne voir plus ce defordre,
Sans qu'il y ait cause ou raifon
De troubler l'eau de la maifon,
Il faut que vous feruiez de mere
A Antoinette, & moy de pere :
Et bref il nous la faut pourvoir,
A fin que n'ayez de la voir
Occasion, ny moy auffi.
Mais tirons-nous vn peu d'icy,
Car s'il ne tient qu'à vous baifer,
Vrayment ie vous veux appaifer.

MADAME.

Le baifer ne m'appaise point,

Monsieur : Monsieur, ce n'est le point
Qui m'esguillonne le costé.

MONSIEVR.

Vostre mal est plus haut monté.

MADAME.

Entrons, la porte n'est pas close.

MONSIEVR.

Ce pendant gardez quelque chose
Pour crier & tancer demain :
Le vous veus dire le deffain
Et le retrainif que i'appreste
Pour guerir vostre mal de teste.

SCENE III.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'AMOVREUX.

Tv les as veus?

POTIRON.

Je les ay veus.

L'AMOVREUX.

Tous deux ensemble?

POTIRON.

Ouy, tous deus.

L'AMOVREUX.

Tu sçais bien tout ce qu'ils ont dit?

POTIRON.

Ouy, ie sçay tout ce qu'ils ont dit.

L'AMOVREUX.

Quoy? que Monsieur aime Antoinette?

POTIRON.

Ouy, que Monsieur aime Antoinette.

L'AMOVREUX.

Et qu'il pratique maistre Jean?

POTIRON.

Ouy, qu'il pratique maistre Jean.

L'AMOVREUX.

Pour braffer quelque mariage?

POTIRON.

Pour braffer quelque mariage.

L'AMOVREUX.

Et que Madame le sçait bien?

POTIRON.

Et que Madame le sçait bien,
le vous l'ay ia dit tant de fois :
Et si vous auez droits, ou lois,
Ou defenes pour l'empescher,
Monsieur, il vous faut depescher.

L'AMOVREUX.

Mais auant que rien entreprendre,
Potiron, il te faut attendre
Icy, si tu verras fortir
Ianne, à fin de m'en aduertir :
Ie meurs d'vne ialouse enuie
De sçauoir ma mort ou ma vie.
I'ay Madame & Ianne pour moy,
D'Antoinette ie sçay pourquoy
Elle n'accordera iamais
D'espoufer vn Clerc du Palais :
Toutefois ce traistre lutin

Est si meschant, est si tres-fin,
 Qu'il me donra vn croc en iambe,
 Si de fortune ie n'eniambe
 A grands pas dessus ses brifees.

POTIRON.

Si les toiles sont bien dressees,
 l'espere de fuyure à la trace
 La beste en prise, que ie chasse,
 Et mettray Monsieur en defaut.

L'AMOVREUX.

Potiron, c'est ainsi qu'il faut
 Prendre force, cœur & courage.

POTIRON.

Si ie ne romps le mariage,
 Baste.

L'AMOVREUX.

Potiron, ie descouure
 Ce bel amoureux, qui entrouure
 La porte pour sortir dehors.

POTIRON.

Rentrez & faites vos efforts.

L'AMOVREUX.

Ie m'en vais.

POTIRON.

Allez, de par Dieu,
 Car ie voy Monsieur en ce lieu,
 Et Madame qui fort apres :
 Ie les espiray de si pres
 Que ie vous mettray hors de peine.

SCENE III.

MONS. L'ADVOCAT. MAD. L'ADVOCATE.
POTIRON.

MONSIEVR.

IE ſçay bien que ce Capitaine,
Mon couſin, qui me la laiſſa,
Ne viendra iamais par deçà :
Il eſt mort, & par ſa vaillance.
Vn ſoldat de ſa connoiſſance,
Retourné tout nouvellement,
Me le conta dernièrement :
Ie ne l'ay voulu auancer
Si toſt, de peur de l'offenſer.
« Auffi la nouvelle faſcheuſe
» Ne peut eſtre trop pareſſeuſe. »

MADAME.

Que la fille en fera marrie !

MONSIEVR.

C'eſt la breche & la batterie
Par où noſtre malheur ſe paſſe.

POTIRON.

Il ne dit mot que ie donnaiſſe
Pour vn eſcu d'or & de pois :
Mais il faut retenir ma vois,
Ils n'ont point les oreilles ſourdes.
S'ils ne ſe donnent point de bourdes,
A ce coup mon maĩſtre eſt heureux.

MADAME.

C'eſt vn meſtier tres-dangereux
Que la guerre, à ce que ie voy.

POTIRON.

C'est pour vn autre que pour moy.

MONSIEVR.

Et si m'asseura pour le feur
 Qu'estant couché derriere vn mur
 Dessus le ventre, en embuscade,
 Il suruint vne canonnade
 Droit par dessus vn rauelin,
 Qui prend le mur & le coufin,
 Et les emporta pesle-messe
 Hachez menus comme la greffe.

MADAME.

Je vous promets que c'est dommage.

POTIRON.

Mon maistre a gagné l'auantage
 Sur la partie, pour ce coup.

MONSIEVR.

Mais nous tardons icy beaucoup,
 Le iour s'en va : conclusion
 Pour vous tirer d'opinion,
 Il nous la faut pouruoir, m'amie.

MADAME.

Je n'en feray iamais marrie.

MONSIEVR.

Puis ce n'est que charge aussi bien,
 Et si c'est par nostre moyen
 Qu'ell' se marie, & qu'on luy donne
 Vn bon present, c'est belle aufmonne,
 Rien mieux employé ne peut estre :
 Puis elle est pour le reconnoistre,
 Or qu'elle soit de pauvre lieu.

MADAME.

Comment? vous sçavez tout le ieu
De ce cousin qui l'enleua.

MONSIEVR.

Le sçay bien comme tout en va :
Elle est toutefois de nature
Auffi douce que creature
Qui foit au monde.

MADAME.

On a tousiours
Sur l'âge affaire du secours,
A toute heure, de ieunes gens.

MONSIEVR.

Et puis nous n'auons point d'enfans :
Que vous en semble-t-il, ma femme?

MADAME.

Mais que ceste nouvelle trame
Ne m'ourdisse nouveau martel.
l'en suis d'aduis, il n'est rien tel
Qu'en descharger nostre mesnage
Par l'accord d'vn beau mariage.

MONSIEVR.

Je l'ay defia bien commencé.

MADAME.

Mais encore, à qui?

MONSIEVR.

l'ay pensé
Que maistre Iean estoit son cas.
Il y a cinq cens Aduocas
Au Palais qui ne sçauoyent faire
Ce qu'il fait : il sçait bien extraire,
Dresser appointemens en droit :

A la barre, hé il plaideroit.
 Maistre Ian est gentil garçon,
 Maistre Ian a bonne façon,
 Maistre Ian est fin & accort,
 Maistre Ian n'est pas vn brin fot :
 Et bref maistre Ian sans enuie
 Gaignera aussi bien sa vie
 Que Solliciteur du Palais.

MADAME.

Puis vous ne l'oublierez iamais,
 Il nous a fait trop de seruice.

MONSIEVR.

Puis ie le mettray en office
 Ou de Clerc du Greffe, ou d'Huiffier.

MADAME.

Il ne sçait que trop ce mestier.

MONSIEVR.

Est-ce bien dit? que vous en femble?

MADAME.

S'ils sont bien mariez ensemble
 l'espere qu'ils feront du fruit :
 La fille est bonne & a bon bruit,
 La fille est douce & gracieuse,
 Elle n'est fiere ny faicheuse,
 La fille n'est pas vn brin fotte :
 Je crains qu'elle soit huguenotte
 Seulement, car elle est modeste,
 En parolles chaste & honneste,
 Et tousiours sa bouche ou son cœur
 Pensent ou parlent du Seigneur :
 J'ay peur qu'ils ne s'accordent pas. (1)

1. Quelques critiques, le P. Nicéron entre autres, ont voulu voir

MONSIEVR.

Hé, tout cela n'est pas grand cas :
Sçachez seulement son vouloir.

MADAME.

I'y vais, & feray tout deuoir
De sçauoir bien secrettement
Qui elle est, & quoy, & comment.

MONSIEVR.

N'en faites ia trop grande enqueste,
Vous luy pourriez mettre en la teste
le ne sçay quoy pour la fâcher.

MADAME.

Vrayment ie ne veux empescher,
Quant à moy, vne œuure si sainte.

MONSIEVR.

Allez, ie vay donner l'atteinte
A mon Clerc fuyuant ce deffain.

MADAME.

Auiourd'huy plustost que demain
Nous les accorderons ensemble.

MONSIEVR.

N'ay-ie pas mis ma beste à l'amble
Doucement & sans la forcer ?
Il faut seulement amorcer
Vn peu ceste beste farouche
D'vn petit mors dedans la bouche,
Pour la tourner à toutes mains.
Ie vais acheuer mes deffains :
I'en auray, ou faudray à traire.

dans ce passage un éloge indirect de la religion réformée, et ont, à propos de cette prétendue allusion, vivement suspecté la foi catholique de notre poète. (V. note p. 194, t. II.)

SCÈNE V.

POTIRON. IANNE.

POTIRON.

JE suis alteré de me taire.
Voilà Ianne. Et bien, est-ce fait?

IANNE.

Potiron, vous estes du guet :
Tu peux bien redire à ton maistre
De point en point ce que peut estre,
Tu l'as entendu comme moy.

POTIRON.

Le Capitaine est mort, mais quoy?

IANNE.

Ce coup a coupé l'esguillette,
Et rompu du tout la buchette :
D'esperance ie n'en ay plus.

POTIRON.

Mais, mon Dieu! comme ce perclus,
Ce vieux refueur, ce mitouin, (1)
A contrefait le patelin.

IANNE.

Il l'a fi bien mitouïnee,
Et fi bien empatelinee,
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.

POTIRON.

Et quoy, Ianne?

1. On disait *mitou* ou *matou* : d'où est venu *mitouin*, qui tient du chat; *mitouiner*, cajoler, amadouer.

IANNE.

Ils ont resolu
Faire aujourd'huy le mariage.

POTIRON.

Auiourd'huy?

IANNE.

Voire, i'en enrage
Et si i'en créue de despit :
Cela se fera sans respit.

POTIRON.

Voyci mon malheur ou mon bien.

IANNE.

Potiron, ils nous oiront bien :
Va-t'en & chemine tout beau.

POTIRON.

Encor tiennent-ils l'escheueau
Pour desmeller leur entreprife.

IANNE.

Gardons-nous de quelque surprife.

POTIRON.

Quelque chose que Ianne die,
La toile n'est pas mal ourdie :
Si ceste nouvelle poursuite
Auiourd'huy ne se precipite,
L'osteray mon aduocaceau
D'entre la pierre & le couteau,
Et mettray le tout à bon port :
S'il dit vray, ceste belle mort
Doit apporter & vie & grace
A mon Aduocat qui trespasse
Pauurement, & qui meurt ainsi
Que meurt vn amoureux tranfi

III.

21

Sous la rigueur d'une maistresse.
 Mais ie vay luy donner adresse,
 Pour expedier promptement
 Le fouhait qu'il desire tant.

ACTE III.

SCENE I.

ANTOINETTE.

ENTRE les malheurs, le malheur
 Que plus ie craignois en mon cœur
 M'est aduenu, malencontreufe,
 Pauure, chetifue, malheureufe,
 Et fortunee (1) que ie fuis!
 Rien plus esperer ie ne puis,
 Puis que mort & malauanture
 M'ont derobé la creature
 Au monde que i'aimois le plus,
 En qui i'auois mis le surplus
 Pour iamais de mon esperance,
 En qui i'auois toute assurance,
 En qui i'auois mis mon espoir,
 Mon fouhait, mon tout, mon auoir,
 Et feul à qui i'auois enuie
 De donner mon cœur & ma vie.
 Mais que feray-ie maintenant,

1. Le mot est évidemment ici employé par antiphrase, comme au deuxième vers de la scène III du premier acte, où, à tort croyons-nous, on a mis dans l'édition de l'*Ancien Théâtre français*, *infortunée*, au lieu de *bien fortunée* que portent les textes primitifs.

Sinon de prier humblement
Le Seigneur de me secourir,
Si que ie ne puisse encourir
Ny mal, ny honte, ny diffame?
Monsieur l'Aduocat & Madame
Me pressent de me marier.
Le ieune homme me fait prier
D'attendre quelques iours encore.
Ie sçay qu'il m'aime, & qu'il honore
Sur toutes choses la vertu :
Mais auant qu'il ait combatu
Son tuteur, son oncle & sa mere,
Et les parens de feu son pere
A celle fin d'y consentir,
Il n'en pourra iamais fortir :
Puis on m'a dit ie ne sçay quoy,
Qu'il auoit ia promis la foy
A vne ieune Damoiselle,
Et qu'il plaide pour l'amour d'elle,
Et si croy mesme que Monsieur
En doit estre solliciteur :
Cela seul m'en a destournee
De confesser dont ie suis nee.
Ie sçay bien que secretement
Madame m'a voulu tenter,
Et à fin de la contenter
I'ay dit que i'estois orfeline,
Fille d'un facteur de marine
Qui estoit natif de Poitiers,
Et qu'il y a dix ans entiers
Qu'il estoit mort en un voyage.
Et sans me forcer dauantage
S'est contentee, & croy de peur
De me fascher : elle a bon cœur.
Seulement elle m'a prie

Si ie veux estre mariee,
 Je ne refuse le parti
 Que Monsieur m'auoit afforti,
 Me promettant bon auantage
 Si i'accepte le mariage.
 J'ay dit que i'auois arresté
 De fuyure en tout leur volonté,
 Et faire ce qu'il leur plairoit.
 Maistre Iean n'est pas mal-adroit,
 Il est doux, & si a l'adresse
 En ce qu'il fait : puis la noblesse
 Auiourd'huy n'est que paureté.
 Je ne puis viure en liberté,
 En liberté de conscience
 Mieux qu'à Paris : la patience
 Sera mon espoir & mon bien.
 Puis ne pouuant esperer rien
 De ma maison, que puis-ie mieux
 Sinon de m'eslongner de ceux
 Qui ne me voudroyent reconnoistre ?
 Possible le temps fera naistre
 Quelque nouvelle occasion,
 Pour nous mettre en possession
 Du bien que nous n'esperons point.
 Mais voyci Ianne tout à point,
 Ell' me dira tout le secret.

 SCENE II.

IANNE. ANTOINETTE. MAD. L'ADVOCATE.

IANNE.

JE n'ay tant seulement regret
 Que de nostre pauvre amoureux :

Mais ie croy que ces langoureux
Ont oublié tout en vn iour.

ANTOINETTE.

Ianne, vous parlez de l'amour :
Qu'y a-t-il ?

IANNE.

Vous m'en donnez bien,
Comme si vous n'en sçauiez rien.
Vous ferez aujourd'huy fiancee,
Et demain matin espousee
A nostre Clerc : qui ne le sçait ?
Mais laissez-moy faire mon fait :
l'ay de la besongne taillee,
Et n'ay point d'esguille enfilee.
Il me faut aller achepter
Des viandes, pour apprester
A souper pour vos fiançailles.

ANTOINETTE.

Et quoy ?

IANNE.

Deux perdrix & deux cailles,
Vn connil (1), quelques hutaudeaux (2),
Cardes, oranges, pigeonneaux,
Si i'en puis trouuer à bon pris
Deffous la porte de Paris.

ANTOINETTE.

Allez, Ianne, & marchandez bien.
Mais à fin qu'il ne manque rien,
Acheptez pour l'amour de moy,
Outre cela, ie ne sçay quoy :

1. Lapin, de *cuniculus*.

2. Hutaudeau ou hestoudeau, ou encore étoudeau et hétudeau,
— Ménage est pour le dernier, comme le plus usité, — gros
poulet qui n'est pas encore chapon ; en latin *pullaster*, jeune coq.

Voila vn escu que ie donne,
Mais ne le dites à perfonne.

IANNE.

C'est donc le meilleur de le prendre :
Qui veut gagner il faut despendre,
De là vient vostre honnesteté,
L'enten ceste ciuilité.
Mais qu'on se coiffe & qu'on se mire.

ANTOINETTE.

Et bien, Ianne, vous voulez rire.

IANNE.

Allez, vous me ferez tancer :
Allez donc pour vous aiancer,
Et pour vous faire vn peu iolie.

ANTOINETTE.

Madame est toute ramollie,
Monsieur l'a remise en son sens.
Ie m'en vais.

IANNE.

Adieu, ie pers temps.

IANNE *seule.*

Mon Dieu, que ie plains ce repas!
Pauvre fille qui ne sçait pas
Que ceste liberalité
Se fait pour la commodité
Que Monsieur espere en auoir :
Et Madame qui peut sçauoir
Ce qu'il bastit en son cerueau,
Donne le drap & le cizeau
Pour se tailler vne cornette.
Toutefois i'estime Antoinette
Tant sage & tant fille de bien,
Qu'en fin ce Monsieur n'aura rien

De ce qu'il pretend : le mechef
Qu'il forge cherra sur fon chef.

MADAME.

Ianne.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Et allez donc!

Pour babiller ie ne veis onc
Femme au monde qui vous ressemble.

IANNE.

I'ay cent mille affaires ensemble.

MADAME.

Rien ne fert de vous excuser.

IANNE.

Il ne faut iamais reposer.

MADAME.

Elle caquette toute feule :
C'est vn claquet, c'est vne meule
D'vn moulin qui tourne tousiours.

SCENE III.

MADAME L'ADVOCATE. LA VOISINE.

MADAME.

TOVTES les heures me font iours
Si ie ne voy nostre voisine :
Mais ie la voy qu'elle chemine
Droit icy, & fort à propos.
Non, ie n'auray iamais repos,

Si ie ne dis entierement
Comme s'est fait l'appointement
Entre mon bon mari & moy.
Et bien, voisine?

LA VOISINE.

Et bien, mais quoy?

MADAME.

Vous ne fçaez pas des nouvelles?
Il y a tréues eternelles.

LA VOISINE.

Comment? qui a fait cest accord
Si tost?

MADAME.

Affeuré de la mort
Du Capitaine fon coufin,
Puis voyant le malheur voifin
Qui luy tomboit deffus la teste,
Pour m'oster le martel, arreste
D'accorder ce foir Antoinette
Avec fon Clerc : c'est chose faitte,
Nous l'auons ainfi refolu.

LA VOISINE.

Mais pour le feur, est-il conclu?

MADAME.

Tout conclu.

LA VOISINE.

J'en crains vne fin.

MADAME.

Comment?

LA VOISINE.

Monfieur est caut & fin,
Gardez bien qu'vne vieille ruze

Sur la fin du ieu vous abuse :
Toutefois il est sage & vieux,
Et croy qu'il fait tout pour le mieux.

MADAME.

Quant à moy, ie le pense ainsi :
Et vous, commere ?

LA VOISINE.

Et moy auffi.

MADAME.

Bref, au pis aller ie conclus,
Lors que ie ne la verray plus,
Et qu'elle fera retiree
En son mefnage & mariee,
L'oste au moins les occasions
De mes ialoufes passions.
Ce que ie voy me passionne.
En mon absence, qu'il garçonne
Et face tout ce qu'il voudra :
Si ie l'apperçoy, il faudra
Qu'il ait bon pié & bonne main,
Si ie prens vne fois le frain,
Que ie ne le mette à raison,
Et ne luy fais perdre l'arçon.

LA VOISINE.

C'est donc ce foir ?

MADAME.

Que vaut l'attendre ?

LA VOISINE.

C'est bien fait, il faut toufiours prendre
Ces vieux refueurs tout promptement :
Car ils changent en vn moment
Et de fait & de volonté.

LA RECONNVE.

MADAME.

Si est-il pourtant arresté :
 Ianne fait defia la cuisine.
 Mais n'y faillez pas, ma voisine,
 Mais, ie vous pry, n'y faillez pas.

LA VOISINE.

l'iray.

MADAME.

Nous n'auons pas grand cas,
 Nous n'auons que nostre ordinaire.

LA VOISINE.

Ie vous pry, que voudriez-vous faire ?
 Quoy, que vous faut-il ?

MADAME.

Nous rirons
 Mangeant ce peu que nous aurons,
 Et vous conteray l'auantage
 Que Monfieur donne en mariage
 A maistre Iehan.

LA VOISINE.

Cela va bien.

MADAME.

Voisine, mais n'apportez rien,
 Pour ce foir nous auons assez.

LA VOISINE.

Bien, bien : mais, commere, penfez
 Que ie me doutois de l'affaire.
 l'ay veu nostre fils se déplaire
 Tout ce iour, il n'a point difné :
 Potiron l'en a destourné
 De ne fçay quoy qu'il luy a dit.
 Il est falcheux, triste, depit :
 Et quant à moy, ie fuis fort aife,

Encor que le fait luy déplaife.
Mais le temps luy fera passer
Bien tost cest amoureux penser,
Auant trois mois il l'oublira :
Lors possible il estudira
Mieux qu'il n'a fait le temps passé.

MADAME.

Quant à ce poinct il est caffé,
Il peut bien ailleurs se pourvoir
En amours : & quant au vouloir
De la fille, ie fçay qu'elle aime,
Mais elle fçait bien que la treme
N'est pas pour ourdir cette toile.
Commere, nous y gagnons tous,
Faifant pour moy, i'ay fait pour vous :
Pensez que vostre fils n'eust peu
Se marier fans vostre fceu.

LA VOISINE.

Il est tant leger à promettre.

MADAME.

Encore il vous pouuoit remettre,
Comme il a fait, en defarroy.

LA VOISINE.

Hà commere, vous dites vray.
Encor n'en est-il pas dehors.

MADAME.

Dieu soit loué, puis que i'en fors
A mon honneur à cette fois.
Adieu, commere, ie m'en vois,
Adieu, il est temps que ie forte :
Ie voy Monsieur à nostre porte,
Qui m'attend. Venez de bonne heure
Ce foir.

LA RECONNVE.

LA VOISINE.

J'iray, ie vous assure,
Sans mentir.

MADAME.

Mais ne faillez pas
D'amener vostre fils, commerc :
Plustost oubliera sa colere
Voyant son malheur deuant luy,
Que de l'entendre par autruy.

SCENE IIII.

MONS. L'ADVOCAT. MAD. L'ADVOCATE.

MONSIEVR.

IL me tarde qu'il ne soit nuit,
De peur que le malheur, qui fuit
Pas à pas la bonne fortune,
A son arriuer n'importune
De quelque fascheux deplaisir
Les douceurs de nostre plaisir.
Mon Dieu, quel trouble, quelle allarme
Maintenant si nostre gendarme
Arriuoit dispos & gaillard !
Puis ie crains ce petit paillard
Potiron, il est fin & caut,
Et sçait trop bien comment il faut
Assaisonner vn bon broüet :
Il mettra mon Clerc au roüet
S'il peut, il n'a sens ny memoire,
Il est assez fol de le croire,
A cela il n'est point retif.
Et puis l'Amour est inuentif

A guerir soudain les vlceres
Qui prouiennent de fes coleres :
Il a fes emplaftrcs tous prefts,
Le bafme & l'onguent tout expres
Pour reioindre ce qu'il entame.
Mais voici arriuier ma femme,
M'auroit-elle bien entendu?
Ie m'en vay, c'eft trop attendu.

MADAME.

Mais que dites-vous, mon amy?

MONSIEVR.

Ie ne fçay, ie fuis endormy,
Ie fuis tout mal-fait.

MADAME.

Si faut-il

Rire ce foir, efre gentil :
Nous aurons bonne compagnee
Pour feftoyer noftre accordee,
Si faut-il fe mettre en pourpoint.

MONSIEVR.

Nos voifins y viendront-ils point?

MADAME.

Eux? ils n'ont garde d'y faillir.

MONSIEVR.

Ce pendant ie vais affaillir
Vn gros procez, & le happer
Au poil, attendant le fouper :
Et vous, ma femme, donnez ordre
Qu'on ne face point de defordre,
Et que noftre fouper foit preft
De bonne heure, & ce qui y eft

Soit ferui bien & nettement,
De broche en bouche chaudement.

MADAME.

I'y vais, & si feray si bien
En tout qu'il n'y manquera rien.

SCENE V.

MADAME L'ADVOCATE. IANNE.

MADAME.

I ANNE.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Approchez-vous.

IANNE.

Vous me debauchez à tous coups.

MADAME.

La viande est-elle lardee?
La volaille est-elle amandee?

IANNE.

Tout est si cher que c'est pitié,
Tout est enchery de moitié :
Je ne vey iamais si cher tems,
Et croyez que les pauvres gens
Cest hyuer auront bien à faire.

MADAME.

Ianne, parlons de nostre affaire,
Le temps nous pourroit bien tromper.
Il vous faut hafter le souper,
Ianne, & ne parlez d'autre chose.

IANNE.

Laissez donc ceste porte close,
 Et vous en allez hors d'ici :
 Allez, n'ayez point de fouci,
 Je vous pry, ie feray bien tout,
 Et si i'en viendray bien à bout,
 Dieu aidant, & me laissez faire.

MADAME.

C'est donc le plus court de me taire,
 Il faut laisser Ianne seulette :
 Pendant ie vay voir Antoinette
 Et maistre Ian, qui font l'amour.
 Je croy que c'est le premier iour
 Qu'ils parlerent iamais ensemble.

SCENE VI.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'AMOVREUX.

L'HOMME, quand il naist en ce monde,
 Est comme vn deffain que l'on fonde
 Pour faire vn bastiment nouveau.
 Quand il est parfait, riche & beau,
 Vn chacun de sa grace belle
 Prend le portrait, prend le modèle,
 Pour en desrober la façon :
 Puis l'architecte & le maçon
 En tirent proufit & louange.
 Mais si vn locatif s'y range,
 Mauuais mefnager, mal-fongneux,
 Sale, fans cœur, ord, pareffeux,

Le mur, le toict, le fenestrage
 Se fent de son mauuais mefnage :
 Ou il prend coup, ou se dement,
 Ou perd sa grace en vn moment.
 Vn vent se leue, vne tempeste,
 Qui rompt la tuille, abbat le feste,
 Puis la paresse du monsieur
 Laisse les cheurons & le mur
 Au vent, à l'air, fans couerture :
 Suruient vne eau, vne froidure
 Qui pourrist lates, enfesteaux,
 Poutres, trauerfes, foliueaux :
 Et ainfi peu à peu se mine,
 A la fin tombant en ruine.

Ainfi le bon pere qui fert
 D'ouurier, de maçon, & qui fait
 La muraille & les fondemens,
 Et le plancher à ses enfans :
 Les fait songneusement instruire,
 Les fait marchans, les fait escrire,
 Bref il en fait vn bastiment
 Pour exemple & pour ornement,
 Sans espargner ny chaux ny sable
 Pour rendre la muraille stable.
 Mais quand ce maçon n'y est plus,
 Tout se gaste & deuiet reclus,
 Tout s'y pourrist : la nonchalance
 Le fait tomber en decadance.
 Je le sçay : car durant le temps
 Que la puissance des parens
 Me tenoit en obeissance,
 Je donnoy bien telle esperance
 De moy, que i'estois le premier
 Des plus gentils de mon quartier.
 Mais depuis que ceste tempeste

Amour a pleu dessus ma teste,
 Depuis que l'orage & le vent
 Ont corrompu ce bastiment,
 Et qu'Amour s'en est fait le maistre,
 Il n'y a plus moyen d'y estre,
 Il pleut partout, deuant, derriere,
 Je ne fuis plus qu'une goutiere,
 Tout est pourry, tout s'en va choir,
 Et n'y a ordre d'y pourvoir
 Qui ne voudroit, pour me refaire
 Dessus le premier exemplaire,
 Me rebastir tout de nouveau :
 Je n'attens plus que le cordeau
 Pour donner tréues à ma peine.
 Voici Potiron hors d'haleine,
 Qu'y a-t-il ?

POTIRON.

Il faudroit foncer
 Dix escus, pour vous annoncer
 Le vray fegret & la nouvelle
 Qui vous tire de la cordelle
 Du bourreau qui vous tyrannise.

L'AMOVREUX.

Quoy? y a-t-il quelque surprise,
 Ou quelque bon secours pour moy ?

POTIRON.

Fort bon.

L'AMOVREUX.

Je te promets, ma foy,
 Tu auras vn accoustrement.
 Mais dy doncques.

POTIRON.

Tout promptement
 Je sçay que nostre Capitaine

Est bien mort, c'est chose certaine.

L'AMOVREUX.

Il est mort ! Potiron, va, brasse,
 Taille, recous quelque fallace,
 Pour rompre & pour troubler la feste
 Du mariage qui s'appreste.
 Va, & dy qu'elle m'a promis,
 Affeure qu'un de tes amis
 Auiourd'huy mesme s'est fait fort
 Que le gendarme n'est pas mort,
 Et qu'il fera tost de retour.
 Si nous pouons passer ce iour
 Pour empescher, ou pour attendre,
 La fiéure ne me peut reprendre
 Estant guery de cet accès.

POTIRON.

Ainsi gaigne-t-on son procès :
 Il faut gaigner Madamoifelle
 Ou bien d'une robe nouvelle,
 Ou d'une chaisne, ou d'un anneau,
 A fin d'estre sur le bureau :
 Pratiquer vn Solliciteur,
 Et suborner vn Rapporteur
 De quelque chose de grand pris.

L'AMOVREUX.

Mon Dieu, que tu es mal appris !
 Il n'est pas tant de rencontrer :
 Maintenant il faut inuenter
 Quelque chose bonne pour moy,
 Quelque moyen, ie ne çay quoy.
 Dy plustost qu'elle est mon espouse.

POTIRON.

Il ne faut que cette ventoufe

Deffus la nuque du vieillard,
 Pour esteindre le feu qui l'ard :
 Sans plus ie crains l'aigre colere.
 Et l'auertin de vostre mere,
 Elle creuera de dépit.

L'AMOVREUX.

Pendant i'auray quelque repit
 Pour donner ordre à mon affaire.

POTIRON.

Adieu, Monsieur, laissez-moy faire :
 Parbieu, ie m'en vais brouïller tout.

L'AMOVREUX.

Va, Ianne tiendra bien le bout,
 Elle est assez fine & rufée
 Pour deuider cette fuzée.

ACTE V.

SCENE I.

LE CAPITAINE. BERNARD, *son valet*. IANNE.

LE CAPITAINE.

NE hay ces ames cafanieres,
 Ne hay ces ames buiffonnières,
 Ces foldats qui le plus fouuent
 N'osent mettre la teste au vent
 Pour trouuer la bonne fortune.
 La guerre est vne mer commune
 Pour s'enrichir en vn moment :

Il ne faut qu'un abordement,
 Vn sac, vn dé, vne ruine,
 Vn trouble, vn affaut, vne mine :
 Il ne faut qu'une guerre encor
 En France, pour se faire d'or,
 Vn vieil curé, vn riche moine,
 Vn bon abbé, vn bon chanoine,
 Ou quelque prieur bien nourry
 Pour découvrir le pot pourry.
 Bernard.

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las ?

BERNARD.

Parbieu, ie n'ay iambe ny bras
 Qui ne perde force & vigueur,
 Je n'en puis plus : mais vous, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

J'ay fait autrefois de grans traittes,
 J'ay dressé embusches segrettes,
 J'ay fait des approches de nuit,
 J'ay fait cent fois, oyant le bruit
 Du tabourin, la sentinelle :
 J'ay miné, fappé, fait eschelle,
 Et pour acquerir quelque nom
 J'ay fait à gorge de canon
 A l'ennemy cent camifades,
 J'ay donné cent harquebufades,
 Cent fois j'ay couru au defaut
 D'un bataillon ou d'un affaut,
 Cent fois j'ay donné des allarmes,
 J'ay mille fois porté les armes

Trente six heures sans dormir,
l'ay fait trembler, i'ay fait fremir
Cent fois l'ennemy en campagne,
Et en Piémont, & en Espagne :
Trois fois combatu en camp clos,
Mille fois perdu le repos,
Mille fois couché sur la dure,
A l'air, au chaud, à la froidure :
Mais ie n'eu iamais tant de mal,
Fust à pié ou fust à cheual,
Que i'ay eu pour gaigner Paris.

BERNARD.

Vos amours ne feront marris
De vous voir en bonne fanté.
Monsieur, trançon de ce costé,
Ie voy porte & fenestre ensemble
De vostre coufin, ce me semble.

LE CAPITAINE.

Bernard.

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Approche-toy.

BERNARD.

Que voulez-vous?

LE CAPITAINE.

Vien çà : dy-moy,
Que te semble de l'entreprise?

BERNARD.

Si la ville n'eust esté prise
Et si Dieu n'eust esté François,
Ie ne fais doute que l'Anglois
N'eust forgé & mis en ballance

Les angelots (1) en nostre France,
Ainsi qu'il a fait autrefois.

LE CAPITAINE.

Vien çà, Bernard : depuis trois mois
Combien monte nostre butin ?

BERNARD.

Monsieur, vous n'estes point mutin
Pour entrer premier à la breche.
Je ne suis qu'une pique seiche,
Mais je suis toujours des premiers :
Si l'on me trouue des derniers,
Parbieu, je veux que l'on me berne.

LE CAPITAINE.

Ouy, pour aller à la tauerne,
Bernard.

BERNARD.

Ouy dea, cela s'entend.
Mais pour estre braue ou vaillant
Vous n'estes point heureux en terre :
Allez sur mer, puis que la guerre
Ne vous peut en rien secourir.

LE CAPITAINE.

Vive Poitiers pour s'enrichir.

BERNARD.

Il vous en fouient, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Nous y tirafmes bien la laine.

BERNARD.

Ouy bien, la greffe & la toifon

1. Angelot, pièce de monnaie qui au XIII^e siècle valait un écu d'or. Le vainqueur « mettait en ballance » les contributions levées sur le vaincu, l'or qui servait à sa rançon.

Du troupeau de la grand' maison.

LE CAPITAINE.

Deux mille escus furent mon gain.

BERNARD.

Vous ne contez pas la nonnain
Que laiffastes en ceste ville.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est belle & qu'elle est gentille!
Mais elle est vn peu huguenotte.

BERNARD.

le croy pourtant que fous la cotte
Elle est de chair ainfi que nous :
Vous le fçaez.

LE CAPITAINE.

Vous tairez-vous,
Bernard?

BERNARD.

Il le faut bien celer.

LE CAPITAINE.

le vous defens bien d'en parler.

BERNARD.

Il ne faut ia me le defendre.

LE CAPITAINE.

Tu fçais bien que i'ay fait entendre
Qu'elle estoit de mon parentage.

BERNARD.

Mais s'on braffoit vn mariage
Sans vostre fceu?

LE CAPITAINE.

On n'oseroit.

LA RECONNVE.

BERNARD.

Non dea! & qui l'empescheroit?

LE CAPITAINE.

Moy, parbieu.

BERNARD.

Comment? les abbeffes,
Les feruantes & les profesfes
De vingt & cinq ans le font bien.

LE CAPITAINE.

Est-il vray?

BERNARD.

Hà, cela n'est rien :
Vrayment on fait bien autre chose.

LE CAPITAINE.

Paix là, Bernard, la bouche clofe :
Nous en dirons vne autre fois
Librement entre deux parois.
Ie te pry, voy tant seulement
Si la chauffe & l'accoustrement,
Et le fourreau de mon espee,
Et mon escharpe bien houpee,
Sont bien en poinct, à celle fin
Que ie falue mon coufin
Et luy face la reuerence.

BERNARD.

C'est là que dort vostre esperance,
Antoinette, vostre fouci.

LE CAPITAINE.

Mais ie penfe que c'est ici,
Bernard.

BERNARD.

Vous estes à la porte.
Frapperay-ie?

LE CAPITAINE.

De quelle forte!
Je suis amy de la maison.

BERNARD.

Parbieu, ie fens la venaïson,
l'ay le nez comme vn vray limier :
On fait festin, c'est mon mestier
De sçauoir si la broche tourne :
Et vrayment si ie m'en retourne
Sans souper, ie veux qu'on me pende.

LE CAPITAINE.

Frappe, frappe, que l'on t'entende.

IANNE.

Qu'est-ce là qui frappe si fort?

LE CAPITAINE.

Amis, Ianne.

IANNE.

Vous auez tort.

LE CAPITAINE.

Ianne, ouurez, c'est le Capitaine.
Je suis né pour vous faire peine,
Toufours l'auéz ainsi connu.

IANNE.

Le Capitaine est-il venu?
Comment? on nous l'auoit fait mort.

LE CAPITAINE.

Hà parbieu, l'on me faifoit tort,
le n'y pensay onc en ma vie.
Mais vien çà, Ianne, ie te prie :
Va-t-il bien à nostre Antoinette?

IANNE.

Monsieur, entrez en la fallette,

Vous la trouerez bien en point.
 Vrayment Monsieur n'esperoit point,
 Ny elle, de iamais auoir
 Ce bonheur que de vous reuoir.
 Entrez, on se va mettre à table.

 SCENE II.

IANNE.

VRAY Dieu, vray Dieu, quelle meslee!
 Vrayment la feste est bien troublee,
 Le broüet est bien respandu.
 Si ay-ie pourtant despendu
 Trois francs pour le moins en viande,
 Sera pour festoyer la bande
 Et bien veigner (1) nostre cousin.
 Pleust à Dieu que nostre voisin
 Fust aduertit de l'auanture.
 Hà, maistre Ian, vostre mouture
 Ne fera pas pour ce moulin :
 Et vous, refueur, vieux gobelin,
 Vous pouuez bien chercher à paistre,
 Puis que le musnier & le maistre,
 Ce beau cousin, est de retour.
 Antoinette, viue l'Amour!
 A ce coup vous ferez ramee, (2)
 Encor que foyez reformee :
 Cela passe legerement.

1. Accueillir.

2. Il serait difficile de traduire cette allusion faite par Jeanne, qui ne se pique pas de pruderie, aux dangers que court la vertu de la jeune huguenotte.

Ouy, ouy, le simple accoustrement,
L'œil triste & la face baiffée,
La coiffure mal agencée,
Couue bien vne affection,
Couue bien vne passion
De la chair qui nous époinçonne.
Mais n'y a-t-il icy personne
Qui puisse entendre mon propos?
Il faut que Ianne entre les pos
Parle de reformation.
La nouvelle religion
A tant fait, que les chambrières,
Les fauetiers & les tripières
En disputent publiquement :
Ianne en parle assez librement.
Mais Potiron est-il prophète?
Il auoit dit à Antoinette
Tout maintenant qu'il sçauoit bien,
Et si croy qu'il n'en sçauoit rien,
Que c'estoit vne chose vaine
De croire que ce Capitaine
Fust mort, & par ce faux langage
Vouloit troubler ce mariage :
Et de fait, il auoit tant fait,
Que tout estoit presque défait.
Bref nostre Monsieur est infame,
Maître Ian demeure sans fame,
Potiron gagne son procès,
Madame est hors de son accès :
L'amoureux est dessus les erres
De pouuoir tirer hors des ferres
Et des pinces de ce hobreau
Les plumes de ce ieune oiseau,
A fin de se mettre en cuisine.
Je voudrois que ceste cousine,

Vrayment, & ce gentil coufin,
 Fuffent bien loin en Limofin,
 Ou en chemin de la Floride.
 Il faut bien que Monsieur prefide
 A toutes ces refponfes fieres.
 Mais pour refroidir leurs coleres
 Ils ne mangeront rien que froid :
 Le fouper fe gaffe, & faudroit
 Tout maintenant fe mettre à table.

SCENE III.

LE GENTILHOMME DE POICTOV. IANNE.

LE GENTILHOMME.

HA que celuy vit miferable
 Qui a procès! C'est vn grand cas,
 Auffi toft que ces Aduocas
 Nous ont empietez vne fois,
 Ils nous font rendre les abbois.
 Cefte gent farouche & rebourfe
 Tire l'efprit de noftre bourfe
 Subtilement par les fumees
 De leurs parolles parfumees,
 Puis nous chaffe à l'extremité
 Des bornes de la pauureté.
 Hà que ie hay ces mangereaux,
 Ces chiquaneurs procuraceaux!
 Hà que ie hay cefte vermine,
 La feule & prefente ruine,
 Et le mal commun de la France!
 Mais quoy? creuer, ou patience.
 Il y a feulement vingt ans

Que ie fuis de ces pourfuyuans
Qui bayent apres vn arrest :
l'eusse bien gagné l'interest
Au double de mon action,
Si quelque condamnation
M'en eust tiré premierement.
Mais quoy? ils font tous de ferment
De n'estranger point le gibier,
Ny les pigeons du colombier.

Mais du depuis que ie traffique
Auecque Messieurs, & pratique
Aux despens de ma pauure vie
Comme le Palais se manie,
l'ay bien connu que la Faueur
Est le rampart d'un bon plaideur.
Et pourtant, gentille Deesse,
Faueur, c'est à toy que i'adresse
Mon procès, mon sac & mes quilles :
Car mes raisons sont inutiles,
Mon bien, ma peine & mon labeur,
Sans ton secours, gente Faueur.
C'est à toy, Faueur, que ie donne
Mon bien, mes vœux & ma personne.
Sans toy ie n'espere iamais
De voir la fin de mon procès,
Sans toy ie n'ay plus d'esperance,
Sans toy ie pers la patience :
Car c'est toy qui tiens aujourd'huy
Nostre bien & celui d'autrui :
C'est toy qui traites la iustice,
L'eglise, la court, la police :
C'est toy qui donnes les arrests,
Les honneurs & les interests :
C'est toy qui couls & qui entame',
Qui gagnes le cœur de Madame

Ou d'une chafne, ou d'un baffin,
Ou d'une piece de fatin,
A fin d'auoir vne audience :
C'est toy qui fouftiens la ballance
Et qui donnes le contrepois
Des ordonnances & des lois.
Bref, c'est toy, gentille Faueur,
Qui d'un maquereau & hableur,
D'un sot, d'un bouffon, d'un plaifant,
Fais vn Monsieur le fuffifant,
Qui d'une humeur outreuidee
Et d'une langue marchandee
Feroit rougir les mieux appris :
C'est toy qui emportes le pris
Deffus les vertus de ce monde.
Et pourtant en toy ie me fonde,
Et penfe que ces iours paffés
Tu auras vuidé mon procès :
Car ie t'ay porté des chandelles.
l'en fçauray tantoft des nouuelles,
Car ie vais chez mon Rapporteur
Pour en fçauoir. Si i'ay cest heur,
l'auray gagné avec l'attente
Sept ou huit cens liures de rente,
Sans les despens qui m'efcherront :
S'ils font taxez, ils monteront
A grans deniers, ie le fçay bien.
Mais ce pendant ie ne fais rien,
Et s'en va tard : or pour ce foir
Il fuffit faire le deuoir,
Et faire entendre feulement,
En fuyuant l'aduertiffement
De la lettre que i'ay receuë,
L'heure & le temps de ma venuë,
A fin qu'il entende la traitte

En moins de trois iours que i'ay faite
De Poictiers, où est ma maison.
Puis s'il se trouuè venaïson,
Demain ie luy en porteray.
Ie sçay bien que i'en trouueray :
A Paris, tout pour de l'argent.
Il vaut mieux frapper hardiment,
Voicy la porte.

IANNE.

Qui est là ?

LE GENTILHOMME.

Ouurez, m'amie, ouurez, holà.

IANNE.

Ie ne veis iamais tant de gens.

LE GENTILHOMME.

Dites, Monsieur est-il ceans ?
Ie luy veux donner le bon soir.

IANNE.

Entrez.

LE GENTILHOMME.

Il fera de me voir
Bien fort aise, ie m'en affeure.

IANNE.

Vous arriuez à la bonne heure,
Il est prest de se mettre à table :
Entrez. Hà pauvre miserable,
Pauvre plaideur mal-aduisé !
Pensez comme il fera traité
Maintenant de nostre Monsieur,
Il est en son grand creuecœur :
Vrayment il pouuoit bien attendre
Iusques à demain, pour entendre
Des nouvelles de son procès.

Il l'a surpris en son accès,
 Et son Clerc en sa chaude colle.
 Mais, mon Dieu, ne suis-je pas folle
 De muser si long temps icy ?
 Mon rost se gaste, & puis voicy
 Maistre Iehan qui souffle & soupire.
 Par ma foy, i'ay tant faim de rire
 Que ie n'ose pas l'accoster.
 Pource il vaut mieux me retirer
 Secrettement en ma cuisine :
 Car ie voy ceste bonne mine
 De Potiron, qui luy tiendra
 Compagnie, & qui l'attendra,
 Mais pour se mocquer seulement.

SCENE IIII.

POTIRON. MAISTRE IEHAN.

POTIRON.

ET bien, maistre Iehan, quoy? comment
 Vous va, monsieur le marié?

MAISTRE IEHAN.

Parbieu, ie suis bien allié!
 Hà vertubieu du mariage.

POTIRON.

Qu'y a-t-il?

MAISTRE IEHAN.

Hà parbieu, i'enrage,
 Ie meurs & créue de despit.

POTIRON.

Quoy? n'y a-t-il point de respit
 Pour passer ceste chaude allarme?

MAISTRE IEHAN.

Comment? c'est ce vaillant gendarme,
Ce braue soldat de Piémont,
Qui tranche là du Rodomont :
Et diriez, oyant son langage,
Qu'on luy a fait vn grand outrage
D'auoir eschangé le vouloir
D'Antoinette, & de la pouruoir.

POTIRON.

Parbieu, Monsieur vaut bien Madame.

MAISTRE IEHAN.

Je n'ay que faire d'une femme,
l'en trouue trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoy? cela n'est pas vrgent
Pour refuser si bon parti.

MAISTRE IEHAN.

Vrayment ie ferois bien forti.
Comment? la petite affetee
Est là deuant ses yeux plantee,
Sans faire semblant de sçauoir
Qui ie suis : & diriez à voir
Sa contenance & grace bonne,
Qu'ell' ne conneut iamais perfonne.

POTIRON.

Rufee & ingrate vrayment,
Qui celes le bon traitement
Que tous enfemble t'auons fait.

MAISTRE IEHAN.

Monsieur est là qui contrefait
Au coin de nostre cheminee
Vne vieille idole enfumee,
III.

Tout tranfi & tout eſperdu :
Et diriez qu'il eſt deſcendu
Soudain quelque eſclat de tonnerre,
Qui l'a mis & rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon maiftre, que fait-il?

MAISTRE IEHAN.

Il eſt gaillard, il eſt gentil,
Et me ſemble qu'il ſoit bien aife
De ce trouble & de mon mal-aife.

POTIRON.

Ouy, comme s'il y pretendoit
Quelque intereſt, ou s'il auoit
Enuie de ſe marier.

MAISTRE IEHAN.

Tu ſçais bien qu'il m'a fait prier
Par toy-meſme de me diſtraire
De ne pourſuyure ceſt affaire,
Et de chercher autre parti.

POTIRON.

Ouy bien, mais il fut aduerti
Que vous faiſiez l'opiniâtre.
Mais quoy? ſe veulent-ils combattre
Là dedans? dites, maiftre Ian.

MAISTRE IEHAN.

Le meurs de deſtreſſe & d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chere?

MAISTRE IEHAN.

Madame eſt là qui de colere,
Ou de peur, n'oſe dire mot.

POTIRON.

Et ce bragard, ce maistre fot
Se courrouce & fait là le braue ?

MAISTRE IEHAN.

Ny fa colere ny fa baue,
Parbieu, ne m'espouente en rien.

POTIRON.

Maistre Ian, il vous oira bien.

MAISTRE IEHAN.

Je ne le crains ny mort ny vif :
Je n'ay pas le cœur si craintif,
Or que ie n'ais que l'escritoire,
Que i'aye peur de fa colere :
Son vallet l'a battu cent fois.

POTIRON.

Mais où allez-vous ?

MAISTRE IEHAN.

Je m'en vois.

POTIRON.

Quoy ? n'entrer d'aujourd'huy leans ?

MAISTRE IEHAN.

Il fait le maistre là dedans,
Et diriez à voir baguollet
Que Monsieur n'est que son vallet,
Et Madame fa chambriere.
Adieu.

POTIRON.

Mais tréues de colere,
Ma foy vous attendrez vn peu.

MAISTRE IEHAN.

Non feray, ie quitte le ieu.

POTIRON.

Mais vrayment il est impossible
 Que tout ne se face paisible
 Par quelque bon appointment
 Qui furuiendra foudainement
 Sans y penfer : il s'en va tard.

MAISTRE IEHAN.

Quant à moy i'en quitte ma part,
 Ie m'en vais, ie n'y veux point estre.

POTIRON.

Paix, maistre Iehan, voicy mon maistre
 Qui nous dira toutes nouvelles.
 Vrayment, vrayment elles font telles
 Qu'il les desire, ie le voy :
 Son marcher porte ne sçay quoy
 De gaillard, ie le connois bien.

 SCENE V.

L'AMOVREUX. POTIRON. MAISTRE IEHAN.

L'AMOVREUX.

Qvoy? y a-t-il homme en ce monde
 Qui viue plus heureux que moy,
 Ny plus content aujourd'huy? Quoy?
 Les Dieux m'ont donné, ce me semble,
 Tant d'heur & tant de bien ensemble
 Que ie me peux bien contenter
 De ma fortune, & me vanter
 Que i'ay conquis presque de rien
 Cent fois plus d'heur & plus de bien
 Que ie n'eus oncques d'esperance.

POTIRON.

Quelle nouvelle esjouiffance?
Quoy? qu'y a-t-il?

L'AMOVREUX.

Hà, Potiron,
Seul tu m'as donné l'esperon
Pour galopper ceste entreprise.

POTIRON.

Mais quoy? la beste est-elle prise?

L'AMOVREUX.

Mais toy, sçais-tu comme ie fuis
Tant heureux que dire ne puis
L'aïse que i'ay dedans mon cœur?
Sçais-tu bien que tu es l'auteur
Et le seul moyen de ma vie?

MAISTRE IEHAN.

La querelle est-elle finie?
Dites, ie vous supply, Monsieur?

L'AMOVREUX.

Maistre Iehan, ie fuis le seigneur
Et le mary à Antoinette.

POTIRON.

Comment?

L'AMOVREUX.

Tu as esté profette.

MAISTRE IEHAN.

Est-il vray?

L'AMOVREUX.

Comme il n'est qu'un Dieu.

POTIRON.

Ie ne puis entendre le ieu
Si ne parlez plus clairement.

LA RECONNVE.

L'AMOVREVV.

Faut entendre premierement,
 Pour bien sçauoir tout le fait, comme
 Tout maintenant vn Gentilhomme
 De Poictou est venu leans.

POTIRON.

Ie l'ay veu n'y a pas longtemps
 Ainfi qu'il frappoit à la porte.

MAISTRE IEHAN.

Vous m'estonnez de telle forte
 Que ie ne sçay presque où i'en fuis.

L'AMOVREVV.

Auffi c'est vn vray songe?

POTIRON.

Et puis?

L'AMOVREVV.

Comme il parloit de son affaire
 A monsieur l'Aduocat, pour faire
 Taxer les despens d'un procez
 Qu'il a gagné ces iours passez,
 De bien huit cens liures de rente...

POTIRON.

Cela n'a raifon apparente
 Qui en rien touche nostre fait :
 Vous refuez.

L'AMOVREVV.

Si tost qu'il eut fait,
 Il veit & contemple la grace
 D'Antoinette, ses yeux, sa face,
 Sa taille, ses mains & ses doigts :
 Et la regardant à deux fois,
 La remarque d'une brusleure

Qu'elle a fur l'œil. Lors il affeure
Après s'estre bien enquesté
Du Capitaine, & éuenté
Tout le fait, que ceste Antoinette
Estoit sa fille : & la pauvette
Soudain commence à refentir
Le vray sang qui ne peut mentir,
Blesmit, rougit, & le bon pere
A peine à peine se modere
De se pasmer en la baissant.

MAISTRE IEHAN.

S'il est vray ce qu'il va disant,
C'est bien le cas le plus estrange,
C'est bien le plus nouuel eschange
Qui iamais fut dit ny pensé.

POTIRON.

C'est bien le mieux encommencé
Pour agencer bien proprement
Le plus vraysemblable argument
De la meilleure comedie
Que ie vis oncques en ma vie.
Mais dites comme elle est tombee
Entre les mains de ce foldard.

L'AMOVREUX.

Ce bon pere, ce bon vieillard,
Voyant trop griefuement chargée
Sa maison de trop de maignee,
Mist sa fille en religion
Pour y faire profession,
Comme elle a fait depuis sept ans.
Mais depuis que ce fascheux temps
A mis en nostre pauvre France
Et le trouble & la violance :

Depuis que ce monde nouveau
 A changé de poil & de peau,
 Qu'vn d'homme de bien, & qu'vn certes
 Ont rendu nos villes desertes,
 Ceste fille à ce premier vent
 Laissa l'habit & le conuent,
 Et fuit l'opinion nouvelle,
 Prenant l'habit de Damoiselle,
 Pour se mettre au rang des premiers.
 Se trouua au sac de Poitiers,
 Où de malheur elle fut prise
 Comme prisonniere, & puis mise
 Entre les mains de ce foudard,
 Qui commandoit : puis le hazard
 Le contraignit de retourner
 Toft au Haure, pour y mener
 Des foldats qu'il va ramassant
 Çà & là : & puis en passant,
 Pressé, laissa en ceste ville
 De Paris ceste ieune fille
 Entre les mains de ce coufin.

POTIRON.

Le vous pry, que dit le voifin
 De ceste nouvelle auanture?

L'AMOVREUX.

Mais ceste pauvre creature
 De maistre Iehan?

MAISTRE IEHAN.

Le pense bien
 Que ce que vous dites n'est rien,
 Et que ce font choses refusees
 Ou bien menfonges controuuees :
 Et qui diable le croiroit?

L'AMOVREUX.

Hà vrayment, qui ne le verroit,
Il feroit difficile à croire.

POTIRON.

Mais acheuez vostre memoire.
Et bien, en fin qu'ont-ils conclu?

L'AMOVREUX.

Ce Gentilhomme a resolu,
Après auoir fceu d'Antoinette
Et de moy l'amitié secrete,
En presence de l'affistance,
Ayant obtenu la dispense
Du Pere faint premierement,
Qu'on obtiendra pour de l'argent,
De luy faire grand aduantage
Si ie la prens en mariage :
De fait s'oblige à me bailler
Vn office de Conseiller,
Ou quatre cens liures de rente.

POTIRON.

Parbieu, vous auez gaigné trente
Sur la partie, ie le voy :
Vous tous y gaignez, fors que moy,
Qui a demeslé l'escheueau.

L'AMOVREUX.

Tu auras part à mon gasteau,
Ouy, Potiron, ie t'en assure.

POTIRON.

Mais que ie viue, ie n'ay cure
De m'enrichir d'un plus grand bien :
Vn accoustrement, & puis rien,
Sera pour dancier à la feste.

LA RECONNVE.

L'AMOVREUX.

Hà Potiron, que tu es beste!
Il laiffe à Monsieur les despens
Du procès, cent escus contens
Pour les espingles de Madame.

MAISTRE IEHAN.

Et moy qui ay perdu ma femme,
Qu'auray-ie pour mon interest?
I'ay le double de son arrest,
Il faut bien que i'ays quelque chose.

L'AMOVREUX.

Sa bourse ne vous fera close.
Il a desia parlé pour vous.

MAISTRE IEHAN.

Mais comment?

L'AMOVREUX.

Conclu entre tous
De vous donner ou vn office,
Ou vous laiffer le benefice
Que sçauetz, à fin d'en iouir.

MAISTRE IEHAN.

Cela me fait tout reflouir.

POTIRON.

Mais que deuient ce Capitaine?

L'AMOVREUX.

Ce bon Gentilhomme l'emmeine,
Luy promettant de luy donner
Sa niepce à fin de l'espoufer,
Et vne place de gendarme.

POTIRON.

Il ne fut onc en tel allarme,
Ny si chaud, s'il veut dire vray.

MAISTRE IEHAN.

La pauvre Ianne, dites-moy,
Qu'aura-t-elle?

L'AMOVREUX.

L'accoustrement
D'Antoinette.

POTIRON.

Vrayment, vrayment
Elle a merit e doublement :
Jamais ell' ne vous fut contraire.

L'AMOVREUX.

Elle a conduit tout nostre affaire
Auecque toy, ie le s ay bien.

POTIRON.

Ouy, ouy vrayment, ie s ay combien
Elle a ferui   la conduite
De ceste amoureuse poursuite.

MAISTRE IEHAN.

Tout ceci est vray?

L'AMOVREUX.

Pour le feur.

Mais ie vais hafter mon tuteur,
Pour contracter le mariage
Et assigner fur mon partage
Le douaire qu'on luy veut donner.

MAISTRE IEHAN.

Ie n'oserois y retourner,
De peur qu'on se mocquast de moy.

LA RECONNVE.

POTIRON.

Parbieu, ie meurs si ie ne voy
 Monsieur avec vn pié de nez,
 Et ce foldat, ce Piémontez
 Retiré comme vn limaçon.

MAISTRE IEHAN.

D'Antoinette elle a la façon
 Fort gentille & fort affeuree.

POTIRON.

Ie crains qu'ell' ne soit trop rufée,
 Et que foyons de ces maris...

MAISTRE IEHAN.

Faits à la mode de Paris.

POTIRON.

Entrons ensemble librement,
 I'y peux bien entrer maintenant
 Que la querelle est accordee :
 Puis ie fens d'icy la fumee
 Du rost, on fouppe, ie le fens.
 Ie vous prirois d'entrer ceans
 Si la falle estoit assez grande :
 Mais adieu, ie me recommande,
 Ce fera pour vne autre fois.

FIN DE LA RECONNVE.





REMIGII BELLAQVEI

TVMVLVS. (1)

ΡΗΜΙΓΙΟΥ ΒΕΛΛΑΚΟΙΟΥ ΕΠΙΤΑΦΙΟΝ.

Κυκνοι βς διδύμοιν νέον ἀμπολέεσκες ἀοιδὰς,
 Κασταλῆς ἀθλόω νόματι τεγγόμενος.
 Θρηϊκίου κελαδῶν παρ Στρυμόνι κρούματα κύκνου,
 Τοῖσι λίθοις τιμὴν πηκτίδι προσθεμένου·
 Εἶτα δ' Ἰδουμαίῳ μελικύκνοιῳ μελίζων,
 Ψυχῆς ἠδὲ θεοῦ σεμνοπρεπεῖς ὄαρους.

1. La *Tombe* de Belleau qui, selon Garasse (*Recherche des Recherches*) a exercé les plus nobles esprits, fut imprimée séparément l'année même de la mort du poète (Paris, in-4°, 1577, sans nom). Ce recueil se trouve encore à la fin de l'édition de Gilles-Gilles, 1585.

Nous y ajoutons l'ode de Courtin de Cissé, qui nous semble avoir sa place marquée dans cet éloge. Sans doute plus d'un lecteur, assez peu familiarisé avec la langue d'Anacréon, se trouverait fort embarrassé en face des diverses compositions grecques insérées ici. Grâce à la bienveillante collaboration de l'érudit principal du collège de Nogent, M. Poirel, nous pouvons en donner la traduction, mise en vers avec autant de fidélité que d'élégance par notre excellent maître, M. Prosper Blanchemain.

Νῦν ἄρα καὶ κύκνου μόρον ἔμμορες, ὅστις ἀμ' ἀμφο
Μέλπεό τε θνήσκων, μελπόμενός τ' ἔθανες.

Ιω. Αὐράτος ποιητῆς Βασιλικός. (1)

QVI modo cycnorum repetebas orsa duorum,
Castalia puro fonte rigatus aqua.
Threicij modulans ad Strymona carmen oloris,
Dum pretium gemmis per sua plestra facit,
Dein & Idumæi resonans pia cantica cycni,
Atque dei atque animæ basia sancta pia.
Nunc & olorina venisti ad funera forte,
Dum cantas moriens, dum morerisque canens.

IO. AVRATVS Poeta Regius.

Μειλίχιον Φοίβου ποθέω τεθνηκότα κύκνον,
Ἡδυεπῆ πρόσπολον Μνημοσύνης θυγατρῶν.
Τόν δ' αὐταὶ κλαίουσι θεαὶ κατὰ δάκρυ χέουσαι
Πιερίδες, Νυμφῶν ἀμφιλαφῆς τε χορός.
Θῆρες δδύρονται, πέτραι, δρύες οὐατόεσσαι,
Κεῖνος τὰς ἐρατῇ τοπρὶν ἔθελγε λύρη.
Τουνόμα καλὸν ὕδωρ κρήνης λιβάς, ἦν ποτε πτήνου
Καὶ προπετοῦς ἵππου σκληρὸς ἐπηξεν ὄνουξ.

1. Des deux cygnes divins toi qui suivais la trace,
Toi qui, des chastes Sœurs nourrisson délicat,
Répétais les accents du cygne de la Thrace,
Lorsque des diamants ton luth doublait l'éclat;
Toi qui, prenant sa harpe au cygne d'Idumée,
De l'âme unie à Dieu disais l'amour constant,
Tu finis comme un cygne, âme toujours aimée,
En mourant tu chantais, tu mourus en chantant.

JEAN DAURAT, Poète royal.

Λαοδαῆς Ὀρφεύς, νόμιός τε Θεόκριτος ἄλλος,
 Ἄλλος Ἀνακρείων Φραγκιγενῶν γένετο.
 Αφθόνος, ἐσθλὸς ἔην, καὶ πᾶσιν ἐράσμιος ἀνὴρ,
 Οὔποτε χρυσομανῆς, μηδὲ μεριμνόσοφος.
 Θεῖα νοῶν καὶ θεῖα λέγων, μελοποιὸς ἄριστος,
 Ἄξια τῶντε βροτῶν μέλψατο τῶντε θεῶν.
 Ἀλλὰ τί τύμβον ἐδείμαμεν; αὐτὸς ἔτευξεν ἑαυτῷ
 Αφθιτον, ἀίδιον μνήμα σαφῆ γραφίδι.

N. Γουλόνιος. (1)

NE taillez, mains industrieuses,
 Des pierres pour couvrir BELLEAU,
 Luymefme a basti son tombeau
 Dedans ses Pierres precieuses.

RONCARD. (2)

1. Pleure, divin Phœbus, ton cygne harmonieux!
 Pleurez votre chanteur, filles de Mnemosyne!
 Vierges du Pierus, baignez de pleurs vos yeux!
 Chœurs des nymphes, pleurez dans la forêt divine!
 Les tigres, les rochers, les arbres du coteau
 Ne s'animeront plus à sa voix souveraine;
 D'un pied cruel Pégase a troublé la fontaine
 Où, poète, il puisa le doux nom de Belleau.
 Il fut Orphée, il fut le pasteur Théocrite;
 A la France il rendit le luth d'Anacréon.
 Doux, aimable, étranger à la haine maudite,
 A la pâle avarice, à l'âpre ambition;
 Noble par la pensée et noble par le style,
 A la terre il disait des chants dignes du ciel.
 A quoi bon lui construire un monument fragile:
 Il s'est fait, par sa plume, un sépulcre immortel!

NICOLAS GOULET.

2. On a faussement attribué ce charmant quatrain à Passerat qui n'a fait que le traduire en vers latins, imités eux-mêmes en grec par R. Estienne.

IN EVNDEM.

QUID *nostro inferias, quid inania busta paramus*
 BELLÆO? *hæc campis ridet ab Elysiis.*
Ipse sibi suprema tulit, struxitque poetæ
E gemmis tumulum gemmea Musa suo.

IO. PASSERATIVS.

Εἰς τὸν αὐτὸν, ἐκ τοῦ Πασσερατίου.

Ἡμετέρῳ τάφον ἐντύνειν τί ματαιοπονοῦμεν
 ΒΕΛΛΑΙΩ; τάδε νῦν οὐρανοθεν γελάα.
 Αὐτὸς οἱ αὐτῷ ἐτυμβοδόμει, χρυσῇ τε ποιητῇ
 Μοῦσα ᾧ ἠώοις τύμβον ἔδειμε λίθοις.

Ρωβ. Στεφάνου.

IN REM. BELLÆI OBITVM IO. PASSERATIVS
 PROFESSOR ET INTERP. REGIVS.

NON *inletus abis, ocelle vatum.*
Te flent Hesperij, diuque flebunt :
Sed plus Hesperiiis dolent Eoi,
Nec iam diuitibus tument lapillis.
Quin magno ille metus subest dolori,
Audito interitu sui poetæ
Nec gemma in lacrymas liquefcet omnis.

SVR LE MESME SVIET.

TA mort, ô cher BELLEAV, ta mort n'est demeuree
 Sans regret d'un chacun, & estre bien pleuree.
 Nous te pleurons icy, & pleurerons fouuent :

Et nos pleurs couleront iufqu'aux mers du Leuant
 Qui pleurera ta perte & fon propre dommage,
 Despouillé de l'honneur de l'Indique riuage.
 Car fes Pierres de prix au bruit de ce malheur
 Ne perdront feulemeut leur naifue couleur,
 Ains y a grand danger que ce tresor de l'onde
 Regrettant fon Poëte en larmes ne fe fonde.

PASSERAT.

BELLEVS *lapidum ingenium gentile canebat,*
Iſta fuit cyncæa viro muſa vltima Phœbi.
Credo tamen, nec vana fides, redijſſe priorem
(Pyrrha faue generis ſolers ſarcire ruinas)
In nitidæ formam gemmæ, natale trahebat
Unde genus, ſic Parca illum volente reuolui,
Si quid habent veri vatùmque effata priorum,
Et ſcintillantem lapidem fas credere ſolem
Oceano extingui, & rurſum diffundere lumen,
Fœlices vatem Elyſij lapideſcere nuper
In ſolem ſupuere nouum, & conualle micantem
Purpurea, totoque animæ plaufere theatro.

PP.

QVALEM ò feretrum capsula virum tegis?
 O quale condi fers humo carum caput?
 Probus, ſuauiſ, comis, ille BELLAQVVS,
 Prudenſque, doctusque, eleganſque heic iacet.
 Inuiſus ille nemini, carus ſimul
 Ut cuique notus extitit: ſed is fuit
 Stipes, filexve, neſciit qui BELLAQVVM.

III.

24

*Mens destitutum deferat corpus licet,
 Nomen superstes mille chartis manserit,
 Vel inter hos qui BELLAQVVM non viderint.
 Desflere damnum pristinum damnum est recens.
 Laudanda fors est, vt colatur BELLAQVVS.
 Heu porta quæ nunc excipit talem virum,
 Ultro patebit optimis, vix pessimis.*

I. A. BAIFII.

Φέρετρον, οἷον ἄνδρα κίστη κέρυφας;
 Οἷον καλύπτειν γῆ φίλον κάρη φέρεις;
 Κάλλυδρος ἠδὺς καλοκαγαθὸς γεγώς,
 Σοφὸς σαόφρων ἐκφορηθεὶς κείσεται,
 Κεῖνος γ' ἀπεχθὴς μηδενί. Φίλος δε ᾧτινι
 Γνωστὸς φαάνθη. Ἄλλ' ἀναίσθητος γ' ἔφυ
 Κάλλυδρον ὅστις οὐκ ἔγνωκεν σύγχρονος.
 Ψυχὴ γὰρ εἰ καὶ σῶμα νεκρὸν λιμπάνει,
 Κἄν ἀγνοῦσιν ὄμμα Καλλύδρου φίλον,
 Κλέος σαωθὲν μυρίοις χάρταις μενεῖ.
 Κλαίειν παλαιὸν πῆμα πῆμ' ἔστι νέον.
 Φεῦ, ἄνδρα τοῖον αἰ δέδεκται νῦν πύλαι,
 Καλοῖς γ' ἀνέωκται ῥᾶστα, δειλοῖς δ' αὖ μόγις.

I. A. Βαϊφίου. (1)

1. Cercueil, qu'enfermes-tu? quel mortel révééré
 Va, dans tes flancs muets, reposer solitaire?
 Ce vertueux Belleau, sage, aimant, modéré,
 On l'emporte! on le couche à jamais sous la terre!
 Il n'eut point d'ennemis; qui le connut l'aima;
 Seul un cœur de rocher peut ne pas le connaître!
 Si son âme a quitté le corps qu'elle anima,
 Dans son œuvre il revit pour ceux qui sont à naître.
 Nos enfants s'uniront à nos regrets touchants;
 Pleurant un deuil ancien d'une plainte nouvelle,
 Ils s'écrieront: « Hélas! que la tombe cruelle
 S'ouvre tôt pour les bons et tard pour les méchants! »

J. A. BAIF.

Oqv'vn grand reliquaire est clos en peu de place :
 Passant, prens y bien garde. En ce lieu si ferré
 Auec vn feul BELLEAV tu peux voir enterré
 Phebus, Amour, Mercure, & la plus chere Grace.

L'auois creu iusqu'ici que la celeste race
 S'exemptoit du passage aux mortels preparé :
 Mais fa fin m'a rendu le contraire auéré,
 Voyant mourir en luy tout le Chœur de Parnasse.

Iamais plus rare esprit d'vn corps ne fut vestu,
 Ce n'estoit que douceur, que sçauoir, que vertu,
 Dont mainte grand' lumiere en terre estoit rendue.

Maintenant d'vn cercueil tous ces biens font enclos :
 Non, ie faux : le Tombeau n'en ferre que les os,
 Et par tout l'vniuers fa gloire est esbandue.

PH. DES PORTES.

Les Dieux deuoient changer en eau de Castalie
 Ton corps, pour ton beau nom & pour ta belle voix,
 Et faire que celui qui en boiroit neuf fois
 Se vist l'esprit tout plein de belle poësie.
 Mais il n'estoit befoin, car tes liures bien faits
 Sont l'eau de Castalie, & feront à iamais.

AMADIS IAMYN.

CLAVDII BINETI AD P. RONSARDVM.

ERGO *mortuus est meus, tuusque,*
 BELLÆVS *tuus & meus Poeta!*
Ronsarde, vnio, flos amorque Amoris,

*Ille molliculus Poeta totus,
Mellitusque magis, magisque tersus
Quàm mel, quamque suo artifex in alueo,
Seu per gaudia rusticationum
Mille & delicias iuuat iocari,
Seu lubet posita seueritate
Tot bella oscula dissuauiri.*

*O bella vt solida esse non potestis!
Bellus mortuus est, meus Poeta,
Ille candidulus bonusque amicus,
Quo nil candidiusque amiciusque.*

*Illum ergo Aoniæ rigate Musæ
Vestris & lacrimis pioque fletu,
Quicquid atque hominum est politiorum :
Lugeant simul Indici lapilli
Rari illi & lacrimis licet medentes,
Politi Inda ope Thynicoque torno,
Tam rarum caput atque perpolitum :
Et prius solitæ virere gemmæ,
Prius & solitæ rubere gemmæ,
Adsuætæ digitis micare gemmæ,
Furvas en patiantur & tenebras
Tam bellum mihi quæ abstulere amicum.*

*En corallia perditio rubore
Pallefcunt, adamantinæ & tabellæ
Nunc natiuam animæ exuere guttam.
Beryllus quoque & igneus Pyropus
Sordent, fulgor abest nitorque purus.*

*Nequicquam Herculeo admoues lapillo
Ferri pabula, mortuo vigore
En gratas prius osculationes
(Oblitas modo at osculationes)
Amatum prius en cibum relinquit.
Ipsa & candida Margarita nuper,
Luteam ecce modo induit senectam :*

*Bellus mortuus est meus Poeta,
Dignus scilicet Indicis lapillis,
Gemmeo undique dignus & sepulchro.*

*At, Phœbe, incolumem tuum meumque
Ronsardum Aoniæ arbitrum Camœnæ
Mi seruare diu & suis amicis,
Immo Galliaë vt orbi & vniuerso
Sit cordi tibi, namque vix sepulchro
Possit sufficere orbis vniuersus,
Nedum Gallia, nedum & acciti vna
Gemmei undique & Indici lapilli.*

LE Ciel d'abondante largeffe
Doña l'esprit heureux & beau
De cil qui gist sous ce Tombeau,
Plein de vertus & de sagesse.

Qui n'eut ny langue vanteresse,
N'ambition en son cerueau,
Ains fut comme vn parfait tableau
Mirouër d'honneur à la ieunesse.

BELLEAV, nos fontaines n'ont pas
De si belles fources çà bas,
La tienne au ciel print origine :

Aussi sont logez en repos
Au sein de la mere tes os,
Ton ame en sa source diuine.

TROVSSILH.

QVOD Veneris lusus, placidique Cupidinis artes
Tam bellè omnigeno carmine condideris,
Et quod pastorum proscenia ludicra, bellè

*Cantando, reliquos viceris artifices :
 En tibi femineces pulla cum veste parentant
 Syluani, Fauni, Pan, Satyri, Dryades.
 Se comites illis vdx iunxere Napææ,
 Naiades æquoreæ, rusticæ Hamadryades.
 Teque poetarum decus immortale fatentes,
 Ornarunt lauro Pieria feretrum :
 Quæ ne temporibus possit marcere futuris,
 Vastum anem lacrymis constituere suis :
 Gemmato tumulo sculpentis nobile lemma,
 Gallorum Orpheus hîc, hîcque Theocritus est.*

LEOD. A. QVERCV, LECTOR REGIVS.

AD P. RONSARDVM.

ILLE BELLAQVEVS tuus, meusque,
 Imo Pieridum comes Dearum,
 Cuius scripta venusta, tersa, docta,
 Communi studio student probare
 Phœbus, & Charis, & nouem Sorores :
 Ille inquam tuus, ac meus vicissim,
 Siue REMIGIVM libet vocare,
 Siue BELLAQVEVM vocare maus,
 Pro! (RONSARDE) tibi, mihi, omnibusque
 Ereptus modo : nos reliquit inter
 Planctus, murmura, lacrymationes!
 O Parcæ! ô nimis astra inauspicata!
 Vobiscumne tamen Dij, Deæque,
 Noster BELLAQVEVS morans quiescit?
 Extinctum inficias eunt, & ibunt,
 Et Francæ, & Latie simul Camœnæ,
 Hymni, Basia, Ouile, Gallicoque

Pollens Graius Anacreon lepore :
Hoc Gemmæ pariter vetant, & ipsis
Si Gemmis pretiosius quid extat :
Gemmæ, carmine quas legens supremo
In lucem ediderat, daturus olim
Plura, si Lachesis rapax tulisset :
Et tamen velit, atque nolit illa,
Cuncta hæc restituent suo Poeta
Seclis oppositam perennitatem!
Ergo BELLAQVEVS tuus, meusque
Inter gaudia nota collocatus,
(Nam, RONSARDE, viros mori negamus
Assertos superum beatitati)
Cuius gaudet eo recens Olympo
Quem spretis adiit merendo terris :
Ergo BELLAQVEVS poli colonus,
Ille BELLAQVEVS tuus, meusque,
Inter gaudia mille collocatus,
Nos mundi grauis incolas retorquet
Inter tædia mille derelictos :
Quid si BELLAQVEVS necat redemptus
Viua morte superstites amicos?

I. GESSEVS.

LE MESME.

LE cruel Mars, & la Parque infidelle,
 L'un de son glaiue, & l'autre de son trait,
 Ont (peu s'en faut) à la France soustrait
 Et sa valeur, & sa gloire immortelle,
 Telle est leur force, & nostre perte est telle!
 Mais ce trespas agraué le forfait
 De celle-là qui de mesme a défait
 Vn Bellay doux, voire vn graue Iodelle.

Amy BELLEAV, pendant que tu viuois,
 T'oyant chanter quelque desir i'auois
 De fuyure encor les neuf vierges accortes :

Ore ayant veu ta mort & ton conuoy,
 Je quiers fans plus de mourir comme toy
 En ce dur siecle où les lettres sont mortes.

LE MESME.

Mort, Libitine, Dieu, tué, ferre, cherit,
 Au list, en terre, au Ciel, vie, corps, esperit.

ELBEVF son Precepteur regrete,
 Les Muses plorent leur mignon,
 Les Poëtes leur compagnon,
 La France son sacré Poëte :
 Les Nymphes d'Huine leur Belleau,
 Le Peuple son patron de vie,
 Et la Mort mesme sacrifie
 Des larmes dessus ce Tombeau.

D'où vient que seul le Ciel s'égaye
 Riant d'un front clair & ferein,
 Et que la Terre allaigne & gaye
 Pare de fleurettes son fein?

Ceux-là lamentent leur dommage :
 La Mort ne pleure que de rage
 De voir surmonter son pouuoir :
 La Terre orgueillit de se voir
 De ce corps diuin honoree,
 Et le Ciel prend gloire d'auoir
 Entre ses feux ceste ame heuree.

GEOR. DV TRONCHAY.

OUBLIEVSE Lethé, laisse croupir ton eau,
 Et demeure cachée au profond des abyfmes,
 Puis que par les efforts des neuf Sœurs, mon BELLEAV
 Malgré toy monte aux cieux sur l'aile de ses rymes.

PASC. ROB. DV FAVX.

Q'ALLEZ-VOVS faire en Parnasse pour boire
 Au ruisselet des filles de Memoire?
 Apres la mort de leur diuin BELLEAV,
 Las! plus n'y reste vn seul trait de belle eau.

I. LE FRERE.

Εἰς τὸν αὐτὸν.

Ἰσχεο πειθόμενος τευ ἐγὼ τάφος· ἄλλο γὰρ οὐδὲν
 Πλὴν ὀστέων κατέχω, οὐρανὸς αὐτὸν ἔχει.

Ρωβ. Στεφάνου. (1)

IN EVNDEM,

A P. RONSARDO, I. A. BAIFIO, PH. PORTIO, ET AM. IAMINIO,
 POETIS CLARISSIMIS ELATVM,

DISTICHON NVMERALE.

*Postera LVX seXta est MartI, tibi, BeLLaQVa, Vates
 QVa faCIVnt soCio LVCtIbVs eXeqVias.*

LVD. MARTELLI.

1. Ne m'interroge pas : je n'enferme, ô mortel,
 Que le corps de Belleau ; son âme est dans le ciel.

R. ESTIENNE.

Εἰς αὐτόν.

Καλλίυδρον νέκυν οἱ περίλοιποι ἄωτον ἀοιδῶν
 Ρώνσαρδος, Βαίφος, Πόρτιος, ἡδ' Ἀμάδις,
 Πιερίδων πρόσπολον πρόσπολοι, τον ἑταῖρον ἑταῖροι
 Τέσσαρες ἐνθάδ' ἐὼν θῆκαν ὄδυρόμενοι.

Λοδ. Μαρτέλλου. (1)

PASSANT, ce marbre cy, qui enferme les os
 De BELLEAV nourriçon des Mufes de la France,
 Ne te peut faire voir rien beau en apparence,
 Pourquoiq' ayes enuie au lieu de son repos.

Plustost la pitié doit animer tes fanglots,
 Et ioindre à nostre dueil tes pleurs en abondance :
 Donc ensemble pleurons l'iniuste violence,
 Qui nous rault ce bien de l'auare Atropos.

Rien que perte & regret ceste tombe n'enferme,
 Dés que le pauvre corps fut mis sous ceste pierre,
 Mais son diuin Esprit ce lieu ne comprend pas :

Ne le cherche au pourpris de la mortelle Lune,
 Le Ciel l'a retiré du pouuoir de Fortune,
 Son nom sans plus demeure, & ses vers icy bas.

F. D. B. H. (2)

1. Belleau n'est plus, le poète divin !
 Ronsard, Baif, des Portes et Jamyn,
 Fils d'Apollon, pleurant leur jeune frère,
 Amis, l'amî qui les laisse en chemin,
 Ont érigé ce marbre funéraire.

L. MARTEL.

2. Initiales de Guy Le Fevre De la Boderie, avocat, interprète royal.

AV SEIGNEVR CLAVDE BINET.

DONQVES la mort fiere inhumaine
A rai mon gentil Belleau,
Belleau qui d'une douce peine
Auoit épuisé toute l'eau
Qui va distillant cristaline
De la fontaine cheualine.

Il est mort & sa docte bouche
Sur qui la melliere mouche
Auoit épanché ses douceurs,
Veue de sa grace plus douce,
Ne dit plus les gentes ardeurs
Que dans nos cueurs Cythere pouffe.

Hé quoi n'as-tu pas souenance,
Mon docte Binet, mon demi,
Que le Soleil à son absence
Obscurcit son visage ami,
Et sa clarté non plus connue
Voila ses rayons d'une nûe.

Cette large pesante masse
S'opposa droit contre la face
De sa Sœur au front de toreau,
Toujours depuis ce iour pleureuse
Elle verse un mal-heur nouveau
Deffus la Terre mal-heureuse.

Huigne adonq retarda la course
De ses ruisselets argenteux,
Et rebourfant contre sa source
Il s'en retourna larmoieux,
Ses eaux témoignèrent plaintiues
Leurs detresses longues-chetiues.

Hé que feront par cette plaine
Les brebis toffûes de laine,
Qui aujourd'hui les conduira?
Lui mort les herbes font pourries,
Le thim & le trefle mourra
Et les prees feront fletries.

Les forez ores depouillees
De l'ombrage de leurs rameaux,
Ne presteront plus defolees
Leur couerture aux patoureaux,
Les Dryades quittront desertes
L'ombre de leurs perruques vertes.

La brebis ores egaree
Ira troubler l'onde facree
A Pan & aux Dieux villageois.
Les lous enragez de furie
Laisseront aujourd'hui les bois
Pour depeupler la Bergerie.

Toute cette ronde machine
Pleurera son cruel destin,
Mefmes ou la charette orine
Du iour commence son chemin
On deteftera la colere
De la Deeffe fillandiere.

L'aurore de fleurs embellie
Ternira fa couleur pallie,
Et fur le riuage perleux
De l'Inde mer les gemmes belles
Depouilleront l'honneur fameux
De leurs raritez naturelles.

Ah Mufes, diuines princeffes,
Que ne pleurez-vous aujourd'hui

Ces impitoyables detresses
Qui vous comblent de tant d'ennui,
Perdant Belleau votre brigade
Pert vn des feux de la Pleiade.

Combien de fois troupe sacree
Dessous la nuiteuse feree
L'avez-vous veu fuiure vos pas,
Quand yure de vos gentilleffes
Il fauouroit les doux apas
De vos graces enchantereffes.

Ie fçai que les pointes ferrees
De Parnasse votre faint mont,
Applaniront malencontrees
Les deux cornes de son beau front,
Et que ses verdiffans boccages
N'eleueront plus leurs ombrages.

L'eau qui gazouille doux-coulante
Le long de la grotte plaifante
Qui se creuse à son pié iumeau,
N'arrofera plus écoulee
Des petits flots de son ruiiffeau
Les fleurons de cette vallee.

Defia vos lyres affourdies
Laiissent moisir leurs nerfs tendus,
Et le long de ces grand's prairies
Vos chants ne font plus entendus,
Ou s'ils le font, votre parolle
Pleure le mal qui vous affolle.

Venus, & son fils accompagnent
Vos soupirs, & pleureux ils baignent
De larmes leur fein sanglottant.
Amour romt son arc, & la flame

De son brandon ia se mourant
Petit à petit se deflame.

Les Charites mignardelettes
Laiissent pallir l'honneur vermeil
De leurs bouchettes doucelettes
Combles d'vn miserable dueil,
Et leurs baifers, & leurs ceillades
Sont maintenant deuenus fades.

Ah cruauté trop impiteuse,
Ah Parque par trop rigoureuse,
Du Bellay mort, tu nous deuois
Laiisser Belleau tenir sa place,
Mais touiours tu range' à tes lois
Ce qui ça bas a plus de grace.

I. COVRTIN DE CISSÉ. (1)

1. Qualifié par les bibliographes de gentilhomme percheron, sans que le lieu de sa naissance ait été précisé. Il était le fils de Jacques Courtin, le dernier Bailly du Perche en robe longue, « homme de bonnes lettres, selon l'historien Bry de la Clergerie, d'un esprit poly, ayant exercé vingt ans entiers l'estat d'aduocat en la cour de Parlement, » et qui fut tué en 1572, en la forêt de Bellême, par un parti de huguenots. A vingt ans, Jacques Courtin de Cissé était déjà connu de tous les poètes de son temps; il eût certes compté parmi les meilleurs si la mort ne l'eût frappé dans sa 24^e année, le 18 mars 1584.

Les Œuvres de Jaques de Courtin de Cissé, gentilhomme percheron, renfermant les Amours de Rosine, les hymnes de Synèse Cyrenean, evesque de Ptolemaïde, traduites de grec en françois, ont été imprimées à Paris, par Gilles Beys, 1581, en deux parties réunies en un vol. petit in-12. Il a laissé en outre quelques poésies manuscrites, entre autres une Bergerie dans le goût de celle de Remy Belleau, dont la publication serait fort intéressante.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

LES PIERRES PRECIEUSES.

	Pages
Discours.	19
Promethee	29
L'Amethyste	33
Le Diamant	43
L'Aymant ou Calamite	50
La Perle.	58
L'Hyacinthe & la Chrysolithe	64
Le Rubis	73
L'Iris & l'Opalle	79
Le Corail	83
L'Onyxe.	89
L'Emeraude	93
Le Saphir	100
La Turquoise	105
L'Agathe	109
Le Iafpe.	115
Le Cryftal	118
La Cornaline	122
La Pierre d'Aigle ou Ætites.	124

La Pierre du Coq	127
La Pierre d'Aronde	129
La Pierre d'Once	132
La Carchedoine	134
L'Heliotrope	137
La Pierre Lunaire	140
La Pierre Inextinguible	143
Le Beril	145
La Pierre Aqueuse	146
La Gagate	149
La Sardoyne	151
La Pierre d'Azur	153
La Pierre Sanguinaire	155
La Pierre Laitteuse	158
DISCOVRS DE LA VANITÉ	165
ECLOGVES SACREES	205
LES APPARENCES CELESTES D'ARAT	235
LES PROGNOSTIQUES ET PRESAGES D'ARAT	256
LA RECONNVE, comedie	267
LE TOMBEAV DE REMY BELLEAV.	365



ACHEVÉ D'IMPRIMER A NOGENT-LE-ROTRU,
 PAR A. GOUVERNEUR,
 LE XX AVRIL M DCCC LXVII.









